

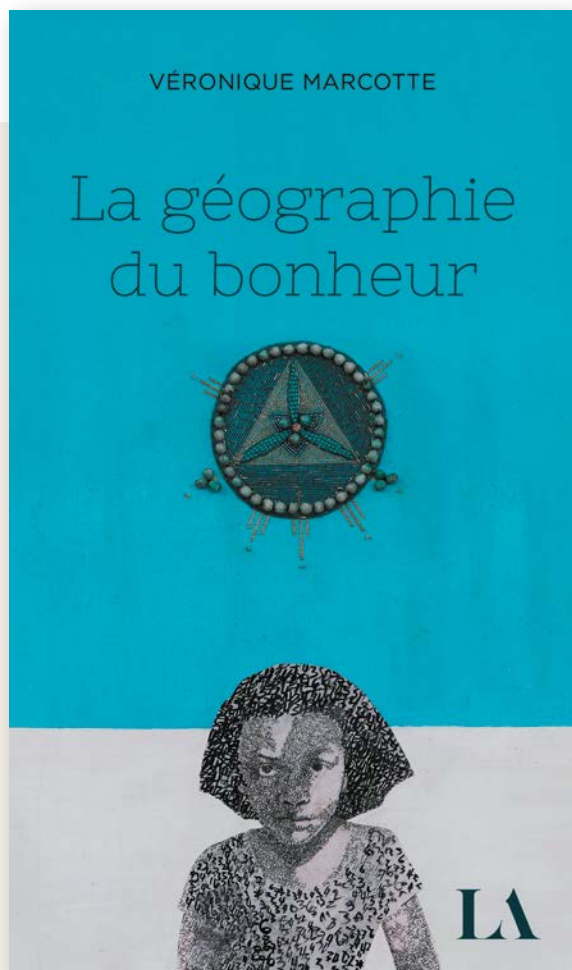


LQ

critique
+ littérature

LA DÉRIVE DES CAPITAUX

Les écrivains et l'argent



«Il est impossible de délimiter la géographie du bonheur. Chacun sa cartographie.»

Après avoir assisté sa femme dans son suicide, Jaco découvre que celle-ci a longtemps mené une double vie: il y a quatorze ans en Haïti, Marine a mis au monde Clara. Avec une vieille amie bienfaitrice, Jaco quitte Montréal pour se rendre sur place afin de découvrir la vérité sur sa femme et pour remettre à Clara l'héritage qui lui est dû. Mais à son arrivée, la jeune fille a disparu.

Cette histoire à la fois tragique et lumineuse, profondément humaine, constitue la trame de *La géographie du bonheur*. Un roman d'une grande maîtrise littéraire qui va droit au cœur.

Faire la palette

Ce numéro a failli ne jamais voir le jour. Ce n'était ni l'hiver, ni le froid, ni les chèques perdus dans la malle, ni l'engourdisant mois de février. Simplement le sujet : les écrivain-e-s cassé-e-s, les cachets anémiques, les peanuts des à-valoir que les redevances sur les livres ne finissent jamais par compenser, les budgets qui rapetissent, les bourses qui tardent à venir et le pilon qui trinque secrètement à notre santé les soirs de lancement. Tout le monde sait déjà que l'argent ne coule pas à flots dans le royaume de la littérature québécoise. Pourquoi y consacrer un dossier ?

Je connaissais déjà l'éclatante évidence : la pauvreté systémique à laquelle les créatrices et créateurs font face et ses répercussions sur le temps qu'elles et qu'ils peuvent consacrer à leurs œuvres. Mais le comité de rédaction de *LQ* voulait aussi que l'on parle des écrivain-e-s qui en font... de l'argent, dis-je. Surtout avec des livres que le milieu littéraire aime ignorer : sagas historiques, guides pratiques, romance, ésotérisme, croissance personnelle et autres parchemins elfiques à vapeur.

Au Canada, ce ne sont que 4,6 % des écrivain-es qui gagnent plus de 40 000 \$ par année. Le reste survit autrement. C'est un peu l'opposé de la formule d'Hubert Aquin : « écrivain à défaut d'être banquier ».

En amont et en aval de la création, pourtant, s'agite toute une industrie. Comme le dit si bien Mélodie Vachon Boucher, dans un balado enregistré en marge du dossier de ce numéro : « Comment ça se fait que moi et mes collègues, si nous ne nous levons pas demain matin, il n'y a plus de livres, mais que nous sommes les seuls qui n'arrivent pas à en vivre ? » L'illustratrice et poète croit qu'il faut une grande résilience en ce qui concerne la rêverie, la légèreté, ainsi qu'une vocation profonde pour exercer ce métier.

Invitée au même micro, Mylène Gilbert-Dumas explique qu'elle a quitté un poste de professeure de français au secondaire, il y a dix-huit ans, pour vivre de sa plume. Un choix audacieux, mais encore possible au début des années 2000, alors que le roman historique était en plein boom. « Le plus gros problème, c'est que les revenus des auteurs n'ont pas augmenté en vingt ans, ils ont même baissé. Le prix moyen d'un livre n'a pas augmenté non plus, le cachet offert par l'UNEQ pour une animation est le même qu'il y a dix-huit ans. Pendant ce temps, le salaire minimum a presque doublé et nous, les écrivains, on est encore à la même place. » Pour tirer son épingle du jeu, Gilbert-Dumas publie environ un livre par année, fait des animations dans les bibliothèques, mais surtout, elle a appris à déchiffrer ses contrats (ce qui devrait être le b.a.-ba de la négociation : se faire respecter), et à vivre selon ses moyens. Elle publiera d'ailleurs, en septembre 2020, l'ouvrage *Être heureux avec moins* sur ses méthodes.

La lucidité de Gilbert-Dumas m'a refroidie : « Ma palette Costco, j'en ai besoin. » La phrase ne venait pas d'une Caroline Néron de la littérature, mais d'une écrivaine consciente de son lectorat et de sa place au sein de la chaîne du livre. Avec elle et Mélodie Vachon Boucher, le deuxième comptable le plus connu du Québec après François Legault répondait aussi aux questions posées par Dominic Tardif. « As-tu vraiment besoin d'inviter McSween », m'avait-on répété ? « As-tu vraiment besoin de te faire dire que chaque écrivain est responsable de sa précarité ? » Son éditeur, quant à lui, a tenu à peu près ce langage : « Ha ! Ha ! Pierre-Yves McSween dans *Lettres québécoises...* »

L'omniprésent gestionnaire des fonds de sacoche a parlé de chiffres, de pourcentages des ventes et de contrats, bien évidemment, mais il a aussi révélé le dessous de l'iceberg : « La question ultime à se demander : est-ce que vivre de sa plume est accessible à beaucoup de monde ? La réponse est non. [...] Surtout que la capacité de négociation d'un auteur est variable, jamais je ne signerais rien en bas de 10 %, mais certains n'ont pas le choix. »

Depuis la publication d'*En as-tu vraiment besoin*, en 2016, McSween a vendu plus de 200 000 exemplaires, et il est accessoirement devenu une cible facile : « J'étais la représentation même du capitalisme par un produit qui se vend avec notre produit noble. » Certains rétorqueront que le produit était déjà détourné, et que la noblesse se trouve ailleurs.

N'empêche qu'il est fascinant de voir la vitesse à laquelle 90 % de l'argent découlant de la création s'envole vers d'autres poches que celles des créatrices et créateurs. Et si la tendance se maintient, une amélioration n'est pas à prévoir.

Retrouvez ce balado sur [opuscules.ca].

Fondateur Adrien Thériot
Membre honoraire André Vanasse
Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Responsable du cahier Critique
Nicholas Giguère
**Communications
et développement de public**
Vanessa Bell

Direction artistique
Alexandre Vanasse et Annabelle Moreau

Photographies | La dérive des capitaux
extraites du projet «Isle-aux-Coudres»
© Alain Lefort 2020
Détails des glaces
© Alain Lefort, Camille Ropert 2020

Illustrations | La dérive des capitaux
Catherine Ocelot

Révision linguistique
Marie Saur

Correction d'épreuves
Diane Martin

Comité de rédaction
Josiane Cossette, Sébastien Dulude,
Marie-Michèle Giguère, Nicholas Giguère,
Kim Leblanc, Annabelle Moreau

Lettres québécoises est une revue
trimestrielle publiée en mars, juin,
septembre et décembre.

Lettres québécoises est répertoriée dans
Érudit et Repère. **Lettres québécoises** est
membre de la Société de développement
des périodiques culturels québécois
(SODEP) [sodep.qc.ca].

Les collaborateurs et collaboratrices sont
entièrement responsables des idées et des
opinions exprimées dans leurs textes.

Distribution Dimedia

Impression Imprimerie HLN

ISBN | Papier 978-2-924360-39-2
ISBN | Numérique 978-2-924360-40-8
ISSN | 0382-084X

Poste-publications envoi n° 41868016

Parution mars 2020

Envoi de livres pour recension

C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité
Alexandre Vanasse
[alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements

Par internet
www.lettresquebecoises.qc.ca
Par la poste
Service d'abonnement SODEP
C.P. 160, succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3E9
téléphone 514 397-8670
abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction

C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9
info@lettresquebecoises.qc.ca
514 237-1930
www.lettresquebecoises.qc.ca

 @lettresquebecoises

 @LQ_Mag

 @lettresquebecoises



LA DÉRIVE DES CAPITAUX LES ÉCRIVAINS ET L'ARGENT

004

> 2020_les écrivains et l'argent
Stéphanie Clermont

> L'art de ne pas faire d'argent
Mickaël Bergeron

> La bourse ou la vie
dans la vallée des à-valoir
Aleksi K. Lepage

> Le gros lot, l'édition populaire ?
Nicholas Giguère

> Romans historiques :
qu'est-ce qui fait courir les foules ?
Isabelle Beaulieu

CAHIER CRITIQUE

024

> *Le boys club*
de Martine Delvaux
Isabelle Beaulieu

> *Travesties-kamikaze*
de Josée Yvon
Isabelle Beaulieu

> *Les falaises*
de Virginie DeChamplain
Michel Nareau

> *Diane demande
un recomptage*
de Marie-Renée Lavoie
Marie-Michèle Giguère

> *La lutte*
de Mathieu Poulin
Thomas Dupont-Buist

> *Un peu, beaucoup, passionnément,
à la folie, pas du tout*
d'Alice Munro
Thomas Dupont-Buist

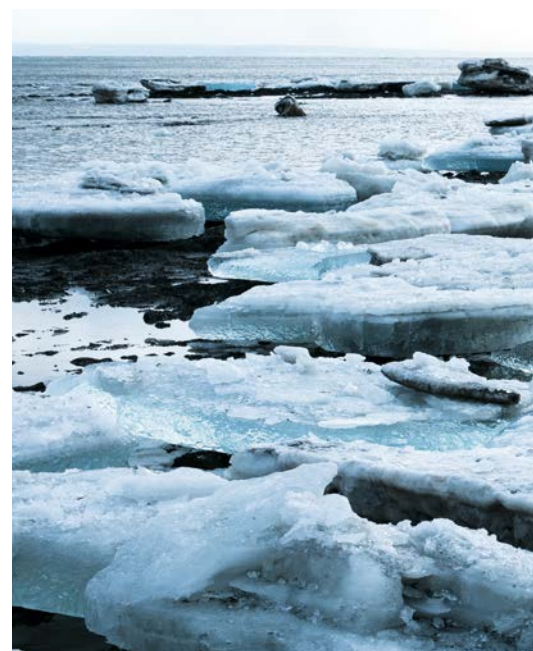
> *Trois réveils*
de Catherine Perrin
Paul Kawczak

> *Cercles de feu*
de Thierry Dimanche
Olivier Boisvert

> *The Baudelaire Fractal*
de Lisa Robertson
Sébastien McLaughlin

> *Dominoes at the Crossroads*
de Kaie Kellough
Sébastien McLaughlin

> *La dalle des morts*
de Daniel Lessard
Stéphane Picher



036

> *Les échappatoires*
de René-Philippe Hénault
Laurence Perron

> *Les employés*
d'Olga Ravn
Laurence Perron

> *Figurine*
d'Annie Goulet
Laurence Pelletier

> *Vers d'autres rives*
de Dany Laferrière
Laurence Pelletier

> *Mordre jusqu'au sang
dans le rouge à lèvres*
de José Claer
Nicholas Giguère

> *Mourir m'arrive*
de Fernand Durepos

> *Lecture en vélo*
d'Huguette Gaulin
Sébastien Dulude

> *En un grand souffle noir*
de Claude Beausoleil
Rachel Leclerc

> *Emparée*
de Renée Gagnon
Rachel Leclerc

> *Anne Hébert, vivre pour écrire*
de Marie-Andrée Lamontagne
Samuel Mercier

> *Mélancolies identitaires*
de Mark Fortier
Samuel Mercier

> *Procès verbal*
de Valérie Lefebvre-Faucher
Marie-Hélène Constant

049

> *Dix journées
qui ont fait le Québec*
Pierre Graveline (dir.)
Evelyne Ferron

> *Douleur sentimentale puante*
Sara Hébert (dir.)
Virginie Fournier

> *Traverser l'autoroute*
de Julie Rocheleau
et Sophie Bienvenu
François Cloutier

> *Le pouvoir et l'ivresse*
de Simon Labelle
François Cloutier

> *Le chasseur et autres noirceurs*
de Geneviève Blouin
Ariane Gélinas

> *Une fille pas trop poussiéreuse*
de Matthieu Simard
Ariane Gélinas

> *Antigonik*
d'Anne Carson

> *Antigone*
de Pascale Renaud-Hébert,
Rébecca Déraspe
et Annick Lefebvre
Christian Saint-Pierre

> *Le monde de l'art à Montréal,
1960-1980*
de Gabor Szilasi
Emmanuel Simard

> *Raccord*
de Numa Amun
Emmanuel Simard

063

> 40 autrices racisées
et autochtones à lire
Nicholas Dawson, Zishad Lak
et Pierre-Luc Landry

> Chronique délinquante
Yvon Paré

> L'échappée du temps
Jean-François Nadeau

> Faites circuler
Ralph Elawani

> Écrire ailleurs
Simon Paradis

> Écritures du réel
Sophie Létourneau

> Lumières norvégiennes
Roseline Lambert

> Regards croisés sur la France, le
Québec, l'écriture et sa part de noirceur
Mélakah Abdelmoumen
et Mathieu Bélisle

> Coucher sur papier
Claire Legendre

> Paul dans nos maisons : lectures
croisées d'une série phare
Virginie Fournier

> Questions de nuances
Camille Toffoli



CAHIER CRÉATION

085

> Poésie
Annie Lafleur

> Nouvelle
Fanie Demeule

> Lecture illustrée
Sara Hébert

> Jeune auteur
Stéphane Dompierre
et Philippe Girard



La dérive des capitaux

Les écrivains et l'argent

Textes

Stéphanie Clermont

Mickaël Bergeron

Aleksi K. Lepage

Nicholas Giguère

Isabelle Beaulieu

Photographe | Camille Ropert

Illustrations | Catherine Ocelot

2020_les écrivains et l'argent_

Stéphanie Clermont

La possibilité d'écrire, pour moi, vient à la fois de mon accès à l'argent et de mon manque d'accès à l'argent. Je n'ai jamais eu peur d'être à la rue, j'ai donc de mon plein gré créé des situations, ou laissé des situations se développer, qui m'ont conduite là où ma curiosité voulait aller, ce qui, souvent, est en sens inverse du chemin qui mène vers l'argent. Je subviens moi-même à mes besoins de base, mais j'ai le coussin familial de la classe moyenne: un billet d'autobus Greyhound pour rentrer à la maison à Noël, une avance sur la voiture, une partie du loyer ou une séance de thérapie ici et là. Je n'ai pas suivi le parcours qui m'aurait été accessible vu ma sociodémographie, soit celui des études universitaires. Je voulais trouver des moyens de vivre sans argent, contre l'argent, à l'extérieur de la logique capitaliste. Je ne voulais pas passer toute ma vie à travailler pour moi seulement, je ne voulais pas être exploitée par un patron, je n'aspirais pas à exploiter les autres. Je ne voulais et ne veux toujours pas hausser les épaules devant l'État policier se mobilisant pour défendre le droit des riches d'exploiter les pauvres. Je me suis fondue à un groupe de gens qui pensent comme moi. Je consignais ce que je voyais sous forme de poèmes dans mes cahiers.

Je me rappelle un camarade qui m'a un jour déclaré qu'il détestait ce que j'écrivais, parce que c'était beau.

Les autres l'avaient trouvé dur, dogmatique, ridicule. Mais moi, ça m'est toujours resté. Encore aujourd'hui, je me demande s'il a vu en moi une traîtresse, quelqu'un qui traîne dans le milieu anticapitaliste pour prendre des notes, que je transformerais un jour en produit, en livre.

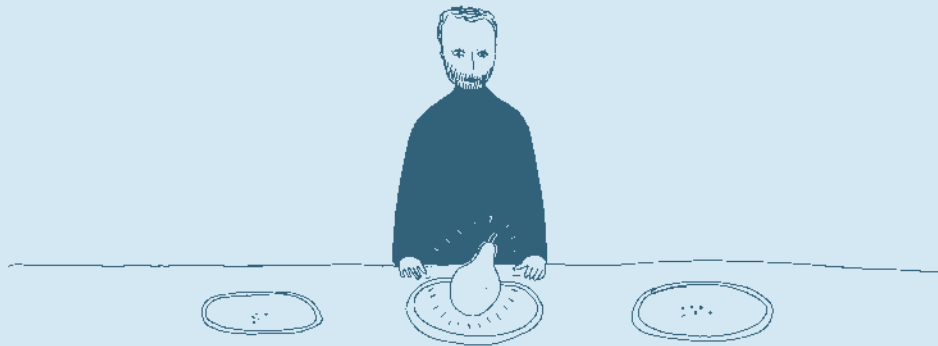
Toute ma vie, j'ai pris des risques au nom de ma soif d'indépendance, d'aventure, d'écriture. Mon parcours n'a jamais été stratégique, au sens carriériste du terme, mais il m'arrive de me dire que j'ai bien joué mes cartes. Je n'ai pas de dettes étudiantes, et du même coup j'ai vécu autre chose que l'université, ce qui me donne de la matière pour écrire. Mes parents ont été là pour moi et le sont encore.

Et pourtant, je suis tout le temps angoissée.

Je ne connais pas la situation financière de tous les gens que j'ai rencontrés dans le milieu de la littérature depuis trois ans, mais je sens que nous sommes plusieurs à vivre au-dessus de nos moyens. Avant d'être publiés, nous rêvions de l'être. Une fois

notre nom estampé sur la couverture d'un livre, nous pourrions passer tout notre temps à écrire, nous aurions l'écriture comme profession, croyions-nous. Mais finalement, le soulagement que procure la lettre d'acceptation d'une maison d'édition est de courte durée. Nous découvrons que la publication d'un livre n'est pas la fin, mais le début d'un processus, comme une invitation à se faire décortiquer: quelle est ta formule, quelle est ton intention, qui es-tu, quelle est ta cause, à qui t'adresses-tu; c'est à nous de faire mousser, de donner, encore donner, donner comme si ce deuxième acte de la littérature, la prestation devant public qui vient après la publication, était bien rémunéré, alors que nous ne sommes pas payés, ou si peu. Il s'installe, pour l'écrivaine qui a un peu de succès, une confusion entre son capital culturel et son capital tout court. Tu peux te rendre à Radio-Canada au milieu de la journée et faire une entrevue, n'est-ce pas? Tu peux payer ton gaz pour aller au Salon du livre de Québec et te faire rembourser dans six mois, n'est-ce pas? Non, je ne peux pas, et toi non plus, mais on le fait quand même, on prend du retard sur nos paiements de carte de crédit, parce que ça fait partie de la game de faire énormément d'autopromotion.

En ce moment, j'ai un enfant d'un an qui va à la garderie, j'écris deux ou trois jours par semaine et j'ai un emploi alimentaire à temps partiel. J'écris mille mots par jour, mais ce n'est pas assez, je sens que ce n'est jamais assez, je n'arrive pas à me plonger dans mon écriture, je suis fatiguée, la solitude me terrasse. Quand je suis au travail, je suis consciente des heures qui passent où je ne suis pas en train de travailler les textes que j'ai à écrire. Je dépends du salaire de mon chum, qui trime dur, et ça fait que je me sens la responsabilité de faire beaucoup de tâches ménagères et de me lever la nuit pour consoler notre bébé. J'ai pris des contrats avec des magazines récemment parce que ça fait plus de deux ans que j'ai publié mon premier livre et que je veux m'accrocher à quelque chose qui confirme que je suis encore une autrice, mais quand je travaille sur les articles, je suis frustrée de ne pas avancer sur un projet de livre. Quand je vais bien, je peux en rire, et me dire que c'est le début, que c'est comme ça les débuts de carrière, que c'est comme ça avoir des enfants, et qu'un jour je serai sage, calme, aisée, et que tout ça me fera sourire en coin. Mais quand je ne vais pas bien, je décide que ça ne peut pas continuer. Il y a des gens qui ont les nerfs pour ça, me dis-je, et je ne pense pas que j'en fais partie. Tant qu'à travailler, je vais travailler en échange d'un revenu.



Je me retrouve, une fois tous les six mois, sur internet, à la recherche d'un revenu stable et de conditions de travail décentes. Je consulte des sites web comme « arrondissement.com » et « le grenier aux emplois » et m'imagine intervenante sociale ou traductrice – des emplois qui me semblent, alors que je suis dans mon délire, tout à fait dans mes cordes. J'envoie des CV et, évidemment, je n'obtiens pas ces emplois pour lesquels je ne suis pas qualifiée. Je vais sur le site de l'UQAM. Plusieurs diplômes me sont alléchants, la perspective de suspendre l'écriture pendant quatre ans me rebute et me paraît trop risquée. Six ans sans rien publier, c'est long. Et si on m'oubliait ? Moi qui avais d'abord songé à publier anonymement, je suis apparemment devenue quelqu'un qui ne veut pas qu'on l'oublie.

Sur mon ordinateur, dans un dossier nommé « CV etc. », il y a soixante-treize documents, qui portent des noms comme « 2014_StéfanieClermont_cuisine », « 2015_StéfanieClermont_réceptionniste », « 2016_StéfanieClermont_sous-titrage ». Il y a des documents que je n'ai aucun souvenir d'avoir créés et qui me font rire jaune quand je les retrouve en préparant l'écriture de ce texte, comme « lettre d'intention entretien ménager » et « Candidature spontanée YMCA ».

Si je devais composer un CV qui n'aurait pas de destinataire précis, un CV ultime, honnête, il s'étendrait sur plusieurs pages et aurait une dizaine de sous-catégories. Je ne distingue pas les emplois rémunérés du bénévolat, car les emplois rémunérés que j'ai eus font peu de poids dans ma candidature. En revanche, j'ai fait beaucoup, beaucoup trop de bénévolat.

Tout ce que j'ai appris à faire depuis dix ans, je l'ai appris en travaillant gratuitement. Radio, montage sonore, reportage, traduction. Je sais le faire parce que je l'ai fait ; je ne suis pas la meilleure parce qu'il m'a toujours fallu abandonner le travail gratuit au profit d'un emploi lambda. Je ne suis pas en mesure de me trouver un emploi dans ces domaines parce que mon expérience ne s'ajoute à rien, les employeurs n'ont aucune raison de me préférer à un autre candidat qui a toutes les mêmes expériences en plus d'un diplôme durement gagné. Qu'est-ce qu'il me reste ? Il me reste l'écriture, vers laquelle j'ai sûrement, si on commence à compter à partir de mes journaux intimes de l'école primaire, mis les fameuses dix mille heures de pratique nécessaires, selon Malcolm Gladwell, à devenir un expert. Je ne vis pas de mon écriture, mais je peux me dire que ça s'en vient. Comme il est maintenant dans l'ordre du possible que quelqu'un décide de me payer pour être moi-même, je garde une attitude positive et traite ma vie

comme de la matière, quelque chose à embellir, à emballer et à publier. De retour à ma table de travail, à mes manuscrits, je ne compte pas les heures. Quand mon chum rentre à la maison, je suis à la fois jalouse de son salaire et honteuse d'avoir passé la journée à « faire ce que j'aime ».

Je n'aime pas les entreprises et je n'aime pas penser que je suis une entrepreneure, mais les artistes sont toujours un peu des entrepreneurs, et aussi des produits. Comme un enfant entraîné dès l'âge de trois ans dans les cours de violon, ou un adolescent joueur de basket qui s'entraîne jusqu'à atteindre un niveau professionnel pour une équipe collégiale, je travaille sans arrêt à augmenter ma valeur. Je suis l'inventeur de moi-même, mais est-ce que je peux vendre mon brevet ? Ou est-ce que mes entraîneurs vont faire de l'argent sur mon dos et écrire des lois stipulant que je n'ai pas le droit d'être rémunérée ? Est-ce que mes parents vont se rendre compte, dans dix ans, qu'il y a des milliers d'autres enfants, comme moi, qui jouent du violon à s'en rendre malades, et que parmi nous, une poignée seulement vont devenir musiciens professionnels, et un, ou deux, seulement soliste international¹ ?

Impossible de le savoir. Impossible de prédire si oui ou non, on va vivre de son art. C'est une tombola qui peut rendre malade, mais qui a quelque chose d'idiot, un peu comme l'affirmation de 34 % des Canadiens qui déclarent que leur plan de retraite, c'est gagner à la loterie².

Samuel Beckett a dit qu'il écrivait parce qu'il ne savait rien faire d'autre. Je pense que pour beaucoup d'écrivains, dont moi, « ne rien savoir faire d'autre » est une prophétie autoréalisatrice. Avant de penser à faire de l'argent, on écrivait, on a donc appris à écrire. Et puis, la littérature nous a tant habitués qu'on n'a pas appris grand-chose d'autre. Un jour, on a décidé d'essayer d'écrire professionnellement, car sinon, on n'aurait plus le temps d'écrire. Dans tous les autres emplois que j'ai occupés, j'ai appliqué une philosophie à la *Bartleby*, faisant juste assez bien mon travail pour que le patron n'ait rien à redire, mais n'acceptant surtout pas ses invitations à prendre le bien-être et l'avenir de la compagnie à cœur. Je ne peux pas faire ça avec l'écriture. Si je veux la bourse, il faut que mon projet soit meilleur que les autres. Pour que mon projet soit meilleur que les autres, il faut que j'y mette du temps. Si je veux avoir du temps à y mettre, je ne peux pas travailler quarante heures par semaine dans un tout autre domaine. Ou peut-être que oui ? Est-ce que je devrais essayer ? Est-ce

que je devrais m'inscrire comme étudiante au cégep? Est-ce que je devrais écrire seulement par amour, comme avant, dans mes cahiers? Non, Stéphanie, non! Publie un autre livre! Écris-tu en ce moment? Je sais que tu es occupée avec le bébé, mais... écris-tu en ce moment?

La société moderne est l'autrice du concept de « l'artiste », cet être noble et ignoble qui développe son ego et qui le met en vitrine, qui accumule des preuves de ses accomplissements pour mieux se vendre, puis essaie de se forcer à vivre à l'extérieur du regard des autres pour être lui-même celui qui regarde le monde, dans l'espoir d'en extraire une matière à raffiner et signer. Comme il fait tout ça tout seul, il a de bonnes excuses de ne rien foutre d'autre. Il était, jusqu'à la fin du xx^e siècle, l'aboutissement de la civilisation, du capitalisme : une chance que tout ça existe, que l'artiste peut manger au restaurant, boire du café, prendre l'avion, voir le monde, se promener, vivre tout seul dans la métropole, ne penser qu'à son art. Il se croyait damné et marginal, mais, depuis sa marge, il justifiait mieux que quiconque la domination et la captivité de tous ceux, végétaux, animaux, humains, qui travaillaient, souffraient et mouraient pour que lui puisse créer. Mais aujourd'hui, le libéralisme est allé encore plus loin : les habitants des pays riches, qu'ils aient ou non de l'argent, sont tous des artistes. Le capitalisme est entré dans la phase de la performance et de l'anxiété constante. La subsistance est là, à portée de la main ; mais elle est conditionnelle. Il ne suffit pas de travailler. Il faut y mettre son âme. Il faut être inspirant. Il faut être fort. Il faut gérer son corps, sa vie, ses émotions, son budget, tout ça sans communauté, et si on n'y arrive pas, si l'anxiété et la dépersonnalisation sont trop grandes, le constat psychologique est que l'individu a un problème, qu'il n'arrive pas à devenir adulte. Et chacun croit que tout le monde s'adapte bien, sauf lui. L'anxiété est le secret public de cette phase du capitalisme, comme l'explique l'Institute for Precarious Consciousness dans son excellent texte, *We Are All Very Anxious*³. Et comme la communication elle-même est presque entièrement récupérée par ses plateformes, même dans les milieux anticapitalistes, il est rare de trouver un endroit où parler, où écrire, librement, sans avoir l'impression d'être jugé, évalué, en entrevue pour un emploi ou une opportunité quelconque.

« Vendre son âme » a déjà été une phrase connotée négativement. Aujourd'hui, elle a plutôt une tonalité féministe, résiliente. Je ne m'identifie pas au système hiérarchique traditionnel des emplois stables, qui me rejette de toute façon. J'applique donc du maquillage, je mets ma webcam en marche et je fais face à l'austérité avec brio. J'enregistre une chanson qui, regarde donc, a été visionnée tant de fois qu'une compagnie m'offre de l'argent pour annoncer son produit. Je peux être fière de vivre de mon art ; mais je ne me reposerai pas, car ma motivation demeure la précarité, et non le simple désir de chanter.

Au sein du genre de communauté dont je veux faire partie, il n'est pas attendu que nos amis, voisins, cousines, soient les meilleurs. Les membres d'une communauté s'aiment parce qu'ils se connaissent,

parce qu'ils passent du temps ensemble, parce qu'ils sont au même endroit et vivent des choses ensemble. Dans le régime capitaliste contemporain, des algorithmes déterminent pour nous les gens que nous devrions ajouter à nos listes, des « amis » qui sont aussi des « contacts » qui sont aussi des gens qui pourraient soit nous embaucher, soit devenir nos employés. Comme nous ne connaissons pas les gens qui forment aujourd'hui nos « communautés », nous sommes tous remplaçables. Le but de l'amitié n'est pas l'amitié, mais le succès. Il est facile de trouver une personne qui chante encore mieux, qui écrit encore mieux. La course, non seulement la course à la survie, mais celle à l'amitié, à la légitimité, au simple sentiment d'exister, se déroulent entre ceux qui travaillent le plus fort. L'argent, s'il y en a, viendra à la toute fin. En attendant, il faut faire semblant que de toute façon, l'argent nous importe peu, et que même le regard des autres nous importe peu. On fait ce qu'on fait par amour, parce qu'on est un artiste dans l'âme.

Aujourd'hui, l'écrivain est distrait, vaguement critique, surtout triste. Il se dit chanceux de faire ce qu'il aime, c'est-à-dire qu'il sait que son rôle au sein du capitalisme est loin d'être le plus pénible, et il s'en veut de souffrir.

Est-ce que les choses peuvent changer? Oui. Je pense que oui. Mais il faut que le secret public soit brisé. Il faut rompre avec la tendance à tout voir par la lorgnette de la psychologie. Le capitalisme voudrait nous prendre toutes nos heures, en plus de contrôler nos mouvements, restreindre nos relations avec les autres formes de vie, empêcher notre autonomie. Il faut du courage pour admettre que nous en souffrons. L'écriture peut être une forme de résistance, une puissance nous ramenant à notre profondeur, notre colère, notre histoire, nos relations, nos vérités et nos mystères. À la fois secrète, amoureuse et bouteille à la mer. Je voudrais d'une écriture qui ne soit ni bonne, ni mauvaise, mais sincère, éclairante et cathartique. Il faudrait, pour accueillir cette écriture-là, créer des espaces désaliénés. Des espaces où l'on se rencontre, pas pour faire du réseautage, pas pour se filmer, pas pour se faire un nom, pas pour s'applaudir – mais pour se rencontrer. Il faudrait partager ce qu'on a, voler ce qui nous manque, lutter pour se saisir de nos vies. L'argent demeurera un problème tant que nous vivons sous le règne du capitalisme. Mais la colère et l'humour ont meilleur goût que l'anxiété et le syndrome de l'impoteur. Il n'y a pas de pureté et pas de solution individuelle. Tout en organisant nos vies selon la probabilité que le capitalisme ne s'effondre pas demain, je crois qu'il y a moyen, viscéralement, de refuser notre rôle, d'abandonner l'espoir d'être sauvés par le succès, de garder l'écriture, précieusement, pour nous, et de détruire les écrivains.

1. Malcolm Harris, « How to Make a Virtuoso Violoniste », *The New Republic*, 21 octobre 2015.

2. Graham F. Scott, « 34 % of Canadians plan to retire by winning the lottery », *Canadian Business*, 30 janvier 2014.

3. Institute of Precarious Consciousness, billet de blogue du 4 avril 2014.

Stéphanie Clermont est née à Ottawa en 1988. Elle est l'autrice du recueil de nouvelles *Le jeu de la musique*, publié au Quartanier en 2017. Elle vit à Montréal.



L'art de ne pas faire d'argent

Mickaël Bergeron

La question est fréquente depuis que j'ai publié mon premier livre l'an dernier : « Pis, fais-tu de l'argent, en as-tu vendu beaucoup ? » Une curiosité qui, la plupart du temps, trahit la méconnaissance du monde littéraire.

On ne peut pas en vouloir au lectorat ainsi qu'à nos proches de ne pas savoir à quel point les auteurs et autrices ne font pas beaucoup d'argent avec leurs œuvres. Le milieu artistique en général aime bien faire semblant que tout est glamour, que tout est affaire de passion et d'inspiration, que les rencontres avec le public sont « le vrai salaire », même si ça ne paie pas le loyer et les rendez-vous chez le psy.

Comme me le disait Érika Soucy, autrice de *Les murailles* (VLB, 2016), pour ne nommer que celle-ci : « Tout le monde dans le milieu sait que l'écriture est un *side-line*. » Même ceux et celles qui gagnent des prix, qui sont dans les palmarès des ventes ou qui sont « chummy-chummy » avec Marie-Louise Arsenault tellement ils et elles sont souvent à *Plus on est de fous plus on lit*, même celles et ceux qui sont professeurs ou médiatrices culturelles ou journalistes ou baristas ou n'importe quel autre métier. Parce que c'est comme ça que les auteurs et autrices gagnent réellement leur vie. En faisant autre chose.

Érika Soucy est maintenant une exception. Depuis trois ans, elle vit de sa plume, mais pas en écrivant ou en vendant des livres. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est elle : « Écrire pour la télévision, ce n'est pas de la création littéraire. » Elle vit quand même de sa plume. Ses principaux revenus viennent de la télévision, de l'écriture d'émissions, comme *Léo*, de Fabien Cloutier, entre autres.

Je me souviens que, lorsque j'ai commencé à participer à des événements littéraires, bien avant la sortie de mon livre, je ne me considérais pas comme un auteur. Solide syndrome de l'imposteur. Un poète m'avait alors dit : « T'es bien plus un auteur que moi, tu gagnes ta vie en écrivant depuis des années ! » Peut-être.

Comme Érika Soucy, je ne peux pas dire que c'est de la création littéraire, mais c'est vrai que, depuis bientôt vingt ans, la totalité ou la grande partie de mes revenus provient de textes de mon cru. Si j'essaie d'avoir un certain élan dans mes chroniques, mes textes journalistiques peuvent être expéditifs, bâtis avec une mécanique bien huilée et répétitive. Faut être efficace et rigoureux avant d'être créatif. Je comprends, donc, quand Érika dit que la télévision n'est pas de la création littéraire, mais je me considère quand même chanceux de pouvoir faire de l'argent en écrivant, même si parfois, avouons-le, le sujet est plate.

« Je n'ai pas encore trouvé mon équilibre complet d'écrivaine, ajoute Érika, il me manque un peu de création. » Elle ne se plaint pas. Elle ne regrette pas du tout d'avoir lâché sa *day job* pour se consacrer à l'écriture et elle sait qu'elle n'est pas dans la situation « régulière ». Le défi, quand tu gagnes ta vie en écrivant pour d'autres, c'est que tu as moins envie de consacrer tes congés à l'écriture de projets personnels. Ce qui peut devenir ironique à un certain point.

La quête d'un revenu

L'autre ironie, c'est qu'il y en a de l'argent, il s'en vend des livres. Selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, la vente de livres neufs a généré plus de 600 millions de dollars en 2018. Où va cet argent, coudonc ? Visiblement pas dans les comptes bancaires des écrivain-es.

L'Union des écrivain-es québécois (UNEQ) publiait en 2018 une étude avec des chiffres qui font mal : le montant annuel moyen gagné par les écrivain-es provenant de leur travail littéraire dépasse à peine les 9 000 \$. C'est à peu près le revenu d'une personne sur l'aide sociale. C'est la moitié du revenu qu'il faut, selon Statistique Canada, pour subvenir à ses moyens sans nuire à sa santé.

Ça fait mal, mais je vais jouer encore dans la plaie. La même étude nous apprend que « 90 % des répondants n'ont pas engrangé un revenu annuel lié à leurs activités littéraires supérieur à 25 000 \$ ». Suis-je le seul à avoir l'impression que les 600 millions des ventes sont détournés quelque part ?

Non, je ne suis pas la seule personne. Selon Mélodie Vachon Boucher, autrice, bédéiste et illustratrice, le modèle d'affaires du financement des écrivain-es est « dépassé ». Elle s'explique : « Ça ne reflète pas la répartition réelle de l'investissement en temps et en argent de produire un livre. » Selon elle, cette division, où 10 % des recettes (en général, mais ça peut varier de 6 % à 18 %) retournent à l'auteur ou l'autrice, n'a pas de sens. Le reste de la tarte est mangé par les éditeurs (30 %), les distributeurs (20 %) et les librairies (40 %).

Mélodie a décidé d'utiliser sa fibre entrepreneuriale et d'autoéditer certains de ses projets – sans pour autant cesser de collaborer avec des maisons d'édition. « C'est trois fois plus payant de vendre deux cents livres de manière indépendante que mille livres avec un éditeur », soutient-elle. « Je ne veux pas dénigrer le travail des éditeurs, insiste-t-elle, personne ne roule sur l'or, c'est vrai, sauf que les auteurs sont les seuls qui ne peuvent pas en vivre. Les éditeurs ou les libraires, même s'ils ne sont pas riches, n'ont pas à avoir une deuxième job pour y arriver ! »

« Je reçois un appel, un gars de radio. Je comprends que son émission n'a pas de budget pour payer ma musique et que son émission ne fera pas d'argent, mais lui a un salaire pour créer son show alors que moi je ne suis pas payé pour la musique dont il a besoin, c'est ça qui devient insultant », disait grosso modo un musicien dans une envolée sur les réseaux sociaux.

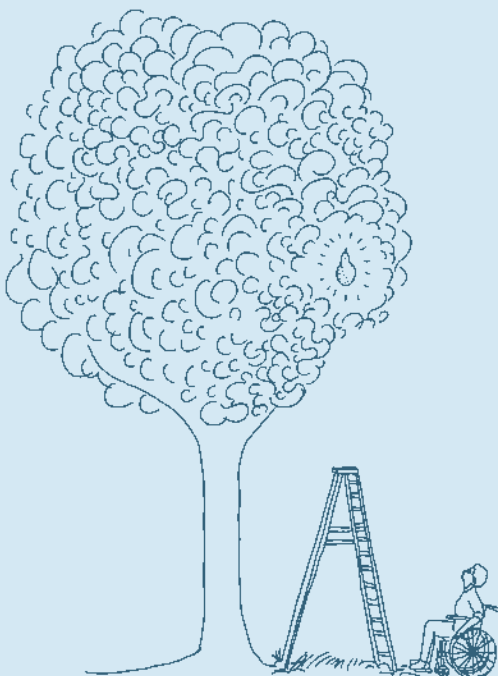
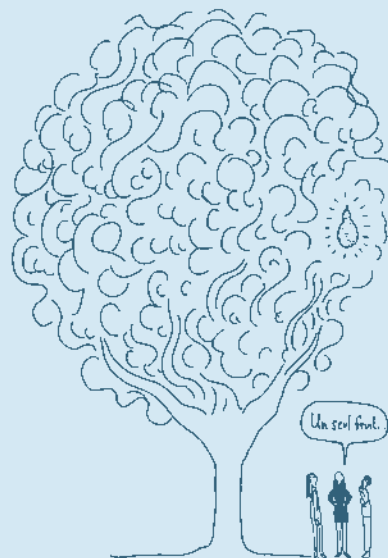
Ça fait drôlement écho à une autre critique de Mélodie. « Les salons du livre sont subventionnés et ont du personnel parfois bien payé pour organiser une fête des auteurs, mais les auteurs ne sont pas

payés pour être là ! Pourtant, un salon sans auteurs, c'est juste une grosse librairie ! »

Non seulement les écrivain-es ne sont pas payé-es pour y passer quelques heures ou parfois quelques jours, mais les frais pour y être ne sont pas toujours couverts – même le café –, et donc ils sont sur le bras des artistes (qui ne font pas d'argent avec leurs livres en général, rappelons-le). « C'est insultant, ajoute la bédéiste, ça me fait détester mon métier ! Si au moins on couvrait ces frais ! »

On allègue souvent que les personnes qui font de l'argent travaillent fort pour cet argent et dans la plupart des cas, c'est vrai. Sauf qu'il y a aussi plein d'écrivain-es qui travaillent fort et qui ne font pas d'argent quand même. Il y a un truc aléatoire dans tout ça. Pourquoi cette conférence m'est payée 750 \$ alors que l'autre est rémunérée 200 \$? Dans les deux cas, je suis invité pour mon expertise et ma réputation. Pis je vais sûrement mettre autant d'énergie dans les deux.

« La télévision, c'est plus payant que tout le reste, raconte Érika Soucy. Je mérite mon salaire, mais quand on compare les heures qu'on met sur un livre ou pour une pièce de théâtre versus la télévision, c'est limite vulgaire comme différence. Personne ne veut trahir ses convictions, mais c'est difficile de résister à certains projets, le chèque est alléchant. » Et c'est ainsi qu'un-e artiste met en attente ses projets personnels. Il faut bien vivre pis une vision artistique permet rarement de juste vivre.



Le mythe de la douleur

Parler de son succès peut parfois être mal vu, mais le malaise est plus grand quand un-e artiste parle de l'échec de son livre, du fait d'en arracher, de ne pas y arriver. Il faut faire comme si tout allait bien, peu importe. Si faire de l'argent s'accompagne d'une gêne, c'est la honte qui est liée à la précarité. Mais aussi le stress. Et les problèmes.

Tout ça n'est pas juste une question de principes et de redevances. La précarité, ça fait mal. « Être écrivaine, ça sonne hot, poursuit Mélodie, mais c'est pas hot. La banque ne trouve pas ça hot. »

L'ex-humoriste Hannah Gadsby débine savoureusement ce cliché dans son spectacle *Nanette* (à écouter sans hésitation). Ce n'est pas parce que des gens réussissent à créer des œuvres incroyables dans la souffrance ou dans la pauvreté qu'on doit perpétuer ces souffrances. C'est franchement cruel. Qui sait ? Peut-être que les œuvres seraient encore plus grandioses si ces gens étaient soignés ? Si ces gens ne faisaient pas des burn-out ? Si ces gens avaient une vie confortable ?

Que se passerait-il si les artistes pouvaient entièrement se consacrer à leur art plutôt que négocier avec le service des recouvrements ?

Mourir pour son art, ça fait une belle image, mais ça ne fait pas une société bien riche.

Mickaël Bergeron est un vétéran des médias, mais un jeune auteur qui multiplie les projets, dont son premier essai, *La vie en gros*, publié à Somme toute en 2019.

La bourse ou la vie dans la vallée des à-valoir

Aleksi K. Lepage

Pauvres, mais libres. C'est beau sur papier. Dans la vie plate, les écrivains s'inquiètent toutefois, eux aussi, de la hausse des prix du gaz ou du steak haché. On n'a rien pour rien, soit. Or, écrire n'est pas rien. Et des lettrés sont tannés.

Il ne viendrait certainement pas à l'esprit d'un concessionnaire automobile de confier à tel ou tel écrivain les responsabilités, fort bien rémunérées, du porte-parole officiel de Mazda ou Hyundai. Aussi, on imagine assez mal une romancière, même archiconnue et célébrée, faire la mascotte pour une pub d'essuie-tout hyper absorbant, ou un poète authentique et respecté prendre le rôle, chèrement payé, d'ambassadeur des fromages d'ici. Rien là qui soit nouveau : des humoristes et des figures de la télé font vendre du lait, du pain, des hamburgers, des chanteurs prêtent leur voix à des annonces de jeeps, des athlètes médaillés promeuvent du jus d'orange, etc. Boulots d'appoint.

Mais les gens de lettres habitent d'étranges terres dans le vaste paysage culturel québécois, en marge du showbiz, entre l'ermitage et le vedettariat, et où l'argent ne pousse indéniablement pas dans les arbres. Ils n'ont rien à vendre que leurs livres. Un petit trochet parmi les centaines d'écrivains, de grand talent ou nés sous une bonne étoile, en fait son principal gagne-pain. Les autres attendent un signe du ciel... Ou du Conseil des arts.

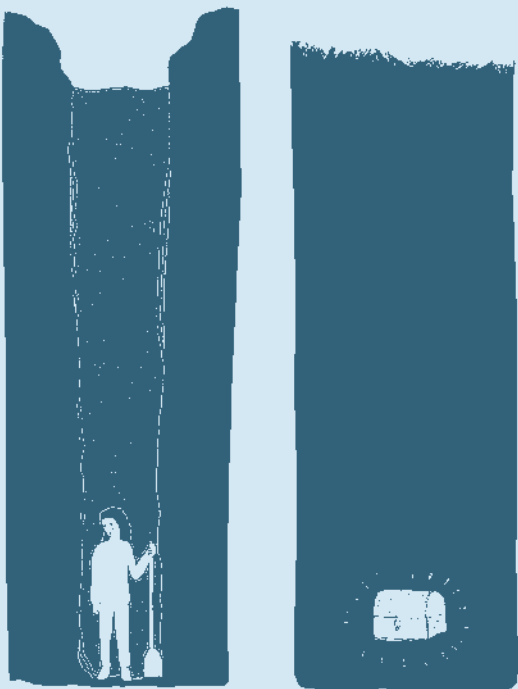
Ras-le-bol et plein le casque au sein de la junte littéraire québécoise, cri du cœur exaspéré servi sous la forme d'un petit manifeste direct et limpide, la « Déclaration des autrices et auteurs contre le travail gratuit » a été lancée en septembre dernier, remaniée et assortie comme il se doit d'une pétition. Venez-y en grand nombre et dites-le à vos proches. Lettre collective, donc sans signature, cette missive invite les écrivain-e-s, et tous ceux qui gravitent et vivent autour de la fameuse chose littéraire, à réfléchir au sort qu'ils et qu'elles ne méritent pas, mais dont ils et elles s'accommodent pourtant, par habitude et par dépit. Cachets faméliques ou travail carrément impayé, longs déplacements aux frais de l'artiste lors d'activités littéraires, longue attente anxieuse de chèques pour des textes pourtant remis, attente encore pour la réception d'une bourse ou d'un quelconque à-valoir, redevances minimales en cas de publication. Voilà le lot ordinaire de bien des gens de lettres, de la plupart en fait. Inutile, dans ces pages spécialisées, de rappeler que l'immense majorité de ceux et celles qui font les livres ne vivent et ne vivront jamais de leur seule plume, et que le lancement en bonne et classique forme d'un bouquin par un éditeur idéalement respecté, fruit d'un travail réel et sincère, relève encore apparemment du prestige, voire de la prestidigitation. Leur activité première — écrire — passe encore aux yeux de bien du monde pour une sorte de hobby, peut-être supérieur, mais un passe-temps néanmoins, un délassément ou un luxe vaguement aristocratique et qu'on peut s'offrir quand on en a le temps et les moyens, ce dont les autrices et auteurs manquent justement.

Instigatrice, avec d'autres lettrés tracassés (dont Pierre-Luc Landry et Nicholas Dawson) du projet « Déclaration des autrices et auteurs contre le travail gratuit », Lula Carballo explique :



C'est parti d'un statut Facebook de Marie Darsigny. On discutait entre nous avec d'autres écrivains, on se disait que ça n'a pas de sens d'écrire pour rien, que ça nous prend du temps et qu'on ne reçoit pas notre chèque, si on y a droit, avant des mois. Est-ce possible d'exiger d'être payé quand on a envoyé son texte ? Quand on a commencé à écrire notre lettre, on a remarqué un clivage des générations. Mais c'était comme ça il y a trente ans. On constate que la situation reste la même, que ça n'a pas changé du tout. Dans toute cette précarité, celui qui est le plus démuné, c'est l'écrivain, s'il n'a pas demandé de bourse ou s'il ne l'a pas obtenue. Toutes les autres personnes dans la chaîne du livre sont rémunérées.

Cautionné déjà par plus de deux centaines de signataires, ce manifeste vitaminique et tonifiant est un vibrant appel à tous et non une mise en accusation des institutions, du milieu de l'édition (ce dernier ne roulant pas toujours sur l'or non plus) ou une tristounette plainte.



Je ne veux pas passer pour une débutante qui a publié son premier livre et qui s'autorise à chialer, insiste Lula Carballo, ça fait dix ans que je suis dans le milieu littéraire. Quand on m'invite pour donner des conférences ou à des rencontres avec des étudiants, je dois demander congé de travail, et je suis pigiste, oui, j'ai un travail en parallèle, évidemment, car il faut ça pour survivre. Maintenant, quand tu étudies en littérature, tu n'as même plus la possibilité d'avoir une job stable, comme prof, ce qui était avant la seule avenue possible ou presque,

Elle ajoute que malgré les heurs et malheurs de ce métier aléatoire et forte de la bonne réception de son premier roman *Créatures du hasard* (Cheval d'août, 2018), elle s'estime privilégiée comparativement à tous ces artistes du livre qui en arrachent davantage ou qui accumulent les refus de la part des éditeurs ou de l'État.

« Je suis ultra chanceuse dans ma vie littéraire, je ne pourrais pas demander mieux. Mais la visibilité, ça ne donne rien à manger. Moi, je ne peux pas continuer à écrire si je n'ai pas de bourse. » À ce titre, venir à bout d'une demande à l'un ou à l'autre des conseils est en soi toute une corvée. Carballo y a passé une année, réécrivant et peaufinant son plan afin de faire la meilleure impression auprès des décideurs : « Si je veux écrire ce livre-là, il faut que ma demande soit solide. J'ai pris tellement de temps à écrire cette demande qu'elle est extrêmement détaillée. Ils risquent de penser que mon livre est déjà écrit. Et faire des plans, parfois, ça va contre la création. »

Sans pénétrer plus à fond les nombreux mystères des gouvernements provincial et fédéral quant à l'octroi de bourses et de subventions, sans non plus explorer les modes de paiement aux artistes des divers salons du livre de la province ou les applications plus ou moins datées de l'essentielle grille tarifaire proposée par l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), le constat s'impose facilement : les gens de lettres sont tous un peu égarés dans un système aléatoire et vaseux, sans véritables balises solides. S'il était mis sur pied, par exemple, l'équivalent d'une « heure de tombée » pour l'envoi des cachets ou des à-valoir, lesquels seraient distribués à date fixe, disons à la réception des textes, personne ne s'en plaindrait, et les artistes pourraient mieux organiser leurs affaires, boucler les chiches fins de mois et, si ça se trouve, rembourser par à-coups leurs dettes d'étude ou les dépenses engagées à crédit pour leur propre travail.

On dira qu'il en va de même dans le monde, rendu cruel et sans pitié, de la musique, où les artistes se voient traités comme de la marchandise modique par les réseaux d'écoute en ligne et autres trucs à téléchargement, le disque compact ayant été relégué au purgatoire des vieilleries à peine dignes de l'Armée du salut. Vrai, mais ces créateurs ou interprètes ont la scène, vendent des billets, font des tournées : « L'écrivain n'est pas nécessairement porté à se donner en spectacle ou à aller danser à la télé. C'est fou qu'on nous demande de devenir des vedettes alors que l'écriture, c'est totalement autre chose », dixit Carballo, et on lui donne facilement raison.

Enfin, cette déclaration, signée par plus de deux centaines de fiers acteurs et actrices des lettres québécoises, invitation à la solidarité, à la mobilisation possiblement, et visant à une meilleure organisation du système en place et à de plus justes rémunérations, va-t-elle faire écho hors des circuits déjà intéressés ou aller se perdre dans le purgatoire des revendications mal entendues ? Les gens de lettres, trop souvent assimilés à des espèces de pique-assiette chichiteux qui devraient donc se trouver « une vraie job », n'aspirent pas à la fortune soudaine ou à des sommes faramineuses issues des fonds publics mais, comme tout un chacun, à une paix minimale de l'esprit et un certain confort matériel. Car, au-delà de la hausse des prix de l'essence, des poivrons ou du steak haché, même l'amour et l'eau fraîche coûtent cher dans ce grand monde d'achats où, si l'on n'y prend garde, R2-D2 et C-RPO vont se charger d'écrire la poésie gratuitement, suivant d'obscurs et inquiétants algorithmes.

Aleksi K. Lepage est journaliste culturel à gages, ex-blogueur, primo-romancier jusqu'à nouvel ordre et, plus généralement, fainéant de confession. Il vivote d'une pige à l'autre depuis plus d'une vingtaine d'années.





Le gros lot, l'édition populaire ?

Nicholas Giguère

Fins stratèges pour certains, fieffés opportunistes pour d'autres, les éditeur-trice-s grand public, au même titre que leurs homologues littéraires, dynamisent le milieu éditorial québécois.

Méconnues ou tout simplement boudées par la sphère lettrée, les maisons d'édition spécialisées dans la littérature de grande diffusion font partie intégrante de l'industrie du livre d'ici. Certaines d'entre elles, établies depuis plusieurs décennies, rejoignent chaque année des centaines de milliers de lecteurs-trices. Ainsi, les éditions Hurtubise, fondées en 1960 par Claude Hurtubise, sont reconnues, surtout depuis le tournant du millénaire, pour leurs romans historiques, dont ceux de Jean-Pierre Charland, Michel David et Michel Langlois. Guy Saint-Jean Éditeur, maison sise à Laval et active depuis 1981, se spécialise notamment dans la publication d'ouvrages pratiques et de témoignages. Pour leur part, les Éditeurs réunis et les éditions JCL, propriétés du Groupe Bertrand Éditeur, ont investi ces dernières années les créneaux de la *chick lit* (des comédies sentimentales écrites par et pour des femmes) et de la littérature érotique à la *50 Shades of Grey*, avec entre autres la collection « Romantica » et les titres *Annabel et Max, adultes consentants* (2016) de Sonia Alain ou *Présumée innocente* (2019) de Judith Bannon. De leur côté, Les Malins ont révolutionné le milieu de la littérature jeunesse grâce notamment à la série « Léa Olivier », de Catherine Girard-Audet, qui a connu un succès phénoménal tant au Québec qu'en Europe. Qu'ont en commun ces maisons d'édition ?

Un ton, une voix, une personnalité

C'est une lapalissade : pour construire leur image de marque, les maisons développent une politique éditoriale rigoureuse, fondée sur des critères (esthétiques, idéologiques, etc.) spécifiques. L'affirmation s'applique d'autant plus au milieu de l'édition grand public, où la concurrence est accrue. « Ça joue du coude, comme on dit. Ce n'est pas facile », confirme André Gagnon, directeur littéraire aux éditions Hurtubise. Pour séparer le bon grain de l'ivraie et ainsi faire leur place, les éditeur-trice-s de littérature de grande diffusion ne peuvent miser uniquement sur les qualités intrinsèques d'un manuscrit : ils prennent en considération d'autres facteurs, le premier étant le lectorat visé par le texte – lectorat qui doit d'ailleurs être le plus élargi possible.

Aux Malins, nous cherchons à former les grands lecteurs de demain, affirme le directeur général Marc-André Audet. Mais ces lecteurs sont aujourd'hui de plus en plus sollicités par YouTube, les séries télévisées, les téléphones intelligents et les réseaux sociaux. Je me dois donc, en tant qu'éditeur, de capter rapidement leur attention. D'où mon intérêt pour les histoires qui « résonnent », pour les textes par lesquels on est « happés » : si, après trente pages, je n'ai pas accroché, je passe à un autre manuscrit, car je sais pertinemment qu'un tel texte ne trouvera pas preneur chez les trois mille personnes formant mon lectorat de base.



La personnalité, la notoriété et le capital social d'un-e auteur-trice s'imposent aussi comme des critères de sélection importants, sinon plus, que la simplicité, l'efficacité et la fluidité de l'écriture, ou encore l'uniformité du ton. « En 2020, explique André Gagnon, dans un marché aussi concurrentiel que celui du livre, la qualité littéraire d'une œuvre ne suffit pas, ne suffit plus : au-delà de toutes les ressources que la maison peut apporter à l'auteur, l'engagement de celui-ci devient de plus en plus une condition primordiale de son succès. » Seront par conséquent privilégié-es les auteurs-es prêt-es à s'investir pleinement dans la promotion de leur livre, que ce soit en collaborant avec les médias, en participant à plusieurs événements (salons du livre, conférences, tournées dans les écoles, ateliers d'écriture, etc.) ou en assurant une présence continue sur les réseaux sociaux.

Ce dernier aspect s'avère déterminant pour Jean Paré, directeur général de Guy Saint-Jean :

Quand je reçois un manuscrit ou que j'en commande un, la première chose que je vérifie, avant même de jeter un œil au texte, c'est si l'auteur est présent sur Facebook. Je m'intéresse à son vécu, à ses diverses expériences de travail, même à ce qui est très éloigné de son projet de publication, car je veux générer une forme de storytelling, un buzz autour de son livre. Un événement.

D'où la prédilection pour les youtubeur-se-s, instagrameur-se-s, et autres influenceur-euse-s : il s'agit de personnalités publiques, dont la réputation bien établie représente, à première vue, une probabilité de succès. Or, il n'en est pas toujours ainsi. « Même si un influenceur est suivi par des centaines de milliers d'abonnés, rien ne nous permet d'affirmer avec certitude que cette fidélité se transposera au format livre », soutient Jean Paré. L'édition commerciale, aussi rentable soit-elle, comporte, à l'instar de toute activité éditoriale, son lot de risques.

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard

« S'il existait une recette qui permettrait d'éditer des best-sellers à la chaîne, ne serions-nous pas tous des éditeurs prospères ? » Ces propos d'André Gagnon montrent, si besoin était, que le succès dans l'édition grand public – tout comme dans l'édition littéraire – n'obéit à aucune règle ; au contraire, il demeure l'exception à la règle, une sorte de miracle, « une loterie », pour reprendre l'expression de Jean Paré. « Il n'y a pas de recettes toutes faites, confirme Daniel Berthiaume, directeur général des Éditeurs réunis et des éditions JCL. D'aucuns semblent croire qu'un best-seller peut être écrit et publié en dix étapes faciles à suivre. Tout est toujours à recommencer. » Même son de cloche chez Jean Paré : « Autant je peux investir des sommes colossales pour un projet auquel je crois et me tromper sur toute la ligne, autant je peux sortir de ma zone de confort et publier un livre qui remportera un succès inespéré. » Le cas de Mériane Labrie, alias Madame Labrisky, est à cet égard probant : insatisfaite des barres énergétiques offertes sur le marché, elle propose à Guy Saint-Jean un livre de recettes plutôt niché. Lancé en 2016, son ouvrage *Ces galettes dont tout le monde parle* a caracolé en tête des ventes pendant près de deux ans.

La fureur du cash

Non seulement n'y a-t-il pas de recette qui assurerait la rentabilité de ces maisons d'édition, mais leurs patron-nes doivent composer avec des difficultés qui, si elles ne sont pas insurmontables, n'en exigent pas moins tout un arsenal de stratégies variées. Selon Jean Paré, les éditeur-trices grand public souffrent d'un manque de reconnaissance et de légitimité dans le milieu littéraire et, par extension, dans la chaîne du livre traditionnelle : « En librairie, par exemple, on retrouve nettement moins d'interlocuteur-trice-s, de prescripteur-trice-s pour le type d'ouvrages que nous éditons. » Il devient donc impératif pour les Hurtubise et JCL de ce monde de se rabattre sur d'autres circuits de diffusion, dont ceux des magasins à grande surface (Costco, Walmart, etc.), et d'investir massivement dans la publicité et les relations de presse. « On croit à tort que les maisons d'édition spécialisées dans des créneaux tels que la littérature sentimentale, le roman historique, le polar et le jeunesse disposent de ressources financières et matérielles quasi infinies. Rien n'est plus faux. Bien souvent, nous n'avons pas beaucoup plus de moyens que nos collègues littéraires. Nous misons plus gros, c'est tout », affirme cependant Elsa Galardo, directrice littéraire aux éditions JCL. Et les éditeur-trices paient souvent le prix fort : dépenses faramineuses liées à la diffusion élargie, gestion des retours et des invendus, endettement, difficultés financières. De plus, leur nature « commerciale » leur colle à la peau, ce qui les contraint à maintenir un certain faste. « Les Éditeurs réunis et les éditions JCL doivent être à la hauteur de leur réputation, soutient Daniel Bertrand. Ainsi, nous participons à tous les salons du livre de la province et nous louons de grands stands, car nous savons pertinemment que c'est ce à quoi les lecteurs s'attendent. »

Pour Elsa Galardo, « à une époque où l'offre de titres est exponentielle, les éditeurs comme nous doivent plus que jamais se montrer à l'écoute de leur lectorat, bien cibler leurs goûts et demeurer à l'affût des nouvelles mouvances et tendances du marché ». Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent espérer rester rentables, se renouveler et s'inscrire dans la durée.

Nicholas Giguère a obtenu un doctorat en études françaises à l'Université de Sherbrooke. Auteur des ouvrages *Queues* (2017), *Quelqu'un* (2018) et *Petites annonces* (2020), parus aux éditions Hamac, il est responsable du cahier critique de *Lettres québécoises* depuis l'automne 2019.

BQBIBLIOTHÈQUE
QUÉBÉCOISE

- NOUVEAUTÉS -

Alfred DesRochers

**Élégies pour
l'épouse en-allée**

Antonine Maillet

**Fais confiance à la
mer, elle te portera**

Lucie Lachapelle

Rivière Mékiskan

Gilles Jobidon

L'âme frère**La littérature
d'hier à aujourd'hui**livres-bq.com

Qu'est-ce qui fait courir les foules ?

Isabelle Beaulieu

Tout palmarès des ventes qui se respecte contient nombre de romans historiques. Tour d'horizon des hypothèses quant à la réussite économique du genre.

On attribue généralement l'apparition du roman historique à l'auteur écossais Walter Scott (1771-1832), dont les œuvres connurent une grande popularité. Pendant ce temps, au Québec, avec la publication en 1837 de *L'influence d'un livre*, de Philippe Aubert de Gaspé fils (qui serait le premier « roman » québécois, mais qui n'est pas un roman historique), le genre romanesque subit les foudres de la censure. On lui préfère de loin, du moins le clergé, les faits qui viennent s'opposer aux dérivés de l'imagination. Le roman historique apparaît donc comme un moindre mal puisqu'il contient à tout le moins quelques notions de vérité. Philippe Aubert de Gaspé père nous donnera en 1863 l'un des premiers romans historiques de la littérature québécoise, *Les Anciens Canadiens*, qui par ailleurs obtient beaucoup de succès.

D'autres auteurs ont suivi : Napoléon Bourassa, Joseph Marmette, Laure Conan, Lionel Groulx, Léo-Paul Desrosiers. L'engouement pour le roman historique semble connaître une pause à partir des années 1950, qui laissent place à l'arrivée du récit biographique et à l'accroissement de la littérature jeunesse. Mais la fiction historique aura sa revanche dans les années 1980 avec entre autres les séries « Les fils de la liberté » (1981) de Louis Caron et « Les filles de Caleb » (1985) d'Arlette Cousture. Depuis, l'attachement des Québécois-e-s envers le genre n'a pas discontinué.

Ça se bouscule au portillon

Ce n'est pas la première fois que l'on cherche à débusquer les raisons de la popularité du roman historique. Mais le phénomène est si grand que l'on continue à vouloir en démystifier les attraits. Pour Marie-Claire Saint-Jean, directrice littéraire chez Guy Saint-Jean Éditeur, le roman historique répond au besoin de savoir d'où l'on vient. « Il permet de prendre conscience de l'évolution de notre société, ou d'apprendre, par le biais de personnages fascinants, des pans importants de notre histoire. [...] En suivant la vie de personnes ayant vécu à une autre époque, on peut prendre la pleine mesure du chemin parcouru d'une manière plus divertissante que par des manuels d'histoire. » Ainsi, la lecture de livres d'histoires étant parfois plus aride, les lecteurs et lectrices lui préféreraient la voix de personnages comme messagers. L'envie qu'aurait l'être humain de se faire raconter des histoires va de pair avec son besoin fondamental de mettre en ordre, grâce au récit, un monde fragmenté, de donner un sens au vide originel.

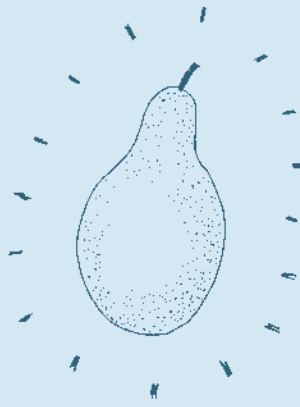
La langue, « cette maîtrise du monde que nous avons à disposition¹ », nous permet de répondre à l'énigme initiale en même temps qu'elle peut organiser une compréhension à partir du chaos. « Le roman historique remplit la même fonction chez le lecteur adulte que le conte chez l'enfant », estime André Gagnon, directeur littéraire à Hurtubise. Le *Il était une fois...* perdurerait donc bien après l'âge tendre.

Qu'il s'agisse du goût de la connaissance, du désir d'identification ou d'affranchissement, du souhait de se remémorer une époque pas si lointaine ou du simple plaisir du divertissement, la veine historique en littérature de fiction n'est de toute façon pas si éloignée du documentaire proprement dit, selon Laurent Turcot, historien, professeur et lui-même auteur de deux romans historiques. « Il y a plein de moments dans l'histoire où on ne sait pas ce qui s'est passé, tout ce qui nous reste ce sont des hypothèses. Les zones d'ombre, le romancier peut les combler. » Imaginer l'Histoire, c'est aussi un peu inventer la sienne. En visitant le passé, le lecteur peut mieux se figurer la ligne du temps et se voir dans une continuité qui s'oppose au concept de finalité : nous existons parce que d'autres ont existé et de la même manière d'autres choses surviendront parce que nous aurons influencé leur venue. Nous échappons alors à l'éphémère pour nous inscrire dans un prolongement et dans une durée.

J'aurais voulu être un héros

Toujours selon Laurent Turcot, le lecteur de romans historiques québécois aimerait aussi être dépaycé, mais chercherait néanmoins des éléments auxquels se rattacher. D'accord pour partir en voyage, mais pas trop loin. « Ce double sentiment de rapprochement et d'éloignement est assez intéressant », dit-il. Le lecteur voudrait s'évader de son train-train sans toutefois perdre ses repères.

Comme notre histoire nationale est jeune, les lecteurs peuvent facilement attribuer les destins qui se trament dans les romans qu'ils lisent à un de leurs ancêtres. En effet, de l'avis de Chantal Fontaine, libraire à la Librairie Moderne de Saint-Jean-sur-Richelieu, les personnages des romans historiques québécois ont souvent eu, étant donné le statut minoritaire des francophones et la mainmise du clergé jusque dans les affaires d'État, à prouver leur force de



caractère. « Et de découvrir des personnages, bien que fictifs, qui ont dû soit se battre pour leurs idées ou pour un mode de vie différent que celui dicté par l'époque, conforte les lecteurs dans leur propre vision de l'histoire et comble l'envie irrépressible de s'identifier à un héros ou une héroïne qui se tient debout face à l'adversité », déclare Fontaine.

Pour parfaire la sauce, intrigue et romance sont des ingrédients importants, sinon essentiels. « J'ai vite compris que ce sont les émotions vécues par les personnages qui sont de la toute première importance, le reste n'est qu'accessoire », exprime Louise Tremblay-D'Essiambre, autrice d'une cinquantaine de romans vendus à ce jour à plus de deux millions d'exemplaires. Se pourrait-il que, puisque les mœurs du Québec d'autrefois étaient truffées d'interdits, les sentiments n'en soient que plus exacerbés, dans les romans historiques notamment ? Ce trait aurait du moins l'heur de plaire aux lectrices, puisqu'elles semblent plus nombreuses que les hommes, sans que ces derniers soient complètement absents, à lire des romans historiques québécois, selon notre libraire interrogée. Ces lectrices, qui auraient majoritairement plus de la cinquantaine, seraient d'une grande fidélité envers le genre, n'allant guère vers d'autres littératures et si c'est le cas, revenant vite fait à leurs habitudes. « Elles ne plongent que rarement dans la littérature étrangère, même historique. D'ailleurs, c'est aussi vrai pour les adeptes de romans hors Québec ; ils ont tendance à ne pas lire les romans historiques québécois », constate Fontaine. Louise Tremblay-D'Essiambre ajoute à propos des raisons qui motivent les inconditionnels d'ouvrages historiques québécois : « Si les lecteurs me ressemblent, ils ont peut-être une certaine nostalgie de ces époques où l'on prenait encore le temps de vivre. Les amis se comptaient peut-être à l'unité, et non à la douzaine comme aujourd'hui, mais on pouvait leur faire confiance. On prenait le temps de vivre sa vie et non de la courir. »

Des chiffres et des lettres

On le sait, vivre de sa plume au Québec est très difficile. Les auteurs de romans historiques pourraient donc représenter pour une bonne part l'exception puisque les lectrices et lecteurs du genre sont nombreux et fidèles. « Oui, j'ai ce privilège immense de vivre de ma plume, confirme Tremblay-D'Essiambre. Mais [...] pour arriver à faire de l'écriture un métier qui comble

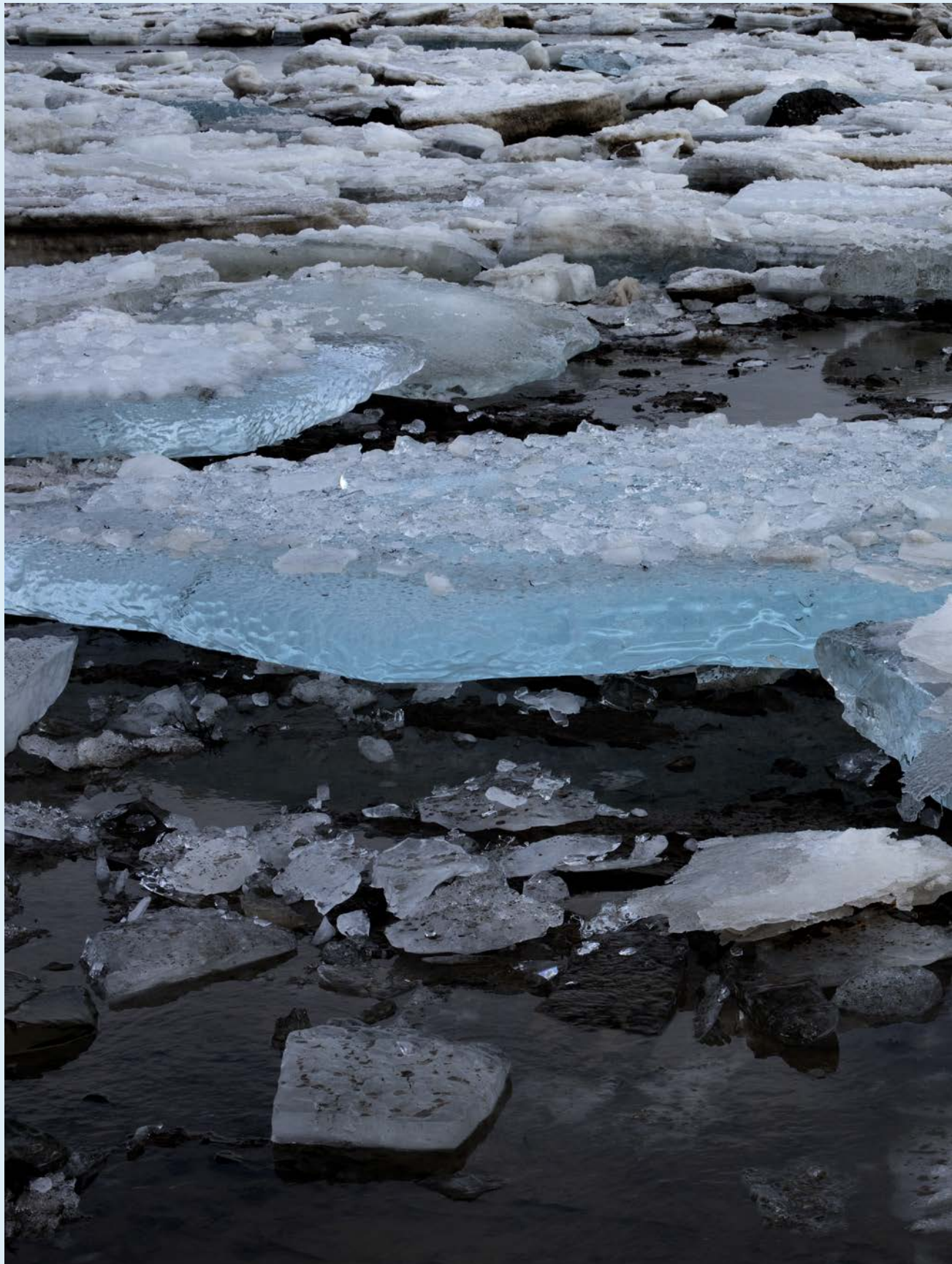
mes besoins, je travaille sept jours par semaine, et je m'oblige à écrire 1 000 mots par jour, que je lirai, corrigerai, et relirai jusqu'à ce que je sois satisfaite des images qu'ils suggèrent. » À raison de quatre à cinq heures quotidiennes, l'autrice se met à la tâche.

De son côté, Marie-Claire Saint-Jean, l'éditrice de Tremblay-D'Essiambre, explique que le genre représente pour une bonne part des profits de sa maison d'édition. « Comme nous publions également des guides pratiques, les romans historiques représentent environ 25 % des ventes totales, soit près de 50 % de notre secteur littérature/fiction. » Même son de cloche chez Hurtubise. « Autrefois, du temps où nous publiions encore les dernières œuvres écrites par Michel avant sa mort prématurée, le roman historique pouvait représenter jusqu'à 40 % du chiffre d'affaires de la maison », se rappelle André Gagnon. Maintenant que la diversité de l'offre est plus grande, il peut aller chercher jusqu'à 20 % du chiffre d'affaires.

Et Gagnon, confiant, ne doute pas du tout de l'avenir : « On ne parle pas ici d'une certaine tendance, mais d'un engouement qui ne s'est jamais démenti depuis deux siècles... » Si le roman historique a eu des périodes moins prolifiques, il a effectivement su rebondir. On l'a dit, le besoin qu'a l'être humain de regarder dans le rétroviseur pour lorgner du côté de ceux et celles qui l'ont précédé vient probablement l'aider à situer sa propre existence dans un monde où les repères sont de plus en plus absents. Mais peu importe les raisons, l'attrait est bel et bien là. D'ailleurs, Laurent Turcot voit comme fausse l'affirmation qui veut que les gens n'aient pas l'histoire. « On n'est pas obligé de lire des livres d'histoire pour s'y intéresser, l'histoire appartient à tout le monde et toute forme de préhension de l'histoire qui donne un horizon d'attente et qui fait aimer l'histoire est louable, et en cela le roman historique comble un besoin, et qui sommes-nous pour le critiquer ? »

1. Pierre-Jean Dessertine, « Pourquoi raconter des histoires ? », *L'encyclopédie de l'Agora*, [agora.qc.ca].

Isabelle Beaulieu est détentrice d'un baccalauréat en études françaises de l'Université de Montréal. Elle travaille depuis quelques années comme rédactrice à la revue *Les libraires* et écrit pour *Lettres québécoises* depuis 2013.





LEMÉAC



FAULE

Sarah Brunet Dragon
.....

Premier roman à la prose poétique somptueuse de Sarah Brunet Dragon, qui avait été finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général pour son essai *Cartographie des vivants*.

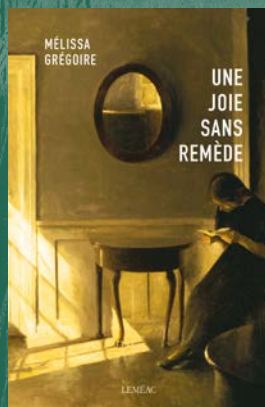
UNE JOIE SANS REMÈDE

Mélissa Grégoire
.....

« Ce roman organique et lumineux à sa manière pose nombre de questions essentielles. Un beau livre. »

★★★½

— Christian Desmeules,
Le Devoir



L'USAGE DE MES JOURS

Francine Noël
.....

« Une œuvre s'inscrivant dans la durée. »

★★★★

— Dominic Tardif, *Le Devoir*



Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

grille de notation des critiques

✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire qu'entraîne une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs, qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Si l'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, celui-ci nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice, que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur ou l'autrice, ou encore l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur ou de l'autrice, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

critique

Il n'y a point de littérature sans critique.

Martine **Delvaux** | Josée **Yvon** | Virginie
DeChamplain | Marie-Renée **Lavoie** | Mathieu
Poulin | Alice **Munro** | Catherine **Perrin** |
Thierry **Dimanche** | Lisa **Robertson** | Kaie
Kellough | Daniel **Lessard** | René-Philippe
Hénault | Olga **Ravn** | Annie **Goulet** | Dany
Laferrière | José **Claer** | Fernand **Durepos** |
Huguette **Gaulin** | Claude **Beausoleil** | Renée
Gagnon | Marie-Andrée **Lamontagne** | Mark
Fortier | Valérie **Lefebvre-Faucher** | Pierre
Graveline | Sara **Hébert** | Julie **Rocheleau** |
Sophie **Bienvenu** | Simon **Labelle** | Geneviève
Blouin | Matthieu **Simard** | Anne **Carson** |
Pascale **Renaud-Hébert** | Rébecca **Déraspe** |
Annick **Lefebvre** | Gabor **Szilasi** | Numa **Amun**

Les rois du monde

Isabelle Beaulieu

Rigoureusement, Martine Delvaux déboulonne les rouages du boys club pour en exhiber le vrai visage.

Ils sont invisibles mais pourtant omniprésents. Ils ont façonné le monde à leur image, excluant les autres, celles et ceux qui ne leur ressemblent pas. Ils gouvernent et protègent si bien leur empire qu'ils continuent à régner sur la planète et à promouvoir leurs intérêts. Mais ce qu'il y a de pire avec les boys clubs, c'est qu'ils ont su si bien tirer les ficelles du pouvoir qu'ils sont devenus « cette forme qu'on ne voit pas du fait qu'elle est prédominante, partout et donc nulle part ». Comme une lumière si franche qu'elle finit par aveugler. Avec patience, Delvaux décrypte les codes de ces rassemblements d'hommes et nous conduit à en reconnaître les impacts, loin d'être anodins.

Delvaux possède l'intégrité de la chercheuse et un esprit doué pour la clairvoyance.

Il serait étonnant que les détracteurs de Delvaux aient lu le livre dans son entièreté, ou du moins sans un brin de mauvaise foi, car il ne se veut pas un essai subjectif, mais un ouvrage documenté qui s'appuie sur de nombreuses références. Ce qui rend le travail de l'autrice admirable, c'est sa façon d'agir en éclairceuse, de mettre en lumière ce qu'on ne voit plus à force d'y être confronté chaque jour. Elle prend des exemples concrets en nommant les plus célèbres boys clubs américains, anglais, français, c'est-à-dire des cercles fermés, hiérarchisés et composés d'hommes majoritairement blancs, que l'on retrouve transposés dans les sphères du gouvernement, de l'Église, de l'armée, etc. Elle explique que, bien souvent, le pouvoir est affaire de relations, et que les femmes sont absentes des chasses gardées que représentent les boys clubs, lieux par excellence de consolidation des liens et de la reconnaissance par les pairs. Voilà pourquoi les femmes sont automatiquement absentes de la sphère décisionnelle. Le travail d'analyse de Delvaux s'avère un exercice épatant en cela qu'il montre les rouages d'une domination masculine qu'on n'ose jamais appeler par son nom.

L'homme standardisé

L'autrice investit plusieurs domaines pour démontrer que le boys club est partout et qu'il se manifeste au détriment des femmes. Il se remarque tant dans la matérialité de l'architecture, laquelle s'inspire du corps masculin, que dans la façon de gouverner de Donald Trump, qui s'arroge tous les droits sans le moindre soupçon d'illégitimité. D'office, l'être humain est un homme blanc : c'est lui qui établit la norme autour de laquelle gravitent tous les autres. Cette immodestie se décuple au contact de ses semblables, qui se réfléchissent les uns les autres dans l'infinité des miroirs.

« L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui », écrivait Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*, en 1949. Delvaux accumule les exemples et débusque au cinéma et à la télévision des scènes qui rendent compte du fonctionnement sociétal érigé sur une masculinité toute-puissante. Elle revient sur les cas réels d'agressions et de viols perpétrés, qu'ils soient armes de guerre ou façons de valider sa supériorité et son adhésion au groupe fort. En nommant tout ce qui participe du boys club, Delvaux procède à un réveil brutal qui ne peut conclure qu'à un impératif besoin de changer les paradigmes. Pour ce faire, elle nous apprend à dessiller les yeux, à identifier les occurrences du boys club, à les refuser, à proposer d'autres représentations, cette fois-ci issues de la diversité ; bref, à démanteler les cloisons de ces groupes d'hommes qui dictent la marche du monde. L'action se fait jusque dans la façon de répondre au discours ambiant, lequel contient les stigmates de ce pouvoir. Le langage induit une interprétation selon l'usage qu'on en fait ; de même, n'est pas innocente

la voix passive qui efface la subjectivité de l'agresseur quand on parle de violence envers les femmes : ne pas dire que les femmes sont battues ; puisqu'elles sont battues par des hommes, dire que des hommes les battent. [...] Et ainsi, faire porter aux hommes leurs responsabilités.

Suivant cette rhétorique, l'autrice, pour parler de celles qui subissent les violences et les inégalités, décide d'aller à la source en dénonçant la cause, c'est-à-dire le système des oppresseurs. Une démarche qui incarne un risque : celui qu'encourt toute pensée allant à l'encontre de la parole dominante. Delvaux possède l'intégrité de la chercheuse et un esprit doué pour la clairvoyance. En remettant en question les paradigmes introduits dans notre société depuis des siècles par le boys club, c'est à l'ouverture d'autres possibles qu'elle nous convie, à une réinvention des liens entre humains qui ne se définiraient plus en fonction de rapports de force, mais d'échanges au sein desquels chacun-e aurait droit de porter sa voix. En ce sens, la publication de ce livre apparaît non seulement comme une réflexion importante, mais comme un véritable acte de résistance.



☆☆☆☆☆

Martine Delvaux

Le boys club

Montréal, Remue-ménage

2019, 232 p., 20,95 \$

Critique | Roman

Outsiders

Isabelle Beaulieu

Ce livre est réédité près de quarante ans après sa parution, alors qu'on ne l'attendait plus. Mais c'est ça, Josée Yvon : une décharge qui se manifeste sans avertissement.

Relire *Travesties-kamikaze* aujourd'hui, c'est consentir encore au péril, c'est donner son âme au diable une autre fois. Yvon ne fait pas dans la dentelle, quoique la tendresse se trouve parfois au rendez-vous. Mais comme elle a fait le serment de témoigner de la vérité en déclarant que « toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes ou des lieux réels est voulue et écrite pour les représenter », le lecteur veut aussi s'engager à voir et à entendre jusqu'au bout. Le pacte est donc signé entre l'autrice et le lecteur : première dualité de l'œuvre. La seconde vient avec le titre, qui arbore un nom composé et annonce qu'on ne peut se travestir sans y laisser sa peau. On revêt le costume, quitte à s'éloigner de soi-même. Ou on se travestit comme Gina dans l'histoire, celui qui revêt ses plus beaux atours pour performer une identité, mais encore là, la non-conformité rend le jeu dangereux. Dans le roman poétique d'Yvon, les choses vont souvent de pair : la violence côtoie la beauté, l'espoir est chargé de chagrin et les fêlures se partagent. Mais il n'y a qu'une seule issue : le combat.

Josée Yvon, c'est la mère aimant inconditionnellement ses enfants.

Sans foi ni loi

C'est sans compromis que les personnages larguent les missiles, pour faire un clin d'œil à un autre livre d'Yvon, *Filles-missiles* (Écrits des Forges, 1986). C'est sans fard que Francine arpente sa vie, le plus souvent dans les ruelles, à la recherche de clients, d'argent, de came, de sa sœur-amante Brigitte. Yvon est volontairement du côté des exclus et leur donne la chance de faire entendre leurs voix écorchées sans les moduler : « Nous sommes un peuple de bâtards, nous voudrions bien garder nos privilèges. » L'autrice accueille ses personnages sans a priori, et c'est pourquoi son écriture est plus que jamais actuelle. Dans une société où la liberté d'être soi est constamment compromise par les diktats de l'image et du marché, et où les vérités sont manipulées par ceux qui savent le mieux tirer les ficelles dans le but qu'elles servent leurs propres fins, lire les mots sans retouche de Francine-Jasmine, Olive, M^{me} Gina, la mère de Gina, et Lynda Desbiens de Verdun fait du bien. Pas parce qu'elles parlent de bonheur sucré ; simplement parce qu'elles existent sans en rajouter, parce qu'on n'a pas tenté de les endimancher. Josée Yvon, c'est la mère aimant inconditionnellement ses enfants.

C'est pour sa gouaille d'irréductible que l'on nous ressert du Yvon aujourd'hui : afin de ne pas oublier de ne pas plier, de ne pas

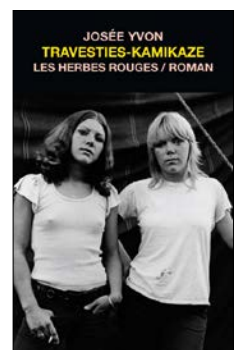
insidieusement glisser dans les rets du tape-à-l'œil ou des idées reçues. L'autrice nous invite également à critiquer notre ouverture et une certaine élite féministe qui choisit celles méritant d'être défendues :

C'était à la Librairie des Femmes d'Ici. on n'avait pas le droit d'être stoned pis lesbienne en même temps. [...] Les vraies travaillent, ne sont pas épuisées d'un lancement de 5 à 7 chez les dames d'un renouveau pseudo-révolutionnaire. Laquelle dans ce jet-set a l'eau coupée dans son évier ?

La bataille se fera avec tout le monde ou ne se fera pas. Une telle solidarité sans faille rend grande l'œuvre de celle qui marque au fer rouge un jalon dans la contre-culture au Québec. Celle dont plusieurs poètes d'aujourd'hui se revendiquent, et que l'on peut deviner sous les phrases d'écrivain-e-s poursuivant la mise à nu des âmes.

« Nous boirons du seven-up »

Les éditions Les Herbes rouges se sont minutieusement assurées que le visuel et la mise en page sont les mêmes que ceux de l'édition originale. Une pagination a été ajoutée, mais sinon, les photos, les collages et les deux pages au début et à la fin du livre qui reproduisent des images de pilules sont bel et bien là. Des photos-vérités sur lesquelles il n'y a pas de filtre : ce n'était pas l'époque, et de toute façon, ç'aurait été contre nature pour Yvon. En fait, arranger la réalité, c'est trahir la vérité : « Les mannequins des bureaux défilent / combien de corps parfaits sous cet attirail de robots / calqués ». L'authenticité sera toujours plus belle pour la poète que toute beauté présumée. C'est pourquoi, malgré le fait que *Travesties-kamikaze* soit un roman, la poésie s'y trouve partout, car elle permet d'« ouvrir le réel », pour emprunter les mots de René Lapierre (*L'atelier vide*, 2003). Et on s'entend qu'Yvon n'a que faire des catégories. De là où elle est, elle nous enjoint de la suivre, qui que nous soyons : « Viens-t-en, nous boirons du seven-up, et deviendrons folles parce que rien n'arrive. »



☆☆☆☆

Josée Yvon

Travesties-kamikaze

Montréal, Les Herbes rouges

[1980] 2019, 150 p., 18,95 \$

Une généalogie débousolée

Michel Nareau

Roman de filiation au féminin, *Les falaises* raconte la puissance du paysage maritime en Gaspésie et en Islande sans parvenir à bien faire ressentir le tumulte interne de ses protagonistes.

Depuis de nombreuses années déjà, les œuvres qui narrent les actions, les résistances et les tentatives d'affirmation des femmes transforment la littérature contemporaine. Une telle tendance s'incarne tant par la relecture du passé (pensons à l'abondance de romans historiques privilégiant un regard et des personnages féminins) que par l'inscription d'un présent représenté à l'aune des changements dans les perspectives genrées, alors que le corps et la sororité sont notamment mis en avant pour articuler ce que plusieurs féministes ont nommé une filiation nouvelle. Le premier roman de Virginie DeChamplain s'inscrit dans cette mouvance en mettant en scène trois femmes nomades attirées par la mer.

Pleurer la mère

Le roman débute, de façon camusienne, par le décès de la mère de V., la narratrice. Enroulée dans les algues, rabattue sur la rive par les vagues, la mère laisse dans son sillage hébétude et colère, mais pas de larmes, comme le révèle l'incipit. V. et sa sœur Anaïs (Ana) reviennent alors en Gaspésie, au village natal qu'elles ont voulu fuir, pour enterrer le passé, casser maison et retourner ensuite, libérées, à leur réel. Le spectre de la mort, les mots du passé, l'enveloppe ébréchée de la demeure familiale en décident autrement.

Sur un coup de tête, et pour s'isoler des émotions de sa sœur, V. se réserve la tâche de vider la maison de sa mère. Elle y consacre plusieurs jours, avant que ceux-ci se transforment en mois. Entre-temps, elle rencontre au bar local une femme, Chloé, qui l'attire; surtout, elle découvre les cahiers que sa grand-mère écrivait et adressait à sa fille. Par l'écriture, les trois générations se rencontrent enfin, bouleversant évidemment les plans de la narratrice.

Entre repères et aventure

Comment rendre compte du long délitement d'un monde à la suite d'une perte? Comment raconter le deuil, faire éprouver la durée du désarroi, le pied suspendu dans le vide des jours? C'est à ces questions que se frotte Virginie DeChamplain, puisqu'elle assigne à résidence sa narratrice durant un automne qui est autant une retraite du monde qu'un retour en arrière dans les cahiers familiaux. Ces mois d'isolement, au cours desquels la narratrice alterne entre les visites au bar, pour nouer des liens intimes avec Chloé, et la plongée dans les artefacts et les histoires de sa grand-mère, ne sont toutefois pas racontés de manière à faire vivre la durée étale de la peine, sa routine engourdie. Au contraire, l'écriture par fragments, l'alternance entre les récits des diverses générations, le pointillé des histoires enchevêtrées empêchent de sentir la chute de la narratrice, plutôt nommée qu'éprouvée.

C'est dommage, puisque l'expérience de se retrouver dans la maison familiale, avec les souvenirs d'une mère volage, tournoyante, prise d'une bougeotte incontrôlable, impose dans le roman le clivage entre nomadisme et sédentarité de même qu'un imaginaire du paysage et de la route. Prise entre le besoin de repères, le désir d'aventures et de découvertes ainsi que les nouvelles rencontres qui déstabilisent, V. voudrait autant prendre pied après le choc de la perte que perpétuer l'exigence de la curiosité qui lui a été léguée par sa lignée maternelle. C'est l'enjeu le plus intéressant du texte, mais celui qui n'émane pas assez des récits des protagonistes.

Les formes disparates d'un même récit

Les falaises est construit autour de la reprise: reprise des lieux inauguraux, ceux de la Gaspésie et de l'Islande; reprise des fuites et des redémarrages précipités; reprise des histoires, entre silence et témoignage; reprise du va-et-vient des vagues, qui prend, dispose et dépose; reprise des voix, lesquelles, en écho, se tissent au gré des pages. Ce motif crée une profondeur propre au deuil de la narratrice. Néanmoins, il est trop pris en charge par celle-ci, qui intègre la voix de son ancêtre sans rendre l'entièreté de son témoignage. Le roman maille ainsi le récit du corps isolé de la narratrice, les lettres choisies du cahier de la grand-mère et la poésie, quasi anonyme, de la mère (outre une courte allusion de la narratrice, rien n'indique que les fragiles poèmes sont de la mère). Chaque femme a son registre, son genre, sa voix, sa manière singulière de nommer les choses. Mais la structure générale ne les fait pas dialoguer dans la durée parce que le tout est ravalé par la perspective de la fille cherchant à s'émanciper des histoires familiales. En ce sens, la sérénité de la dernière partie islandaise est bien rendue, mais s'incorpore mal dans le dialogue entre les trois femmes.

Roman de promesses non tenues, *Les falaises* aurait gagné à mieux tramer ses diverses narrations.



☆☆
Virginie DeChamplain
Les falaises
Saguenay, La Peuplade
2020, 224 p., 21,95 \$

Comme une sitcom

Marie-Michèle Giguère

Sympathique mais superficielle chronique du retour à la vie d'une divorcée attachante.

Marie-Renée Lavoie a connu une entrée sans fautes dans l'univers littéraire avec un premier roman remarqué tant par les lecteurs que la critique. *La petite et le vieux* (XYZ, 2010) – « ravissante chronique d'une enfance préservée malgré les petits et grands affronts que lui assène la vie, à l'époque des Nordiques et de Canal Famille », écrivais-je lors de sa parution dans les pages de cette revue – a été finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie et au Prix littéraire France-Québec en plus de remporter le « Combat des livres » de Radio-Canada en 2012.

Parfois, on a l'impression de lire un bon scénario de série télé plutôt qu'un roman, tant les dialogues sont présents.

Quelques romans plus tard, l'autrice nous fait découvrir Diane dans *Autopsie d'une femme plate* (XYZ, 2017), alors que Jacques, son mari et complice des vingt-cinq dernières années, père de leurs trois enfants, la quitte pour une femme plus jeune. On retrouve la même narratrice dans *Diane demande un recomptage*, tandis qu'elle se relève finalement de ce choc à quarante-neuf ans, presque cinquante : elle postule pour un emploi au service de garde de l'école près de chez elle, envisage d'avoir une *date*, continue de cultiver son amitié avec Claudine, avec qui elle aime boire et manger du cassoulet dans un restaurant de leur quartier (on devine encore le Limoilou qui servait habilement de décor à *La petite et le vieux*).

Sourires et anecdotes

Le roman se déploie principalement en une suite d'anecdotes et de dialogues, ponctués des réflexions de la narratrice : « Les grandes joies agissent sur l'humeur comme un chandail rouge neuf dans une brassée de blanc : elles colorent tout en rose » ; « Les médecins ont dit que c'était une "belle fracture". L'esthétique impose ses lois jusqu'à l'intérieur du corps. »

Les personnages sont attachants, comme dans *La petite et le vieux*, mais ils n'ont pas les nuances qui rendaient cette première œuvre si sensible. Parfois, on a l'impression de lire un bon scénario de série télé plutôt qu'un roman, tant les dialogues sont présents. La psychologie des personnages se révèle surtout dans une succession d'interactions mi-comiques, mi-réalistes. Et si les clichés peuvent parfois être efficaces ou attendrissants, ils ne laissent pas souvent une impression pérenne.

Marie-Renée Lavoie a le sens de la formule et du titre, mais ce talent ne sert pas l'émotion ni la recherche d'une certaine vérité. Ainsi, le roman évoque une multitude de thèmes intéressants – la sexualité à cinquante ans, les inquiétudes des parents qui persistent une fois les enfants adultes, le système des écoles primaires publiques et ses défis –, mais révèle surtout des évidences : le manque de personnel cause de véritables casse-têtes dans les écoles ; les plaisirs charnels ne perdent rien de leur attrait lorsqu'on est quinquagénaire ; les enfants devenus adultes sont encore de grandes sources de joie ; les méchants maris quittant leur femme pour de plus jeunes conquêtes, une fois installés dans leur nouvelle vie insipide, ont des remords.

Ce qui est sans doute le plus réussi dans *Diane demande un recomptage*, c'est la relation entre la mère et ses enfants. Une mère qui continue de réfléchir aux choix qu'elle a faits par le passé, qui cherche encore la meilleure manière de jouer son rôle :

Dans leurs mots brodés de tendresse, je reprenais la place de la mère que j'avais été, tour à tour épuisée, patiente, exaspérée, inquiète, émerveillée. L'effet accordéon de la démultiplication des émotions qui rejaillissaient m'a presque privée de souffle, comme chaque fois que je suffoque d'amour pour eux. Ce vertige me rend terriblement vivante.

Durant les quelques jours que j'ai consacrés aux presque trois cents pages de ce roman, je suis aussi tombée sur le sensible balado *Everything is fine*, dans lequel les deux animatrices – Tally Abecassis, la mi-quarantaine, et Kim France, la fin cinquantaine – abordent, avec moult nuances, les réalités des femmes de plus de quarante ans, exposant aussi, tout en sensibilité, l'étendue des thèmes, joies et angoisses de ce temps de la vie et leurs déclinaisons. Et si, comme lecteurs, on vit parfois des moments de grâce lorsque des œuvres distinctes se parlent par un concours de circonstances, la parole pleine de demi-teintes de Tally et de Kim a parfois fait de l'ombre à la voix attachante, mais peut-être trop quillerette, de Diane.



☆☆

Marie-Renée Lavoie

Diane demande un recomptage

Montréal, XYZ

2020, 280 p., 24,95 \$

Lavez votre linge sale dans le ring!

Thomas Dupont-Buist

Dans un deuxième roman qui a l'emprise d'une clé de bras bien placée, Mathieu Poulin prouve encore une fois que c'est souvent en pensant dire des conneries qu'étrangement, on échafaude les propos les plus pertinents (et vice versa).

Qui d'autre que Poulin aurait pensé à écrire *Des explosions* (Ta mère, 2015), un livre dont le but avéré est de défendre l'idée selon laquelle Michael Bay, le réalisateur par excellence de films où l'action tient lieu de trame narrative (*Transformers*, *Armageddon* et tutti quanti), serait en réalité un brillant penseur qui aurait dissimulé dans chacune de ses œuvres un sens caché à l'attention de l'initié capable de le reconnaître? À mon avis, personne, et c'est bien normal. Sauf que Poulin fait dans le paranormal: il arrive à disserter extensivement sur des navets, à nous les faire presque aimer, puis il pousse l'audace un brin en disant quelque chose d'important à partir d'un tissu de foutaises admirablement tissées. Alors non, je ne connais personne d'autre qui puisse penser à ça et ensuite le formuler avec brio. C'est pour cette raison que j'étais particulièrement enthousiaste quand j'ai appris la parution prochaine de *La lutte*. Je ne me doutais pas toutefois que son auteur était mûr pour un surclassement.

Syndiquer la descente du coude

Avec ce nouveau roman, Poulin va encore plus loin, se servant de la lutte comme d'un théâtre pour exposer les lignes de faille de la société québécoise. « La lutte? », vous entendez-je déjà. Vous voulez dire ce sport arrangé où des culottés luisants font semblant de se livrer un combat sans merci pour le ravissement d'un public raffolant de l'accord hot dog et violence gratuite? Oh, mais c'est que vous êtes de mauvaise foi ou alors vous méritez une mise au point de Psycho Lily!

– Hey, bravo... vous avez tout compris! [...] Non mais on s'en torche-tu le trou du cul que ça soit arrangé ou pas? [...] Le but de la lutte, c'est de donner un bon spectacle, de raconter des histoires, pis à part peut-être les enfants, y a personne qui est dupe par rapport à ça. [...] La suspension de l'incrédulité, qu'on appelle ça, vous irez voir sur Google.

Quand Psycho Lily décide de nous prodiguer ses lumières, le fanal est toujours accompagné de la brique, mais n'empêche, ça éclaire! Pour vous situer un peu, Psycho Lily, c'est une lutteuse de Saint-Henri, aussi passionnée et talentueuse que son chum, le Professeur Douleur, mais payée moitié moins. Le jour où le Prof se casse la jambe lors de la finale du championnat, au cours de laquelle il aurait dû remporter la ceinture, elle se met à paniquer en imaginant les mois sans solde à venir, d'autant plus qu'elle ne va pas tarder à apprendre qu'elle est enceinte. La solution à cette crise familiale peut-elle se trouver du côté de l'amélioration générale des conditions de travail de ces artistes au statut précaire? Joé Justice,

incarnation du militant dans le ring et ami du couple, le pense, et il est prêt à insister autant qu'il le faudra pour sortir le Prof de sa torpeur en l'incitant à fonder un syndicat de lutteurs. L'ennui, c'est que le Prof est un pro du défilement. Saura-t-il, cette fois-ci, se prendre en main?

La lutte comme miroir de la société québécoise

Derrière ce roman déjà formidablement divertissant se cache un portrait étonnamment juste et nuancé de la société québécoise. Plus clivée que jamais, celle-ci se révèle dans ses oppositions, ses paradoxes et ses impostures. Le Gros Bon Sens s'oppose avec véhémence à toute forme d'intellectualisme, les Payeurs de taxes rechignent devant toute forme de solidarité, et les Patriarches n'attendent que la moindre incartade pour administrer la fessée à leur paresseuse et sentimentale progéniture. Imaginez-vous un souper de Noël en famille, ajoutez un peu de boisson, une pincée de politique et vous obtiendrez la zone de guerre qui sied aux affrontements de sous-sols d'église. La lutte est ici le meilleur des catalyseurs, et ses mises en scène tape-à-l'œil parviennent admirablement bien à démontrer l'absurdité des pseudo-concepts à l'annéonés en ondes à longueur de journée et qui servent de pensée à la majorité silencieuse. S'il faut qu'une partie du Québec en déteste une autre (et réciproquement), que ces deux parties de la population apparaissent plus que jamais irréconciliables, autant que la bastonnade soit rigolote: ainsi, il nous sera donné de conserver une petite part de l'ADN québécois! Pour cela et bien d'autres raisons encore, remerciez Mathieu Poulin!

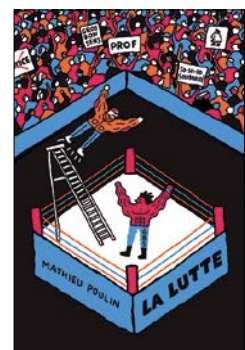
☆☆☆☆

Mathieu Poulin

La lutte

Montréal, Ta Mère

2019, 342 p., 28 \$



Reliques d'elles-mêmes

Thomas Dupont-Buist

Les deux mains dans le cambouis des réminiscences et des engrenages salissants de la perte, la grande Alice Munro éclaire quelques mystères humains de plus.

Rien dans la virtuosité de ce recueil ne permet de comprendre l'énigme qui nimbe son autrice depuis tant d'années : comment se fait-il que les Québécois n'aient pas encore pris la mesure de l'immensité de l'œuvre de cette Ontarienne nobélisée en 2013 ? Est-ce le genre moins populaire de la nouvelle qui nuit à sa reconnaissance ? Ou encore le fait qu'on lise encore très peu ce qui s'écrit à l'ouest de Gatineau et au sud de Percé ? J'ai moi-même fort tardé à mettre sérieusement le nez dans ces éclats de vie glanés aux méandres d'un cerveau d'exception. J'ai péché avec vous : aussi me faut-il à présent faire de mon mieux pour nous aider à revenir dans le droit chemin, celui menant à la lumière de Munro et à la diffusion de sa bonne parole.

Lire Munro, c'est suivre une douloureuse mais nécessaire leçon de vie à l'ère de l'anthropocène.

Au panthéon des cœurs brisés

Plus d'une douzaine de recueils attendent les plus entreprenants d'entre vous, dont celui que publiait Boréal en 2019 : *Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout*. Faites abstraction de ce titre au parfum par trop capiteux de roses sur le retour, et faites-vous plaisir en entrant dans ces neuf petits miracles de nouvelles, parues à l'origine en anglais en 2001 et traduites une première fois vers le français en 2004 par Geneviève Doze, pour le compte de Payot. Contrairement aux précédents recueils publiés au Boréal, qui étaient traduits par le tandem Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, c'est par l'entremise de la plume aguerrie de l'autrice française Agnès Desarthe que l'on accède à la langue de Munro. Disons-le d'emblée, car cela m'a frappé dès le tout début : il y a quelque chose de Raymond Carver chez Alice Munro. Non pas une histoire d'émule, mais bien d'égale. Quelque chose dans cette façon en apparence simple de raconter des histoires qui génèrent un magnétisme irrésistible. Puis on remarque cet attrait commun pour les « perdants magnifiques » de Leonard Cohen. Que ce soit dans les souvenirs personnels revisités ou dans des récits de « pure » fiction, la maîtrise est la même ; la chute, inéluctable ; le constat, bouleversant. Comme ceux qui s'y butent, on ne sait trop si les nœuds qu'ils mettent en évidence ont été noués à la suite d'actes anciens ou sont plus simplement le fait d'un démiurge cruel qu'on nomme alternativement destin ou hasard.

Tribunal de la mémoire

Souvent en fin de parcours, les personnages de ce recueil se font comptables de leur vie ou tâchent de se réinventer sur le tard. D'autres sont plus incarnés dans leurs souvenirs que dans leur avenir, la tête tournée vers un passé qui n'en finit plus de passer (pour paraphraser Faulkner). Tous présentent de graves signes de coups et blessures : patine du temps sur cœurs esseulés ; plaies continuant de béer sur un monde qui fait de son mieux pour les ignorer, tout en transigeant avec le tribunal tantôt conciliant, tantôt intransigeant de la mémoire. Le couple ressemble aux cachettes que l'on trouve dans la précipitation engendrée par la peur, et où l'on rencontre parfois un danger plus grand encore que celui qui nous guettait en premier lieu. Lire Munro, c'est suivre une douloureuse mais nécessaire leçon de vie à l'ère de l'anthropocène. Une leçon glaciaire comme une douche d'eau froide qui n'a rien d'un concours pour individus en mal de reconnaissance, mais tout de la baignade de l'ours qui, perpétuellement, au point du jour, se remémore l'âpreté du chemin.

Comme les personnages de Munro, nous vivons tous au pied du volcan, dans la nécessité de l'innocence, tout en n'ignorant pas les occasionnels grondements qui trahissent l'appétit insatiable des montagnes de feu pour les villages endormis. En attendant l'épiphanie qui peut-être jamais ne viendra, nous nous faisons chasseurs de fulgurances ; nous nous attardons au buffet mortuaire en espérant que les pique-assiette ne seront pas trop nombreux à se repaître de nos miettes ; nous passons une bonne partie de nos vies à chercher la lueur de l'autre et à accepter l'ombre qu'il a laissée en s'en allant. Lire Munro n'y changera rien, sinon quelques émotions esthétiques persistantes et une plus grande faculté à accepter d'aussi cruels constats : « [I]l arrive un temps où le laid et le beau servent plus ou moins le même objectif, lorsque chaque objet sur lequel on pose le regard n'est plus qu'un crochet auquel on suspend les sensations anarchiques de son corps et les morceaux éparés de son esprit. »

☆☆☆☆

Alice Munro

*Un peu, beaucoup, passionnément,
à la folie, pas du tout*

Montréal, Boréal

2019, 384 p., 32,95 \$



Retenue

Paul Kawczak

Antoine, jeune joueur de hautbois atteint de troubles psychotiques, talent prometteur qui a préféré le métro aux salles de concert, se réveille un matin avec une certitude : *sauver le monde par la musique*.

Trois réveils : la triade du titre du roman de Catherine Perrin m'a tout de suite évoqué l'œuvre de Renée Dunan, *La triple caresse* (1922), roman de formation dans lequel un jeune homme doit résister aux trois « caresses » que sont la forfaiture, le pouvoir et la volupté pour maîtriser une destinée aux accents révolutionnaires. Les trois réveils d'Antoine, qui organisent les trois parties du livre, sont-ils autant de moments significatifs dans un temps décisif de sa vie ? Il semblerait que oui. Au premier lui vient l'idée de sauver le monde par la musique ; au deuxième, il revoit son amour de jeunesse ; au troisième, il se trouve au chevet de son père mourant. Et pourtant, il est difficile de véritablement saisir le devenir du personnage tant l'ouvrage demeure sage et poli. Perrin propose un roman psychologique tout empreint de réflexions sur la pratique musicale classique, un texte bienveillant, respectueux des conventions du genre, mais qui peine à approfondir sa forme et ses thèmes.

Romantisme

Un jeune musicien, rêveur, maigre, aux cheveux noirs – comme tout bon héros romantique –, porte sur ses épaules le poids de sa maladie mentale et celui de son mélomane de père (« un père mélomane, c'est encombrant »), qu'un cancer du poumon s'apprête à emporter. Cette dernière épreuve sera pour le fils l'occasion de faire la paix avec certains de ses démons et d'accéder au palliatif suprême du spleen romantique : une rente et une femme. Il faut ici sentir l'ironie du critique, quelque peu déçu par une telle fin bourgeoise.

Or, quels sont les enjeux d'un héros romantique et malade s'il ne fait pas trembler le monde ?

Le protagoniste de *Trois réveils* ne révèle qu'un peu de son intériorité lors de ses moments de crises psychotiques – et encore, celles-ci ne représentent que quelques pages dans le livre, le reste relevant d'une psychologie plus que classique, lui attribuant (à lui ou aux autres personnages) quelques ressentis communs et des étiquettes arrêtées d'une doxa réaliste étayant une réalité aux structures stables, cohérentes et signifiantes¹.

Le Montréal romantique d'Antoine fonctionne comme une machine bien huilée, où chacun est à sa place : les belles gens dans les salles de concert ; les itinérants dans la rue ; « les vrais occupants du territoire, ceux qui déambulent avec leurs drames et leurs échecs inscrits dans le corps, mais libérés de bien des

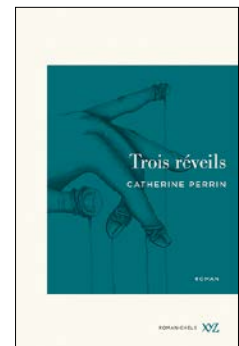
conventions ». Antoine recherche la « liberté » des marginaux : il habite un trois-pièces. Romantisme tiède. Quand sa sœur lui demande pourquoi il ne « s'installe pas », il rétorque, héroïque : « Ton mode de vie ne garantit pas le bonheur. » Le monde ne tremblera pas. Or, quels sont les enjeux d'un héros romantique et malade s'il ne fait pas trembler le monde ?

À noter, toutefois, quelques éclaircies, quelques moments vibrants où les personnages acquièrent un corps pulsionnel, mystérieux et désirant qui rehausse d'éclats trop fugaces leurs sages existences romanesques.

Le cri de l'oiseau dans la nuit

Nul doute que Perrin est une musicienne accomplie, et que les réflexions et expériences qu'elle transmet dans ce livre au sujet de la pratique de la musique classique sont d'un intérêt certain. La musique demeure le sujet le plus intéressant du livre, et l'ignorant en la matière qui écrit ces lignes a apprécié pareille incursion dans ce monde sensible et grand. Certaines des réflexions d'Antoine sur l'origine de la musique m'ont rappelé l'essai de Pascal Quignard, *La haine de la musique* (1996). Il aurait été néanmoins plaisant que les rêveries du joueur de hautbois conduisent le lecteur vers des zones plus antérieures et sombres que l'étonnement devant le cri d'un oiseau dans la nuit : « De tout temps, l'humain a entendu le cri des oiseaux dans la nuit, comme Antoine entend parfois le huard sur le lac. » Le texte, ici, s'arrête au seuil du sensible. Si la connaisseuse de la musique nous prend par la main tout au long du roman, la claveciniste de talent ne nous dit rien du cri de l'oiseau pas plus que du frisson de silence enveloppant ce cri. Dommage. Certes, il y a la figure du père d'Antoine, qui réécoute l'intégralité des quatuors de Beethoven à mesure qu'il s'approche de la mort, « mais le père ne livre pas ses secrets intérieurs », et l'on ne saura pas grand-chose de la nuit. Pourquoi se rendre jusqu'ici pour dire si peu, pour ne pas faire vibrer le monde ? Pourquoi cette retenue ?

1. Je renvoie à ce sujet à l'article de Leo Bersani, « Le réalisme et la peur du désir », publié dans le recueil collectif *Littérature et réalité*, Seuil, 1982.



☆☆

Catherine Perrin

Trois réveils

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels »

2019, 176 p., 19,95 \$

Les morilles du pyrocène

Olivier Boisvert

Guidé par une narration sollicitant le sel de nos instincts et pourvu d'une écriture vernaculaire qui nous lance dans la brousse, étourdis et hallucinés, *Cercles de feu*, de Thierry Dimanche, enflamme le thème de la manne sauvage et fait entrer la morille de feu dans la légende des lettres.

Thierry Dimanche fait preuve d'une virtuosité à ce point nourrie dans le déploiement de l'empire des saillies du réel qu'il limite à sa plus simple expression le sentiment d'extranéité qui confine d'ordinaire le lecteur à une position surélevée mais passive. La fièvre et l'inconfort sont burinés dans notre Ford intérieur¹. C'est rare, c'est beau et c'est violent. En tissant des motifs ontologiques complexes, en offrant un rendu aussi rude des expéditions providentielles, des journées de forçats au cours desquelles manger devient superflu, des trahisons sourdes et de ce que tout cela coûte, l'auteur, lui-même cueilleur, nous entraîne à « courir les feux » – et féroce, à part ça, en compagnie d'un trio de fortune. Et quand on espère, « ça sort de tous bords tous côtés » ; quand le repérage initial, mixte entre le flair et la rigueur d'amateur, présente toutes les chances de porter ses fruits, que les cartes et l'inventaire forestier pointent leurs indicateurs vers une zone prometteuse, on contracte une forme cabalistique d'exaltation.

Aleph et nature writing

Le roman de Dimanche entre par la grande porte au sein de la vivante tradition du *nature writing*. Comme les plus formidables représentants du genre, John Gierach ou Rick Bass, le poète puise dans le maquis du pays réel pour étayer son western mycologique. Dans *Cercles de feu*, ce n'est pas la truite marsouinant au creux d'une crique dérobée qui est convoitée, ni le cerf mythique que l'on pourchasse, quitte à y laisser son équilibre mental : on traque la morille de feu, celle qui pullule à la suite de feux de forêt. Avec Thierry Dimanche, l'univers des morilles se trouve spectaculairement mythifié. Une littérature de terrains hostiles, de sexe de garage débridé, de combines fumeuses et de philosophie logée à la bonne enseigne : « Cette fille-là, elle me faisait perdre les pédales à un point où ça devenait une nouvelle forme de lucidité. »

Il s'agit de s'entraîner à lire le palimpseste forestier, de sonder ses recoins carbonisés pour débusquer des légions de morilles de feu, comme si le Saint Graal des champignons incarnait le seul et irrésistible aleph de la forêt régénérée. Sauf qu'on n'y voit pas « tous les lieux de l'univers », comme le suggérait Borges, mais toutes les subjectivités qui s'y perdent. L'espoir d'échapper au monde cadastré est convoqué avec une puissance indéfinissable. L'activité humaine s'y cristallise pour Thierry Dimanche, comme si l'aventure de la cueillette sauvage pouvait permettre à ces resquilleurs de duper la société aliénante. Or, à l'extérieur du bois fort, ce n'est pas plus rose. Les retours au camp de base confirment l'achoppement de la vie des trois cueilleurs. Ils ne peuvent plus se blairer dans le bois, et le retour dans leur chaumière ne les comble pas spécialement d'une joyeuse allégresse... Des spasmes de vigoureuse lucidité, l'auteur de *Cercles de feu* les multiplie avec panache.

« Crisse de druide fêlé du casque »

Entre nos mains cherchant à empoigner l'opinel, nous tenons un roman hérissé d'antagonismes sourds et constellés de substrats passifs agressifs que seule la cueillette en solitaire peut tenir en respect – et encore. La connivence de bon aloi et le ciment de l'épopée affleurent sans jamais advenir. En marge de l'envie et de la duplicité, le nucléus est impossible. Les fantômes, nombreux, s'agitent, surtout quand des champignons magiques s'invitent dans la « bolognaise en conserve ». La mycodépendance grille la sympathie, voyez-vous...

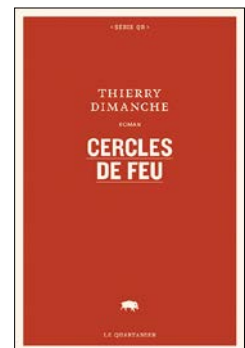
Claude, la gouaille incarnée, perçoit des « clusters » de morilles à marchander – et non des talles, dont il s'agirait d'épouser le sens sacré de leur cryptique formation. Thomas, l'artiste abonné à la solitude et aux excentricités envahissantes, imite le parcours aléatoire du feu qui s'étend et cherche le « Grand Caboum » cher à Paul-Marie. Ce dernier, le moins autopropulsé des trois, transporte sa bonhomie séculaire, son âge vénérable et s'incline plus souvent qu'il ne s'impose.

Tout le génie fou de Thierry Dimanche est condensé dans cet extrait mettant en scène le personnage de Thomas :

Il zigzaguait comme un ninja hyperactif entre les rochers et les tas de branches et de racines, rampait, se contorsionnait et bondissait. [...] Dans son délire, il prétendait appliquer le modèle LaFlamme, une technique conçue par un mythique dompteur de loups ontarien, Jos LaFlamme, qui s'en servait pour récolter des bleuets dans le brûlis. En gros, on devait deviner le déplacement de la flamme à travers le site et l'imiter, le plus naturellement possible, en écoutant son devenir-flamme.

Je vais l'essayer, la prochaine fois...

1. Expression rendue célèbre par le journaliste du *Devoir*, Jean Dion.



☆☆☆☆

Thierry Dimanche

Cercles de feu

Montréal, Le Quartanier

2019, 448 p., 28,95 \$

Surfiler la langue

Sébastien McLaughlin

La poète Lisa Robertson livre un premier roman au carrefour de l'essai, du récit, de l'art poétique et de la métafiction.

Robertson est née à Toronto, mais elle a surtout fait ses dents à Vancouver, où elle a œuvré à titre de critique d'art et de libraire avant de participer à divers collectifs d'écriture et d'arts visuels. Elle s'est mise à publier de la poésie expérimentale à partir des années 1990. Ses nombreux ouvrages, dont *Cinema of the Present* (Coach House Books, 2014) et *Debbie: An Epic* (New Star, 1997), témoignent d'une recherche linguistique viscérale, attentive à la sémiotique des objets, à la généalogie profonde des styles ainsi qu'à la métrique cachée de la prose. *The Baudelaire Fractal*, écrit depuis le déménagement de l'autrice en France ces dernières années, est manifestement nourri de ces sensibilités et constitue une entrée relativement accessible dans son œuvre.

La quatrième de couverture laisse entrevoir un prétexte plutôt frondeur : la narratrice Hazel Brown, poète, se réveille un jour en découvrant qu'elle est l'autrice de l'œuvre complète de Charles Baudelaire. Elle n'incarne pas une nouvelle version du poète ; plutôt, la lecture du *Spleen de Paris* déclenche en elle le sentiment inouï d'une correspondance matérielle. Le sentiment est tout aussi invraisemblable, dit-elle, que le fait qu'elle, une fille, soit devenue poète, un jour, en 1984. Le reste du livre expose le vertige profond, à la fois euphorique et rageur, qu'elle éprouve face à ce constat. On pourrait ici s'attendre à quelque chose comme *Flaubert's Parrot*, de Julian Barnes, c'est-à-dire à une intrigue flirtant avec le roman d'enquête. La réflexion de la narratrice sur Jeanne Duval, dans la seconde moitié du livre, rappelle effectivement ce genre littéraire. Il reste que Robertson s'est manifestement formée à Proust et à l'écriture féministe des années 1980. C'est peut-être ce qui permet une jonction beaucoup plus directe (et novatrice) de l'essai au récit. Dans tous les cas, l'écrivaine nous conduit à un dépassement éblouissant de son prétexte.

Recouvrements de fille

Le récit avance par vignettes, lesquelles disposent du temps qui sépare la narratrice contemporaine (ressemblant de très près à Robertson) de ses années 1980 passées en France. Survivant au rythme de ses contrats peu enthousiasmants de bonne, celle-ci loue des chambres modestes et parcourt les parcs à la recherche d'une illumination, qu'elle prenne la forme d'une rencontre sexuelle ou d'un veston contrefait : « *I wanted to speak the beautiful language of my time, but without paying* », affirme-t-elle d'entrée de jeu.

Le prétexte baudelairien sert de moteur à un examen minutieux de la position d'énonciation ruineuse de la fille qui vient à l'écriture par la lecture. La narratrice cerne, en lisant la fascination qu'éprouve Baudelaire pour la figure de la fille, à la fois le pendant économique de l'énonciation patriarcale et un modèle imparfait mais essentiel d'une critique des conditions matérielles de la création. La forme qu'emprunte l'argument est sibylline et lyrique, mais le propos se

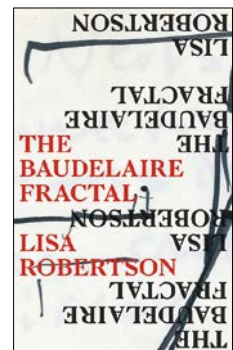
tient à merveille : par exemple, en évoquant le lien d'inspiration qu'établit Walter Benjamin entre l'œuvre de Baudelaire et l'espace domestique bourgeois, la narratrice remarque : « *It seemed to me that what Benjamin really pined for was the grotesque invisibility of the female work that maintained this mirage, whether purchased or married. I had fled that contract. The places I stayed in were not very clean, and that was fine.* » La dévoration symbolique de la fille, conjuguée à son expulsion matérielle de la parole, consoliderait donc une assimilation à grande échelle du féminin aux lieux mêmes où celui-ci côtoie le pouvoir : « *[The girl] goes unrecognized [...] because [her] frame's been suppressed: her song is enunciation's ruin.* »

La voie fractale

La narratrice se voit donc tiraillée entre l'objectification et la disparition. Quelle voie d'accès à l'écriture peut bien demeurer pour celle qui reste fille, étant donné que sa parole doit passer par cette forme indélébile de l'expérience qu'est la première personne, historiquement régie par le sexisme ? Peut-être que la réponse réside dans le plein accueil du paradoxe de la conscience de la langue, qui laisserait proliférer cette critique de l'expérience : « *To augment would be my work – to add the life of a girl without subtracting anything else from the composition, and then to watch the center dissolve.* » Enfin, pour Hazel Brown, cette attitude engendre une continuité de l'expérience avec le style : « *What I had learned about borrowed rooms, wandering, and the receptivity of strangeness now shaped my sentences.* »

Ce dernier livre de Robertson est doté d'un style mouvant, infiniment sensible aux paradoxes qui joignent l'empêchement d'écrire à la leur de sa possibilité. L'appétit de liberté qu'il traduit magnifie toute la portée de son accomplissement.

☆☆☆☆
 Lisa Robertson
The Baudelaire Fractal
 Coach House Books, Toronto
 2020, 160 p., 22,95 \$



Recoudre les temps vécus

Sébastien McLaughlin

Le premier recueil de nouvelles de l'écrivain montréalais Kaie Kellough, *Dominoes at the Crossroads*, forge une contre-mémoire du Canada (néo)colonial.

Après l'ouvrage de poésie *Magnetic Equator* (McLelland & Stewart, 2019) et son premier roman *Accordéon* (ARP, 2016), Kaie Kellough lance ici un recueil de nouvelles qui témoigne d'une sensibilité plus immédiatement fictionnelle que ses écrits précédents.

Les textes puisent leur matière à même divers lieux de mémoire de Noirs ou d'Afro-Caribéens habitant Montréal et le Canada. Kellough a d'abord été poète sonore et musicien, deux pratiques qui résonnent le plus puissamment dans les passages où la présence explicite de la musique et du son domine l'intrigue. Le dispositif musical essaime aussi sur le plan formel, puisque certains motifs (une inscription sur un étui de saxophone, le tableau *La mort du général Wolfe*, l'occupation du local d'informatique à l'Université Sir-George-Williams) reviennent encore et encore, ce qui crée un effet d'orchestration. L'agencement répété des référents, qui rappelle le *sampling*, fait advenir un vocabulaire symbolique oscillant entre accumulation et superposition.

De l'anecdote à l'archive

L'auteur est lui-même un personnage (à la troisième personne) de quelques nouvelles, inscrivant nettement (et peut-être trop lourdement) le souci de représenter le décalage des perspectives de même que le déphasage des voix. Ce procédé, qui engendre un effet à la fois de recul et d'inclusion, tend à rendre manifeste la conscience que les lieux de contre-mémoire ainsi inscrits sont les produits d'une expérience partagée.

La notion de partage est ici à considérer dans un double sens : elle dénote la communion, mais aussi le clivage. La plume de Kellough met souvent en scène, dans ce livre comme dans les autres, l'expérience du conflit moral et psychique des personnes en situation de minorité sociale et économique. L'intrigue d'une nouvelle de la seconde moitié du recueil, « We Free Kings », qui traite de l'homosexualité diasporique et de ses aléas, est à cet égard probante. Elle met en relief la perspective désengagée du père de famille complexé par la petitesse de la communauté afro-descendante de ses souvenirs : « *[M]ost days I don't think about any of this at all. I drink my espresso, I calculate the fastest way to pay off my mortgage, I worry about my children, I arrive early to work. I live.* »

La composition du recueil recèle ainsi une envergure documentaire, appuyée par un magnétisme décomplexé des voix qui donne envie de les lire : les narrateurs sont le plus souvent sympathiques et méditatifs. Le dispositif du rêve éveillé est plus facilement perceptible à partir de cette fermeté psychologique, établissant certains liens plus mystiques entre l'archive défaillante et l'expérience contemporaine : à titre d'exemple, le narrateur musicien de la nouvelle « Petit Marronage » rêve à répétition qu'il s'incarne dans le corps d'Angélique, cette esclave condamnée à

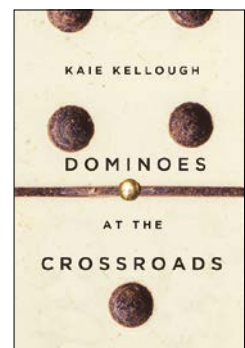
mort pour avoir assassiné sa maîtresse dans le Montréal de la Nouvelle-France.

Aplanissement rhétorique

Par ailleurs, le dire-vrai de ce montage historique tarde quelque peu à se faire sentir. La première moitié du recueil contient deux nouvelles dont les lourds prétextes narratifs font obstacle à la forme. « La question ordinaire et extraordinaire », le texte liminaire, emprunte la rhétorique d'une conférence universitaire donnée dans la foulée du 475^e anniversaire de la « fondation » de Montréal. Il s'agit d'une explicitation facétieuse de l'œuvre de l'auteur : le conférencier, son arrière-petit-fils, débite un panorama de sa carrière d'écrivain dans le cadre d'une conférence sur l'appartenance afro-diasporique à Montréal. Le texte ne réussit jamais véritablement à percer le voile de sa rétrospection et à mener le discours historique jusqu'au bout de ses paradoxes. On aurait préféré une approche encore moins littérale, plus convulsive, puisqu'on ne croit pas à l'épaisseur du prétexte réflexif.

Il en va de même pour la troisième nouvelle, « Shooting the General », narrée de la perspective d'Hamidou Diop, l'espion sénégalais qui talonne le narrateur de *Prochain épisode* à Lausanne – posture d'énonciation reprise plus tard dans le livre. Cette réécriture du roman d'Aquin du point de vue d'un personnage secondaire s'avère finalement un peu trop timide. L'univocité de la narration, qui souligne tout de même bien la tendance historique à faire disparaître des personnages tel Diop, ne semble que plus ou moins s'affranchir, sur le plan stylistique, de son héritage du texte source. Le prétexte de la nouvelle, pourtant très bien choisi, nous laisse sur notre faim.

Qu'à cela ne tienne, Kellough se risque, dans ce recueil, à une écriture d'une envergure sociale que peu d'autres osent, notamment en proposant un éventail vertigineux de personnages, de biens et de spectres postcoloniaux, et en brossant vivement le détail de leur circulation. Il ouvre ainsi un chantier littéraire rigoureux, libre et générateur d'un grand potentiel critique.



☆☆☆

Kaie Kellough

Dominoes at the Crossroads

Montréal, Véhicule Press, coll. « Esplanade Books »

2020, 180 p., 19,95 \$

Ne tirez pas sur le curé

Stéphane Picher

Une anecdote intrigante et bien de chez nous, des personnages fièrement campés et un romancier qui commence à connaître son métier : que d'ingrédients pour un livre non sans qualités, mais dispensable !

Daniel Lessard a-t-il encore besoin de présentation ? Journaliste à Radio-Canada, aujourd'hui retraité (mais pas tant), membre de l'Ordre du Canada, il a écrit depuis 2011 plusieurs romans, souvent historiques (la série des *Maggie*) ou policiers. Son dernier, *La dalle des morts*, est un mélange inégalement proportionné des deux genres.

Le roman est largement basé sur des faits historiques : l'auteur a même, avec la permission des familles, utilisé certains noms véritables. Malgré cette prémisse qui pourrait évoquer un « roman de journaliste », où tout serait dans les faits et la documentation, l'auteur sait raconter une histoire avec un style alerte. On a donc affaire à un véritable roman.

Clochers

L'histoire commence en 1938 à Saint-Léon-de-Standon, village situé à la jonction du canton de Bellechasse et de la Beauce, où Alyre Verreault, le nouveau curé autoritaire, rencontre une vive opposition. C'est que l'emplacement du nouveau cimetière, qu'il a choisi et dont il ne veut pas déborder, est situé en terrain humide. Qui voudrait enterrer ses morts dans l'eau ? Une noyade éternelle, en quelque sorte, qui ne fait pas l'affaire de tous.

Mais allez donc défier un curé, un homme de Dieu ! Il faut s'organiser. C'est ce que fera Gonzague Nadeau, entraînant ses enfants et alliés – certains bien malgré eux ! – dans cette aventure très risquée. Les partisans du curé se regroupent également, menés par Dorilas Gagnon. Ce qui complique le conflit, mais le rend aussi plus intéressant, c'est qu'Odile Nadeau (fille de Gonzague) et Flavien Gagnon (vous l'aurez deviné, fils de Dorilas, l'ennemi des Nadeau) se sont promis l'un à l'autre. Shakespeare, quand tu nous tiens...

Le curé Verreault est têtue, mais son ennemi Gonzague l'est tout autant ; toutefois, ce dernier a probablement plus à perdre. Faisant écho à l'anecdote qui l'a inspiré, le roman montre que la guerre entre les deux ennemis jurés aura des répercussions sur plusieurs années... et sur plus d'une génération !

Lessard n'est pas tombé dans le piège du pittoresque à tout prix. Ses vifs dialogues sont teintés par le parler populaire de l'entre-deux-guerres, mais ils ne vont pas jusqu'à la caricature. Le romancier adopte un point de vue qui pourrait s'apparenter au « réalisme », si l'expression n'était pas si galvaudée : ses personnages sont décrits dans leur milieu, avec leurs conflits intérieurs et extérieurs, leurs aspirations et leurs peurs. Qui plus est, les protagonistes féminins possèdent de véritables motivations. Une chose, toutefois, m'a agacé les oreilles : tous ces prénoms aux sons étranges et d'une autre époque. Y avait-il vraiment autant de Praxède, de Vénérand, de Zéphirie,

d'Alyre et de Linière dans la Beauce des années 1930 ? Peut-être, en fait ! Mais ce petit côté folklorique m'a fait décrocher par moments, ce qui en dit peut-être davantage sur moi que sur le livre.

Métaphore pour une autre fois

J'aurais aimé que *La dalle des morts* soit exactement à mi-chemin du roman policier et du roman historique, comme Saint-Léon-de-Standon est situé sur la frontière séparant la Beauce de Bellechasse : une telle image aurait bien conclu cette critique. Malheureusement, Lessard penche très nettement du côté historique avec sa chronique sociale d'époque, qui comporte somme toute assez peu d'ingrédients « polar ». Si je dis « malheureusement », ce n'est pas parce que je critique le genre historique, mais bien parce que nous, amateurs de polars, avons été à moitié trompés par le titre du livre, *La dalle des morts*, sa couverture – une scène de nuit sombre avec des éclats indigo – et les excursions précédentes de l'auteur dans le genre (*Pénil sur le fleuve*, *La louve aux abois*). On peut penser que votre libraire a conclu la même chose et l'a classé pas loin du dernier Martin Michaud. Je vous laisse vérifier.

D'un point de vue purement littéraire, *La dalle des morts*, malgré la plume aguerrie de Lessard, un mélange de comique et de tragique qui ne manque pas de charme et une intrigue « pure laine » que le recul rend exotique, n'offre pas un regard transcendant sur ce pan surprenant de l'histoire, ni sur ses acteurs. D'ailleurs, le style fulgurant ou novateur de l'écrivain, qui eût pu faire de *La dalle des morts* une œuvre au sens fort du terme, tout comme le sentiment d'urgence ou de noirceur propre aux meilleurs polars ne sont pas non plus très présents. Reste un divertissement juste un peu plus élevé que la moyenne.



☆☆
Daniel Lessard
La dalle des morts
Rosemère, Pierre Tisseyre
2019, 360 p., 34,95 \$

CRÉATION LITTÉRAIRE

à la maîtrise et au doctorat

USherbrooke.ca/creation-litteraire



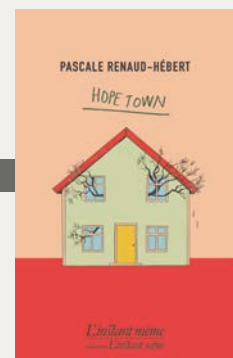
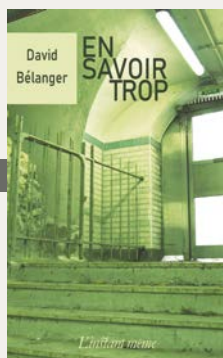
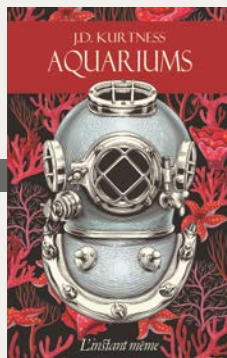
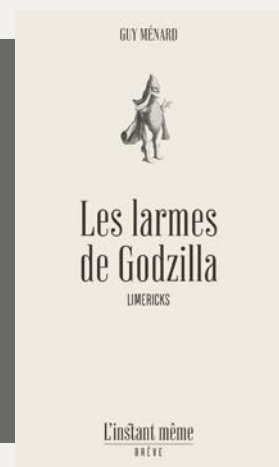
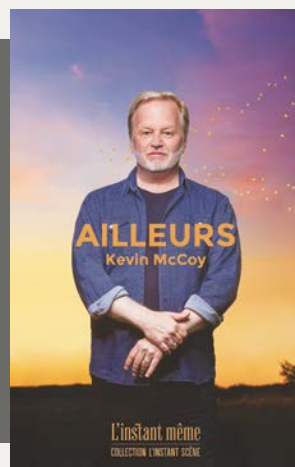
La fiction, la poésie et la création vous intéressent et vous aimeriez mener à bien un projet d'écriture d'envergure en contexte universitaire?

Le cheminement en études littéraires et culturelles (recherche-crédation) vous offre la possibilité d'écrire et de réfléchir à votre démarche d'écriture sous la supervision de l'une de nos professeurs écrivaines et chercheuses.



L'instant même

Nouveautés
2020



Des tornades et des verres d'eau

Laurence Perron

Dans *Les échappatoires*, la maternité, l'autonomie financière, le rapport à la dépendance sont autant de tornades qui transportent Dorothy vers des contrées d'Oz où les souhaits ne sont pas exaucés et où il n'y a de toute façon personne à qui les adresser.

Peut-être est-ce la couverture du premier ouvrage de René-Philippe Hénault qui, avant même qu'on en entame la lecture, avec son ciel prune et la teinte rosée des phares éclaboussant le tableau de bord, nous ramène au *Désert mauve*, de Nicole Brossard, ce roman relatant les escapades automobiles de Mélanie, puis les difficultés qu'éprouve Maude Laures à les traduire en récit.

Il est en tout cas sûr que l'ombre de l'écrivaine et militante est loin de se dissiper au fil des pages des *Échappatoires* : le destin de Dorothy, cette femme fatiguée qui multiplie les parcours sur l'autoroute comme autant de soupapes par lesquelles exfiltrer la pression du quotidien, semble condenser en un personnage les fugues de Mélanie et la sédentarité de sa mère Kathy, ces femmes assoiffées de réel que portait Brossard en 1987.

Fission

Sur le devant de la scène se déploie les relations mère-fille : Dorothy et Linda, malgré leur refus obstiné face à l'hostilité d'un même monde, subissent et entretiennent une incapacité mutuelle à être solidaires des malheurs incommunicables de l'autre. Tandis que pour Dorothy, prendre en charge ses enfants signifie pressentir les limites de ses libertés comme de ses aptitudes, pour Linda, mettre au monde Tanya, à la toute fin du roman, la soustrait à l'obligation d'être le parent de sa propre mère. Le thème de l'énergie atomique, qui occupait Brossard, est ici devenu celui de la famille nucléaire.

Si le décor dans lequel Hénault plante l'action diffère de l'Arizona du *Désert mauve*, on peut encore l'y assimiler par la place occupée par les femmes : alors que les boys clubs (du patronat à la prison) constituent la tapisserie inquiétante du roman, les hommes ne demeurent en revanche que des protagonistes d'arrière-plan (des « hommes longs », pourrait-on dire, pour perpétuer l'analogie).

Avec ou sans jauge

Pourtant, pas de métarécit à l'horizon ici : la réalité du roman du jeune auteur se déploie, linéaire, aride – on voudrait presque dire « désertique » –, comme les chemins bitumés qu'emprunte Dorothy, sinon comme sa vie. Suffisamment pour que je me pose la question : s'il est difficile de parler des *Échappatoires* sans convoquer aussi abondamment un autre roman, c'est peut-être, en effet, que l'écriture présente trop peu de relief et de bifurcations pour qu'on la parcoure sans copilote.

Victor Bégin, dans sa critique du roman (*Les méconnus*), décrit d'ailleurs l'ouvrage comme « une plaine textuelle qui mériterait d'être plus rugueuse et hors de la rigidité de la convention » et déplore ce qu'il appelle son « conservatisme ». S'il est vrai qu'a

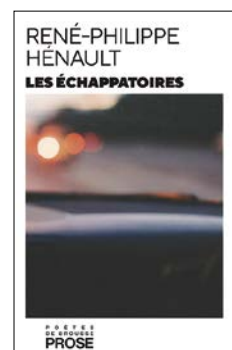
priori, une prose peu ornementale comme celle d'Hénault surprend (surtout dans une collection chapeauté par les éditeurs de Poètes de brousse), attribuer à une lacune poétique ce problème me semble être une manière de le résoudre rapidement.

C'est que les échappatoires du titre, finalement, renvoient à des évasions temporaires. Sans cesse, les personnages fuient des situations immédiates, mais sont confrontés à l'impossibilité de s'extraire réellement de leur condition. Les histoires dépeintes sont à la fois tragiques et ordinaires. Ce sont celles de gens dont les chèques rebondissent, dont les factures s'accumulent, dont les heures supplémentaires s'additionnent – dont les seules libertés provisoires se mesurent à l'aiguille du tachymètre de la voiture.

Des mots pour le dire

Certes, Bégin n'a pas tort de dire que « ni Dorothy ni Linda ne possède cette coquetterie qui les différencierait du reste du monde », ou que « les personnages principaux vivent les actions du livre sans jamais prendre possession de leur destin ». Mais cette difficile accession à l'agentivité et cette dissolution du sujet dans son rôle social ne sont-elles pas précisément des enjeux du livre d'Hénault ? Quel temps et quel lieu existent, de toute façon, pour la « coquetterie » des Dorothy et des Linda ?

Ce à quoi Hénault s'attache, dirait Édouard Louis, c'est à la possibilité pour la littérature de produire un discours qui laisse deviner les lignes de force traversant le social sans toutefois y réduire les individus. Qu'aurait-on à faire, finalement, d'un programme esthétique qui nierait carrément la réalité linguistique des individus dont il cherche à saisir l'existence ? Peut-être par considération pour la limitation systématique des accès à la culture des dominés, *Les échappatoires* est sans doute moins sobre et répétitif qu'il n'est attentif aux vies auxquelles il renvoie, nous rappelant qu'au-delà des moyens financiers, la précarité implique aussi une dévaluation constante des moyens d'expression des classes socialement dévalorisées.



☆☆☆

René-Philippe Hénault

Les échappatoires

Montréal, Poètes de brousse

2019, 152 p., 22 \$

Bataille sci-fi

Laurence Perron

Les employés débute avec la découverte, par un équipage mi-humain, mi-cyborg, d'une série d'objets aux fonctionnalités incertaines et aux apparences perturbantes, déboussolants autant par leur allure aseptisée que par les traces d'une organicité fantôme qui y restent accrochées.

Les sculptures de Lea Guldditte Hestelund possèdent ce caractère déstabilisant qu'éveillent les objets familiers dont nous avons oublié l'usage, à moins qu'ils ne nous placent dans la position d'anthropologues extraterrestres visitant une terre désormais dépeuplée et devant déchiffrer l'énigme que poseraient ces étranges artefacts d'un quotidien révolu. Rien d'étonnant à ce qu'Olga Ravn dédie à cette artiste danoise son roman composé de transcriptions d'entrevues.

Attirants pour les humains, qui les anthropomorphisent autant qu'ils réifient leurs collègues androïdes, les objets deviennent la brèche autorisant chacun, au sein d'une chorégraphie entrepreneuriale dépourvue d'entracte, à se questionner sur sa propre nature ontologique. C'est donc la cohabitation quotidienne avec ces objets qui obligera un comité administratif à mener l'enquête, puisque celle-là fait progressivement naître entre les membres de l'équipage des tensions qui enfleront au point de mener à la mutinerie, puis à l'extermination totale et définitive de tous les « employés ».

Il n'y a pas de rapport

Mais employés de quoi, dans quel but, et par qui ? Difficile de le déterminer – et d'ailleurs, le roman de Ravn nous fait très bien sentir que la réponse à cette question, au fond, importe peu. Seul le rendement de qui s'insère avec le maximum d'efficacité dans une hyperstructure qu'il peine à saisir transparait des entretiens dont est fait le livre ; dans de rares exceptions où ce n'est pas le cas, c'est tout de même par opposition à cette organisation – et donc, toujours dans un *rapport* avec elle – que s'inscrivent les employés.

Ce mot « rapport », qui désigne aussi la configuration des liens entre les individus, permet de penser les modes relationnels se déployant dans *Les employés*, roman dans lequel la parole s'érige en économie dysfonctionnelle. Dans cette perspective, le geste final des employés, qui refusent la négociation au péril de leur vie, évoque l'excès bataillien : cet autosabotage, qui ne s'insère dans aucune logique de conservation ou d'accroissement, est résolument de l'ordre de la perte. Pourtant, l'« émancipation » ultime de ceux qui découvrent, par la mort, les jouissances de la dépense improductive n'est pas forcément optimiste, puisque le roman se clôt sur les conclusions du comité, lequel propose de faire un usage pédagogique des rapports récoltés – soit de les réinsérer dans une logique productive – avant la destruction totale.

Cependant, la forme du rapport n'est pas qu'une stratégie visant à simuler l'emprise du discours technique sur les sujets (« Suis-je humain ? Est-ce que dans vos papiers on peut voir qui je suis ? ») : elle sert aussi, dans une certaine mesure, à ouvrir le réel à partir même des formes qui l'enserrent. Numérotée, la liste des procès-verbaux s'ouvre par la déposition 004 : où sont donc

passées les trois premières ? D'autres hiatus fracturent ainsi l'unité lisse des dépositions qui se succèdent, voire s'immiscent en leur sein même. Des phrases telles que « J'ai appris que [expurgé] est mort », ou « Oui, c'était le jour où [expurgé] », évoquent les documents militaires caviardés par la censure avant leur diffusion. Ici et là, la machine à produire des déclarations s'enroue, laisse paraître ses mécanismes.

Désaffection

C'est devenu un lieu commun d'affirmer à propos d'un roman qu'il est polyphonique – probablement presque autant que d'en écrire un. Cependant, chez Ravn, ce registre de la déposition, en plus de la dimension policière qu'elle comporte, soumet en quelque sorte lui aussi le discours à la loi de la productivité : la parole y cesse d'être une fin, elle y devient l'apanage de ce que Barthes appelait les « écrivains ». Les voix se multiplient alors moins pour faire état de la diversité des subjectivités que pour mettre en scène une réification commune dans laquelle les visages et les voix sont dissous, ramenés à leur unique position dans la hiérarchie du vaisseau.

Il est à vrai dire assez rafraîchissant de lire un ouvrage qui critique les aliénations, reste ferme dans ses observations, évite la frontalité pamphlétaire et fait le pari de miser plutôt sur les stratégies esthétiques. Ce type de commentaire, quoique éminemment capital, a parfois (ironiquement) tendance à faire l'économie d'une réflexion sur le temps long, à tendre vers l'obtention de résultats immédiats que promettent les affirmations péremptoires. Par ses choix stylistiques, Ravn nous contraint à une activité nécessaire que ses personnages sont, pour la plupart, dans l'impossibilité d'effectuer : celle d'un travail (politique, interprétatif) qui exige des moments de recul, des temps d'arrêt, des remises en cause, des élans critiques.

☆☆☆☆

Olga Ravn

Les employés

Traduit du danois par

Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen

Saguenay, La Peuplade

2020, 176 p., 21,95 \$



Dépoussiérer

Laurence Pelletier

À l'image de marques de doigts laissées sur des vitres sales,
Figurine, d'Annie Goulet, trace les contours de la disparition.

Avant de commencer la lecture de la novella d'Annie Goulet, le mot « figurine » m'évoquait les jeux d'enfants, les maisons de poupée, Barbie, Playmobil, Polly Pocket et autres. Tous ces petits humains-babioles confectionnés à l'usage de l'imaginaire enfantin, grâce auxquels nous avons peut-être, durant de longs après-midis, projeté nos désirs d'aventures, de passions amoureuses, de vie d'adulte. *Figurine* ne nous parle pas de ces jeux ni de ce tout-possible et du temps infini de l'imagination. Le récit concerne plutôt la fatalité d'un réel où on ne joue plus depuis longtemps et où la figure des gens et des choses que l'on rencontre a une allure plastifiée, artificielle, et se révèle comme « ersatz[,] [...] caricature, bricolage, insensé du monde ».

La poussière retombe

Le récit débute avec la fin des temps. La catastrophe a déjà eu lieu lorsque l'histoire commence. Une violente tempête, une « bombe météo », s'est abattue sur Montréal, plongeant les habitants dans une ambiance d'apocalypse. Montréal, ensevelie sous la poussière et les débris, paralysée par les dommages, semble avoir été ciblée, tandis qu'à l'extérieur de l'île, villes et villages ont été épargnés : « Contrairement à la confusion qu'elle provoque chez les vivants, la tempête, elle, est nette, solide, géométrique. » Ainsi, une cartographie est tracée : Montréal est une ville maudite, un espace qui, à la manière d'une sordide maison de poupée, a la consistance d'un décor en carton-pâte : « Son appartement est trop encombré, saturé, ce qui ajoute à la sensation d'étouffement. Depuis cinq ans, les choses s'y accumulent, et il a fini par perdre toute autre fonction que celle de les contenir. Le lieu est en quelque sorte invisible. » C'est un espace qui condamne les gens – et Violaine, la protagoniste – à l'enfermement : « [N]'apparaît à l'œil que le parcours essentiel de sa locataire, du lit à la douche, à la cafetière, à la porte d'entrée : une ligne brisée sur une surface jonchée d'objets. »

Dans ce « décor de film de zombies », l'inquiétude et la frénésie sont prégnantes. Si la poussière et les débris se sont infiltrés par les fenêtres laissées ouvertes, « [l]es portes se referment derrière le[s] consciences agitées ». Les troubles météorologiques reflètent la confusion psychologique des personnages, à l'exception de Violaine, préoccupée par un événement plus particulier, mais tout aussi inusité. Alors que les appareils mécaniques et électroniques ne sont plus fonctionnels, Violaine reçoit un appel étrange de Zoé, une amie d'enfance avec qui elle avait perdu contact en raison d'une vieille rancune et qui lui demande de recueillir son chat :

Sa voix au téléphone, mêlée au grésillement extraterrestre qui hante depuis la tempête toutes les télécommunications, a résonné longtemps dans la tête de Violaine comme la seule information de laquelle déduire toutes les autres.

Activité paranormale

L'étrangeté, qui prend dans l'imaginaire l'aspect de monstres, de zombies ou d'extraterrestres, est rapprochée dans ce récit de Goulet du rapport que l'on entretient au passé, aux revenants de l'enfance, à la hantise des souvenirs, aux amitiés mortes, aux amours disparues. À l'inverse d'un univers dystopique, *Figurine* propose un geste à rebours de l'anticipation du récit apocalyptique et nous ramène à une autre fin du monde : la fin de l'enfance, celle que viennent signaler l'adolescence et l'effraction de la sexualité, les promesses d'éternité, l'hypocrisie parentale et les premières infidélités. C'est peut-être parce que Goulet réussit à capter ces rémanences sentimentales qu'en lisant son livre, me sont venus en tête les souvenirs vagues des premiers romans d'amour et d'horreur que j'ai lus dans ma jeunesse, ceux de Marie-Francine Hébert ou de Denis Côté.

Ainsi, lorsque le cours normal des choses s'interrompt, un autre espace-temps s'ouvre, et c'est dans cette enclave paranormale que s'ancre l'écriture de Goulet : une écriture précise, rapide, sans complaisance, qui se colle à la fulgurance des fantaisies que l'on se construit lorsqu'on est jeune, lorsqu'on est une jeune femme. Si Violaine, dans son enfance, s'est « persuadée qu [elle] pourrai[t] déplacer des objets par la pensée », le style de Goulet obéit au fantasme d'une écriture télékinétique. Contre la rigidité du destin et les sanctions du temps passé, l'autrice joue habilement de ce pouvoir dans la distance, redonnant de la mobilité aux êtres et aux objets que l'on croit inaccessibles. Mettant en œuvre divers jeux de focalisation, Goulet offre aux lectrices et lecteurs une perspective modulable, nous situant dans l'histoire comme devant une maison de poupée, comme si nous regardions à travers le toit, la porte, la fenêtre, au ras du sol...

Figurine est une curieuse invitation à retrouver nos univers poussiéreux, à dérouler leurs volutes.



☆☆☆☆

Annie Goulet

Figurine

Montréal, Del Busso

2019, 104 p., 19,95 \$

Une mer d'encre

Laurence Pelletier

Après *Autoportrait de Paris avec chat* en 2018, Dany Laferrière nous offre *Vers d'autres rives*, une œuvre bricolée où les couleurs, les textures et les odeurs prennent forme sur le papier.

Il y a quelques mois, j'ai commencé à lire la correspondance de mes grands-parents, que je n'ai jamais connus. Leurs lettres racontent l'ennui du temps passé loin l'un de l'autre, cet amour languissant qui s'écrit avec la distance. Si l'écriture des lettres et les messages que j'envoie et reçois aujourd'hui me font oublier la densité du temps et ont souvent la clarté que leur donne la police formatée de l'ordinateur, je retrouve la beauté et l'étrangeté toute personnelle de l'écriture manuscrite dans leur correspondance. C'est dans ce que recèle de mémoire et d'émotions le geste de la main que s'ancre le dernier projet de Laferrière, *Vers d'autres rives*, une œuvre touchante, manuscrite et illustrée par les dessins naïfs de l'auteur.

Il y a dans cette œuvre de
Laferrière quelque chose qui envoûte,
charme et émeut.

Le poisson rose, la feuille jaune, la toupie rouge

C'est un livre sur l'héritage, celui du narrateur ; celui de son ascendance et de sa descendance, qui représentent déjà deux des « rives » que nous abordons. Nous sommes accueilli-e-s dès les premières pages par une dédicace à son petit-fils : « Pour mon petit-fils, Conor, qui, à deux ans, a pointé un doigt ferme vers un tableau de Matisse. » Le premier chapitre nous amène à la maison de Da, à Petit-Goâve, où la grand-mère tantôt boit son café sur sa galerie, tantôt prépare les repas de l'enfance dans la cuisine. Ce lieu, le premier du livre, est, pour le narrateur, celui de tous les commencements : « C'est là que j'ai tout appris, enfin tout ce qui compte : la douceur du soir, la rumeur de la pluie, le vol soyeux de la libellule, l'odeur de la terre après une forte pluie tropicale, le soleil en feu qui titube vers la mer et la nuit étoilée. » Le narrateur rapproche par ailleurs la cuisine de Da de l'écriture, cherchant, dans la familiarité des gestes et de l'art, la filiation :

L'art le plus proche de l'écriture reste, à mes yeux, celui de la cuisine. La longue cuisson, les épices fraîches, et cette exigence simple : ne jamais quitter des yeux une chaudière sur le feu. [...] [L]e repas, comme le roman, vous habite [...].

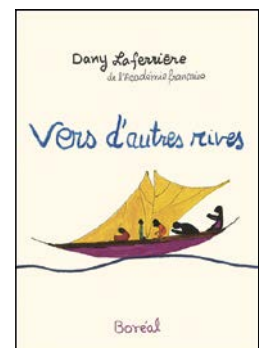
Si la vie peut être mise à plat comme sur une toile (« Nous vivions presque en vase clos dans une petite ville entourée de montagnes bleues. La mer au loin. L'impression de vivre dans une peinture naïve »), on remarque chez l'auteur le désir d'offrir au doigt de

l'enfant un autre tableau à désigner. Une image qui condenserait, à l'intérieur du cadre expansif de la littérature, une histoire éparpillée aux quatre coins du monde – de Petit-Goâve à Port-au-Prince, de Miami à Montréal. Une image qui aurait le pouvoir de relayer les joies et les peines vécues, de leur donner la forme des premiers émois.

De l'autre côté

Au cœur du livre se retrouve une illustration, une « interprétation toute personnelle » de la toile *Le paradis terrestre*, du peintre haïtien Wilson Bigaud. Plus loin, des adaptations d'*Adam et Ève*, de Salnave Philippe-Auguste, et du *Mariage d'Adam et d'Ève*, de Joseph Jasmin. Entourés d'autres œuvres visuelles et de poèmes de (entre autres) Roussan Camille, Carl Brouard, Duvivier de la Mahautière, les traits de crayon de Laferrière font acte de citation et concernent une recherche d'origine, le mystère de la création : « J'aurais aimé savoir à quel moment Antonio Joseph avait compris que l'univers pouvait naître de la rencontre du bleu et du vert. » Entre la vie et l'art, la recherche du paradis perdu se fait au fil singulier des références de Laferrière, par la juxtaposition des saveurs de mets de poissons, de l'odeur du café et des pigments de peinture, comme des cailloux semés en chemin : « [e] suis allé [au musée] chaque jour au point de passer plus de temps dans cet univers rêvé que dans le réel. Un jour je suis entré dans un tableau et je m'y suis perdu. »

Il y a dans cette œuvre de Laferrière quelque chose qui envoûte, charme et émeut. Ce pouvoir réside, à mon sens, dans la capacité de l'auteur à faire avec les images – littéraires et visuelles – des portails vers des univers lointains. Ces lieux, vers lesquels on nous enjoint de voguer, sont pour nous peut-être inconnus, mais ils sont façonnés par une sensibilité toute particulière à l'écrivain. Comme la touche du pinceau, comme les mains de Da, cette dernière « touch[ant] chaque plante tout en lui parlant à voix basse », ce livre *touche* et donne l'impression d'un « doux murmure[...] [d'une] façon de prier ».



☆☆☆☆

Dany Laferrière

Vers d'autres rives

Montréal, Boréal

2019, 112 p., 25,95 \$

S'autoriser

Nicholas Giguère

Avec des vers d'une amplitude rappelant celle du verset,
José Claer nous exhorte à tout mettre en œuvre pour « dire oui à soi ».

Acteur incontournable de la scène littéraire outaouaise, slameur, Claer cumule, depuis le début de la décennie 2000, des romans, des récits et des recueils de nouvelles et de poèmes, qu'il publie exclusivement à Vents d'Ouest et à l'Interligne, des maisons établies respectivement à Gatineau et Ottawa. Sa plus récente offrande poétique le révèle – du moins, à moi qui ne le connaissais presque pas – comme un versificateur de talent au verbe cru sans être vulgaire.

« Sexe anicroche »

Comment écrire le soi ? Comment s'écrire ? De telles questions, qui m'intéressent au plus haut point – ne serait-ce que parce qu'elles permettent, je crois, de mieux vivre – et qui sont au cœur de ma démarche d'écriture personnelle, traversent *Mordre jusqu'au sang dans le rouge à lèvres*, recueil au titre fabuleux mettant en scène un sujet « seul avec [s]on corps de trans », exclu, nié, voire annihilé parce que non conforme aux diktats de sexe et de genre. « [G]av[é] des fantasmes de [s]on père », rejeté par l'Église, « [o]ù le cul se vend pendant la messe », et par l'ensemble de la société frileuse et conservatrice dans laquelle il évolue tant bien que mal, ce sujet, fragile, vulnérable, à qui on refuse toute forme de reconnaissance, est la proie des pires ignominies, de l'exploitation multiforme : « Sans défense devant les hommes qui me défoncent mon enfance / À coups de condoms percés ». Comment vivre, comment être soi dans de telles conditions ? Deux solutions extrêmes s'imposent : « la logique du rasoir » et la folie, puisque « [p]ersonne ne monte la garde rue de l'asile ».

Heureusement, il y a la poésie, et celle de Claer dit avec force et acuité « la nouvelle genèse transsexuelle ».

Heureusement, il y a la poésie, et celle de Claer dit avec force et acuité « la nouvelle genèse transsexuelle » ; le besoin viscéral, pour le sujet, d'être plus qu'une « fille paratonnerre », un corps « sans domicile fixe », un « gant retourné *inside out* », une faute d'orthographe « qui [a] perdu [s]on "e" muet au jeu du changement de genre ». L'écriture, riche en images saisissantes et surprenantes, se distingue par sa luxuriance. M'ont particulièrement plu les métaphores filées et les champs lexicaux, tous extrêmement signifiants. Ainsi, le symbole de l'ange est omniprésent : or, c'est bien connu, les anges n'ont pas de sexe... De même, l'utilisation

du vocabulaire de la mer n'est pas fortuite : conques, concombres de mer, hippocampes, oursins et autres coquillages pullulent. Ces éléments stylistiques et formels tissent les trames du livre, en font ressortir les différentes lignes de force, mettent en relief des isotopies, dont celle de la transitivité.

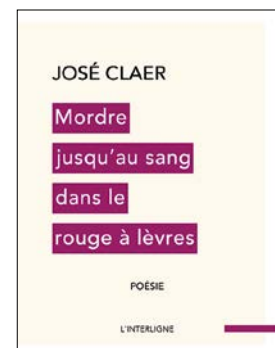
« Doigt de déshonneur »

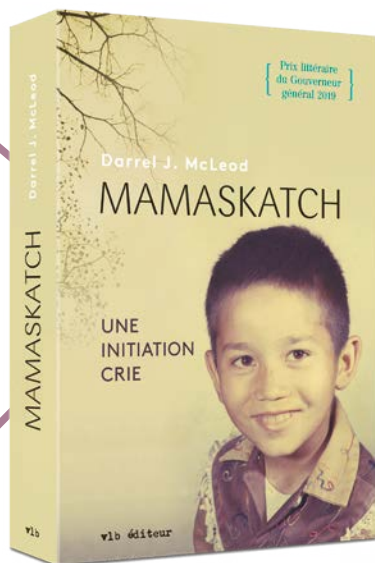
Si la proposition de Claer, dans l'ensemble, suscite en moi la plus vive admiration, elle n'a pas manqué, par moments, de me faire sourciller. Ainsi, je me suis questionné quant à la pertinence des poèmes plus courts, nettement moins nombreux : ils me sont davantage apparus comme des *flashes* inachevés, des ébauches dans lesquelles l'auteur n'aurait pas suffisamment déplié ses idées, ses thèmes. Dans la même veine, qu'apportent les proses ainsi que les poèmes en anglais à l'économie du recueil ? Dispensables, ces épiphénomènes jurent avec l'ensemble.

Même si la forme longue sied bien au style de Claer, certains textes auraient mérité d'être resserrés et nettoyés de leurs scories : ici, quelques redondances ; là, une surabondance de pronoms démonstratifs et relatifs (« Mais ce qui est vrai / C'est ce qui dépasse de ce rien / De ce qu'on en fait ») ; ailleurs, des jeux de mots faciles et quelque peu puérils, dont « mille millions de bites m'habillent », clin d'œil un peu trop lourd et appuyé à Queneau. D'aucuns seront certainement séduits par les multiples rimes, allitérations, assonances et paronomases disséminées dans le recueil. Pour ma part, je dois avouer que de tels artifices m'irritent : ils ne sont qu'esbroufe stylistique et s'interposent entre le texte et le lecteur.

Cela dit, mes remarques, aussi mitigées soient-elles, ne remettent aucunement en question la démarche nécessaire de José Claer : décrire la sexualité trans dans ses fulgurances, ses épiphanies, ses moments de crise et de solitude, sa quotidienneté : « Cette course à l'évidement de l'âme par le cul / Sans évidence de témoin a duré une heure / Ou jusqu'à la sonnerie du téléphone ». Personne ne peut rester insensible à une telle parole nommant la solitude et la perte.

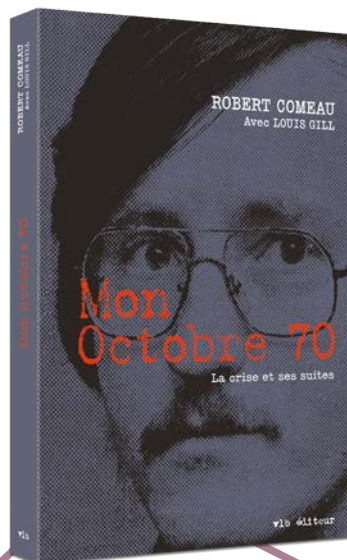
☆☆☆
José Claer
*Mordre jusqu'au sang
dans le rouge à lèvres*
Ottawa, l'Interligne
2019, 96 p., 16,95 \$





Un récit bouleversant et d'une grande finesse, Prix littéraire du Gouverneur général 2019.

Traduit de l'anglais par Marie Frankland



Cinquante ans après les faits, un acteur de la crise d'Octobre revient pour la première fois sur des années qui ont changé le Québec, et sa vie, à jamais.

vib éditeur

Sous la direction de

Isabelle Boof-Vermeesse et Jean-François Chassay

L'âge des postmachines



www.pum.umontreal.ca

Sous la direction de

ISABELLE BOISCLAIR, PIERRE-LUC LANDRY et GUILLAUME POIRIER GIRARD

QuébeQueer

Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises



Les Presses de l'Université de Montréal

THIERRY HENTSCH

ORIENT-OCCIDENT

Écrits politiques dispersés

Réunis et présentés par Nathalie Fortin et Georges Leroux



Les Presses de l'Université de Montréal

P | U | M

Les Presses de l'Université de Montréal

Faut-il mourir ?

Sébastien Dulude

Deux rééditions récentes posent la question suivante : jusqu'à quelles limites de l'expérience de la vie il faut se rendre pour alimenter de bons poèmes ?

Voici une histoire trop oubliée. Un jour, la blonde d'un poète mourut, piquée par un serpent. Elle se retrouva en enfer (on ne sait pas pourquoi, mais c'est ça qui arrive quand tu te tiens avec des serpents). Son chum, dans tous ses états, se dirigea vers l'enfer pour la ramener parmi les vivants.

***Mourir m'arrive* apparaît aujourd'hui
comme un texte sans faille,
une œuvre ni jeune ni vieille,
d'une beauté à jamais désarmante.**

Rendu au Bar des flammes, le poète discuta avec le boss. « Écoute, faut que tu me laisses ramener ma blonde, plaidait-il, c'est trop dur quand 'est pas là. » Le tenancier lui répondit : « OK, ramène-la, mais toi, je ne veux plus te voir ici. Va-t'en et ne te retourne pas. Tu m'as assez volé de verres. »

Il faut dire qu'il en avait passé des soirées au Bar des flammes, le poète. Il y avait son tabouret attiré, sur lequel il s'assoit des nuits durant pour ingurgiter toute la connaissance du monde et la coucher sur papier. Mais, se demanda-t-il, avait-il jamais pu ramener de l'empire des morts ne serait-ce qu'un tison des braises du feu de l'extase ? Des cendres, que des cendres en poches lorsqu'il retournait à la lumière. Des cendres et des poèmes. Et une sacrée envie de dormir.

On connaît la suite : le poète partit avec sa blonde mais, passant le seuil du chaleureux estaminet, il ne put s'empêcher de se retourner pour demander un dernier shooter de téquila. Le patron, qui n'entendait pas à rire, révoqua le pacte sur-le-champ. Le poète perdit et sa blonde et son tabouret.

***J'ai laissé au Diable tes yeux en pourboire*¹**

S'il est un poète qui symbolise la quête orphique, le *been to hell and back* ; s'il est un poète dont le nom circule dans les milieux gouvernés par le 666, c'est Fernand Durepos. Dès ses premières œuvres des années 1990 (notamment une triade de recueils parus aux Écrits des Forges), il a incarné une figure de poète-rockeur sombre, démesuré ou piteux, toujours très délicat, amoureux ou péiné. Difficile de ne pas s'amouracher d'un pareil *bad boy*.

C'est toutefois après une pause de publication de six ans, en 2004, que la parution de *Mourir m'arrive* a pleinement mis en lumière l'écriture de Durepos, parvenue à maturité et à une netteté inédite. Premier pan d'une trilogie qui s'est complétée en 2006 et en 2008 sous la direction du regretté Robbert Fortin, *Mourir m'arrive* apparaît aujourd'hui comme un texte sans faille, une œuvre ni jeune ni vieille, d'une beauté à jamais désarmante. Sur le plan formel, la trilogie se reconnaît par la présence de titres si longs qu'ils sont parfois disposés en vers au-dessus des poèmes, sorte de conscience qui surplombe une chambre intime où ressuscite l'amour.

Durepos y explore le retour au calme d'un homme auprès de la femme aimée, après qu'il a vécu ce que l'on soupçonne être des excès d'une intensité vertigineuse. Nul doute, en effet, que « [I]e don de magasiner dans l'univers / et d'y emplir de pleins paniers d'astéroïdes / n'est pas à la portée de n'importe qui ».

Le poète revient à l'amour d'on ne sait trop où et pour le moins battu, ce qui n'est pas sans me rappeler Marina Vlady, qui raconte, dans la biographie de son mari, l'état dans lequel était un jour rentré Vladimir Vyssotski après l'un de ses innombrables *zapoï*, une dérape alcoolique à la russe : « elle m'ouvre / reste derrière la porte entrebâillée / de tout ce qu'elle tait / et attend // tête basse / je lui offre / mes yeux rouges // un myocarde y éclate / en guise de fleurs ».

L'arrivée presque mironienne de Durepos à ce qui peut recommencer donne lieu à une fusion immédiate, pathétique (au sens fort du terme) :

*toi
tu pleurais des cordes*

*moi
je m'allongeais sous toi
et restais nu dehors à te porter
comme un chandail de jeunesse
encore capable de tenir
chaud*

Il retrouvera auprès de la femme aimée et aimante des bribes d'extase, fugaces moments d'abandon complet qui semblent rivaliser d'intensité avec toutes les transgressions imaginables. Ce faisant, le poète adresse autant de clins d'œil furtifs – et interdits, rappelons-le – en direction de l'enfer, dont il mesure le souvenir encore brûlant à l'aune de l'abandon amoureux. Pris de « la fièvre de presque tuer », Orphée y est ici triomphant, maître des deux rives du Styx, mais sa victoire ne se savoure qu'en silence, car c'est dans ce dernier seulement qu'il entrevoit l'amplitude des mondes qu'il a parcourus, la profondeur des limites enfoncées. Ultimement, la fusion charnelle apaise au point où les

amoureux disparaissent l'un dans l'autre, en un Éden confidentiel d'où fleurissent les plus magnifiques passages du recueil : « disparaître / ne laissant pour souvenirs / que tiges de blé à la renverse / là où il y avait nos jambes / fraîchement coupées ».

Quinze ans après sa publication originale, la réédition de *Mourir m'arrive* à l'Écrou fait honneur au style dépouillé, incisif de Durepos, et à son refus de l'artifice, du clinquant, de la facilité. Le murmure de ses textes s'y entend admirablement.

Celles qu'on laisse derrière

Tous-tes les poètes ne reviennent pas vivant-es de leurs poèmes. « Vous avez détruit la beauté du monde », a proféré Huguette Gaulin avant de s'immoler par le feu à vingt-sept ans et de marquer l'actualité de juin 1972 d'un fait divers extrêmement inusité. Une telle fin de vie aura également marqué de manière indélébile l'œuvre de l'éternellement jeune poète, car on sait combien toute œuvre littéraire interrompue par un décès prématuré est susceptible de se voir mythifier – et que cette construction a posteriori confère au texte un tragique lui-même susceptible de créer une distorsion quasi inaltérable dans la réception de l'œuvre.

D'abord paru aux éditions du Jour en 1972, puis en 1983 aux Herbes rouges, *Lecture en vélo* a été réédité en 2006 dans la collection « Enthousiasme », dédiée aux rétrospectives. Épuisé depuis, le recueil prend cette année sa forme définitive sous une chatoyante couverture orange (une création du bédéiste Vincent Giard) et jouit d'une disponibilité nouvelle, qui se conjugue notamment aux rééditions récentes des œuvres de Josée Yvon et d'Hélène Monette, décédées elles aussi prématurément. Mais sur la liste des écrivaines tragiquement disparues dans les dernières décennies, comptons également Marie Uguay, Geneviève Desrosiers, Nelly Arcan et Vickie Gendreau, entre autres, dont les livres sont presque invariablement discutés en regard de la mort de leur autrice – une perspective d'analyse regrettamment réduite.

Par conséquent, la question se pose : lirait-on aujourd'hui *Lecture en vélo* avec la même soif de sens si son autrice était toujours vivante ? Pour y répondre, on doit non seulement disjoindre l'œuvre de Gaulin du spectaculaire suicide de la poète, mais aussi du décès des autrices mentionnées ci-dessus, puisqu'une mort hâtive n'est certainement pas un dénominateur commun pertinent pour les regrouper.

Démystifier Eurydice

S'il faut faire dialoguer *Lecture en vélo* avec d'autres œuvres, c'est d'abord auprès de celles des formalistes de la même époque. Et à ce titre, un triste constat s'impose : tandis que l'on s'intéresse encore au travail de Roger Des Roches, André Roy, François Charron, Claude Beausoleil et d'autres poètes toujours actifs de cette génération, on ne parle que très peu du travail des femmes de la première moitié des années 1970, à l'exception de Nicole Brossard (que Gaulin cite). Pour exhumer convenablement l'ensemble des œuvres qui ont nourri le courant formaliste de cette époque, il resterait à redécouvrir le travail d'autrices telles Carole Massé, Marie-Francine Hébert, Madeleine Gagnon et Yolande Villemaire.

Plus encore, il faudrait, pour circonscrire pleinement Gaulin, replonger dans les œuvres de Thérèse Renaud, Michèle Drouin, Micheline Sainte-Marie et Suzanne Meloche, pionnières du surréalisme québécois, dont les recueils ont été réédités non pas une, mais deux

fois aux Herbes rouges. Or, qui connaît seulement le nom de ces autrices aujourd'hui ? (Oui, Renaud a signé *Refus global*.)

Dans son intelligente préface de 2006, reproduite dans l'édition de 2020, Normand de Bellefeuille situe *Lecture en vélo* entre une influence surréaliste et le formalisme textuel du « signifiant vorace » : « tirez au hasard de la masse / mais tout vous va MESDAMES tout ». Il invite également les lecteurs-rices à explorer l'isotopie de la maternité, la dimension autoréflexive du texte, la politisation du corps et autres pistes heureuses.

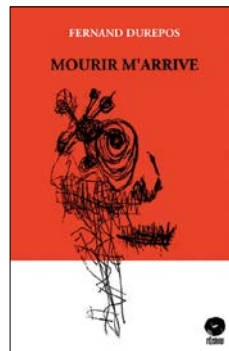
Quant à moi, j'ajouterais, tentant de me délester des cendres de l'immolation d'Huguette Gaulin comme j'aurais tenté de méditer, que ma relecture de *Lecture*, en 2020, m'a fait entendre plus précisément la voix de la poète. (Cette *attente* de son texte, dont parlait de Bellefeuille.) À travers la verve, l'emportement et le vocabulaire de Gaulin, j'entends des similitudes avec des voix contemporaines, comme celles d'Annie Lafleur, de Marie-Ève Comtois, de Clémence Dumas-Côté ou de Keith Kouna (pourquoi pas), dans ces vers :

*monte l'étrange écueil
je crains d'or mais buccal
ces poissons circulent
retourneront quatre cycles en herbe vitale*

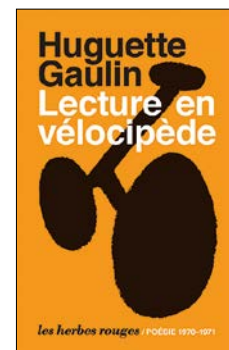
La petite musique de Gaulin est tout en voyelles, en petits sons délicatement calibrés, et c'est beaucoup moins lourd qu'on ne le penserait. Je me suis dit que j'aurais aimé la voir sur scène, en 1972 ou maintenant.

C'est une lecture essentielle à maints égards, mais ce n'est pas la seule. Sa (re)découverte devrait permettre aux lecteurs-rices de revisiter le travail d'autres autrices laissées derrière, Eurydice consommées, tandis qu'Orphée rentre à la maison avec ses poèmes, sauf.

1. Titre d'un recueil de Fernand Durepos paru en 1998 dans la collection « Poètes de brousse » des Intouchables.



☆☆☆☆☆
Fernand Durepos
Mourir m'arrive
Montréal, l'Écrou
2019, 80 p., 10 \$



☆☆☆☆
Huguette Gaulin
Lecture en vélo
Montréal, Les Herbes rouges
2020, 184 p., 19,95 \$

Universelle mélancolie

Rachel Leclerc

Souvent parti à l'aventure dans les œuvres d'autres artistes, Claude Beausoleil explore ici les liens unissant la poésie et le blues.

C'est un livre chargé d'atmosphères, comme le sont souvent les recueils de Beausoleil. Rien que le titre, *En un grand souffle noir*, exprime toute la mélancolie émanant du blues, cet « horizon sonore à la tombée du soir ». Protéiforme, l'œuvre rassemble des poèmes écrits entre 2013 et 2019. Malgré ses allures de fourre-tout, elle est unifiée par le blues comme instrument de « tension vers l'autre ».

**Pour le poète, le blues
est l'âme de la musique, et il inspire
la solidarité autant que l'amitié.**

Le « souffle noir » du titre de Beausoleil, c'est « celui de la vie qui transforme la page des jours et des nuits ». Pour le poète, le blues est l'âme de la musique, et il inspire la solidarité autant que l'amitié. Les liens tissés avec les créateurs ne sont ni inutiles ni déplacés : on trouve même un « Mississippi Blues », inspiré par Louis Fréchette, et on y croit. Un autre écrivain largement évoqué dans ce livre est Jack Kerouac, fasciné lui aussi par la musique américaine. Ainsi : « Ravel & Jack / ce soir de pluie / donnent à rêver / aux angoisses enfouies / d'un tourment fou ».

De l'enfance à l'amitié

Ayant pour titre « En noir et blanc – souvenirs de Saint-Henri », un poème évoque l'enfance que le poète a passée dans ce quartier populaire de Montréal. Il l'a écrit après avoir regardé *À Saint-Henri, le 5 septembre 1962*, d'Hubert Aquin, un film de l'ONF dont j'ignorais l'existence et que j'ai trouvé sur internet. Des décennies plus tard, le poète tisse un lien avec les premiers lieux de sa vie, qui ont peut-être distillé en lui le goût du blues : « Dans ce quartier de mon enfance, le Blues rôdait comme un ange noir entre les bars, les tavernes et les gares ferroviaires. » On comprend qu'un tel espace de vie, entre gares et tavernes, ait pu faire germer dans l'esprit du poète une structure poétique s'apparentant à ce style musical.

La poésie de Beausoleil donne parfois l'impression qu'un grand souffle de liberté est passé sur sa table d'écriture : cela se traduit par une fluidité dans le texte, mais aussi une sorte de laisser-aller dont on ignore s'il est étudié ou accidentel. À titre d'exemple, la dernière partie du livre rassemble quelques poèmes portant des

titres comme « Bessie Smith », « Fats Domino » ou « Nina Simone ». Ce sont des textes de trois ou quatre vers dont les mots, disposés en petits escaliers – une tendance populaire chez les poètes formalistes –, occupent une grande partie de la page.

À la va-vite

Malgré les touchants hommages que contient le recueil et les nombreuses dédicaces aux amis écrivains, aux créateurs rencontrés en voyage au fil des ans, *En un grand souffle noir* donne souvent l'impression d'avoir été écrit à la hâte. Il s'en dégage un côté brouillon que l'éditeur aurait pu corriger en élaguant et en resserrant le tout. Bien sûr, on sait que Beausoleil se situe très loin du ciselage d'orfèvre. Peut-être est-ce la forme relâchée de certaines pages, le sujet lui-même qui favorise ce relâchement, mais on croirait que le poète, sous le coup d'une subite inspiration, a écrit une partie de ses textes à toute vapeur, debout à un comptoir, griffonnant, avant de sortir, quelques vers qui ne seront pas retouchés : « Mexico en échos chuinte bouleversée / New York Soho *drinks straight* à flot / le Blues contrasté envers d'une sonate / la musique & ses ombres / en question s'entrelacent / vibrations failles & délicatesses / sortie / exit out ».

Pourtant, Beausoleil se montre tout à fait apte à comprendre et à nous expliquer l'essence et la portée du blues. Il saisit à merveille les origines, la vocation de ce style musical ainsi que son intemporelle beauté. Le texte justificatif qu'on trouve à la fin du livre, « Fascinations », illustre bien ce fait : toute la sensibilité du poète ainsi que sa capacité à recevoir et à transmettre l'énergie des autres se confirment dans sa poésie. L'un des derniers poèmes, intitulé « Blues sans retour » et inspiré par Leonard Cohen, plonge le lecteur dans le nihilisme : « Noir le jour / Noire la vie / Noire la nuit / sans espoir / sans fin / sans illusion / sans visage ». Ainsi nous est dévoilée la partie la plus obscure de la conscience du poète. Le lecteur déplorera cependant que l'ensemble du livre ne reflète pas toujours une précieuse attention aux mots.



☆☆

Claude Beausoleil

En un grand souffle noir

Trois-Rivières, Écrits des Forges

2019, 146 p., 17 \$

Savoir vivre

Rachel Leclerc

Lauréate du prix Émile-Nelligan pour son premier recueil, *Des fois que je tombe*, paru en 2005, Renée Gagnon publie un touchant hommage à sa grand-mère, un livre sur « ce qui s'évide dans l'esprit et le souvenir ».

Laurette est née en 1916, elle a mis de nombreux enfants au monde, des enfants qu'elle a élevés pour en faire « des hommes et des femmes / généreux, attentifs, responsables, heureux ». Une telle entreprise occupe toute une vie et vaut bien une plaquette signée par sa petite-fille. *Emparée*, c'est le très beau titre choisi par Gagnon pour son recueil, qu'elle dédie aussi à son père, le « grand échalas » qui a couvert d'amour sa propre famille.

est hantée par son fils Robert, mort frappé par une voiture. Les poèmes mettent en évidence cette obsession pour le garçon perdu, celui que Laurette interpelle sans oser le nommer : « une toute petite couche toute petite de peau sur ton nom ». On ne sait si la disparition de Robert explique le trouble qui a gagné la femme, bientôt aux prises avec des intervenants contre lesquels elle ne cesse de se rebiffer : « on me tient les bras [...] on me couche sur une civière on m'attache personne répond quand je crie de m'enlever tout ça [...] j'avais des choses à faire / où sont mes filles ? / où m'emmenez-vous ? »

L'écriture de Gagnon est habile à faire comprendre le morcellement qui se produit dans la tête de sa grand-mère, figure familiale tutélaire et cependant fragile. La poésie, avec ses vers libres et syncopés, est peut-être le genre littéraire qui traduit le mieux ce genre de maladie : « Rappelle-moi tout à l'heure / qui je suis / rappelle-moi ». La femme a oublié les règles de son cher jeu de canasta, car son esprit va d'un sujet à l'autre et n'arrive plus à se concentrer. Elle reste tout de même consciente de l'état dans lequel se trouvent ses neurones : « J'égare mes clés mes photos / la couleur plonge / le nom des choses / des corps / déborde ». Un peu plus loin, c'est le langage même qui est altéré : « j'égare tout / me noir ». La poète a plongé au cœur de la langue pour tenter d'imaginer ce qui se passe dans la tête de cette aïeule qui refuse de se coucher, de donner son bras aux infirmiers, de prendre son médicament. On a du mal à imaginer la douleur que peut causer chez un individu une telle dégénérescence, et Gagnon nous le montre avec des vers tantôt sages, tantôt désarticulés. Laurette, elle, entrevoit l'avenir avec crainte et fureur : « demain me détache / demain ma colère aura mes yeux / aura ma voix / demain j'ai peur / complètement ».

Tout en délicatesse et en générosité, ce petit livre, le troisième de Renée Gagnon, témoigne à la fois de la grande force et de la vulnérabilité des êtres. Mettre au monde treize enfants puis, au moment de se reposer un peu, regarder s'éteindre les cellules de son cerveau : voilà le drame d'une vie, voilà sa terrible injustice.

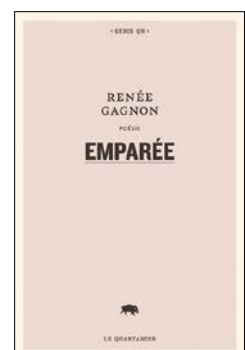
La poète a plongé au cœur de la langue pour tenter d'imaginer ce qui se passe dans la tête de cette aïeule qui refuse de se coucher, de donner son bras aux infirmiers, de prendre son médicament.

Une écriture campée

Laurette, à partir d'une époque qui n'est pas précisée, s'acharne à retenir tout ce qui fuit hors d'elle : « Tout part / je préférerais ne pas en parler / j'aurais voulu m'en emparer ». À cause du « trouble cognitif » minant sa lucidité, c'est finalement elle qui est possédée, déboussolée, *emparée*. Certains jours, la vie quotidienne se déroule comme un rêve éveillé : condensation d'objets hétéroclites, succession sans logique de souvenirs et de questionnements. Les images apparaissent puis disparaissent, tout se bouscule et se mêle dans la tête de Laurette. Par-dessus tout, les mots refusent de s'organiser en phrases syntaxiquement et lexicalement compréhensibles : « Je corde à danser tombe ». Le premier texte qui succède au prologue est écrit dans une prose où tout se précipite ; un poème dont la ponctuation, volontairement déficiente, illustre bien le quotidien pressé d'une femme-orchestre qui doit assurer la gestion de toute une maisonnée, avec les tâches minuscules qui s'ajoutent aux vrais défis du jour. À cette époque de la femme active, entre les murs d'un foyer grouillant de petits et de grands enfants, se profile déjà une autre tranche de vie : celle d'une femme vulnérable qu'on jugera bon de contenir et de soigner de force.

Survivre à son enfant

Renée Gagnon a voulu témoigner de l'amour qui a baigné la vie de sa grand-mère : « je vois tout le paysage / et je vois ta bouche / mord amorce prononce / mon nom ». Malheureusement, la femme



☆☆☆
Renée Gagnon
Emparée
Montréal, Le Quartanier
2019, 112 p., 1795 \$

Anne Hébert n'était pas Chuck Norris

Samuel Mercier

Avec *Anne Hébert, vivre pour écrire*, Marie-Andrée Lamontagne signe une des meilleures biographies littéraires des dernières années.

D'Anne Hébert, nous ne savions pas grand-chose. Rumeurs sur les relations avec son cousin Saint-Denys Garneau, portrait exagéré des conditions de sa famille bourgeoise, élucubrations sur sa vie amoureuse... Il faut dire que la discrète autrice de *Kamouraska* avait soigneusement couvert sa vie privée d'un voile de mystère. Les amateurs de littérature, qui sont bien connus pour être des écornifleurs de la pire espèce, avaient alors laissé aller leur imagination, au détriment de la vérité, dont ils font en général si peu de cas.

Le travail patient de Marie-Andrée Lamontagne a permis de lever une partie du voile et nous montre une Anne Hébert à la fois moins romantique et plus humaine que celle des mythes. L'expérience avait déjà été tentée à l'ONF par Jacques Godbout qui, avec *Anne Hébert, 1916-2000*, nous donnait un film parfois gênant, dans lequel l'auteur de *Salut Galarneau!* semblait traiter le sujet avec une pointe de condescendance, tout en ne laissant presque aucune place à celles qui avaient fréquenté l'écrivaine.

Lieutenant Lamontagne, brigade criminelle

Ne le dites pas trop fort, mais les dernières biographies d'auteurs rédigées par d'éminents chercheurs avaient le défaut d'avoir coûté une fortune en fonds publics et de se présenter comme des ouvrages certes bien fouillés, mais un peu sages dans leur exécution. On dit souvent que l'histoire, d'après son étymologie grecque, est une enquête. Cette enquête, Lamontagne la mène de main de maître. Non seulement laisse-t-elle ses sources parler, mais ses questionnements créent un véritable suspense à la lecture de son *Anne Hébert*.

Fille de Maurice Hébert, critique littéraire à ses heures, Anne Hébert vit une enfance surprotégée dans la Haute-Ville de Québec. Sa vingtaine est marquée par une tuberculose qui la cloue au lit plusieurs années, mais cette maladie s'avérera une erreur de diagnostic. De cette jeunesse un peu perdue émerge une femme proche de sa famille, pas très prompte aux excès, et qui finira par migrer – de bourse d'écriture en bourse d'écriture – vers Paris, où elle mène une existence discrète. Oubliez tout de suite la romance avec Saint-Denys Garneau : la cousine l'aura somme toute peu côtoyé lors de ses étés passés à Sainte-Catherine. Oubliez aussi la grande famille bourgeoise : les Hébert ne sont pas aussi riches que la mythologie littéraire le raconte.

Lamontagne nous apprend l'importance des amies d'Anne Hébert, qui avaient été plutôt évacuées du documentaire de Godbout : les écrivaines Monique Bosco et, moins souvent, Mavis Gallant, l'artiste Suzanne Rivard-Lemoyne de même que Jeanne Lapointe, pionnière de l'université québécoise. On découvre aussi sa relation avec Roger Mame, grand séducteur et entrepreneur déchu, qui durera plusieurs décennies.

«Une sorte de vieille dame aux chats»

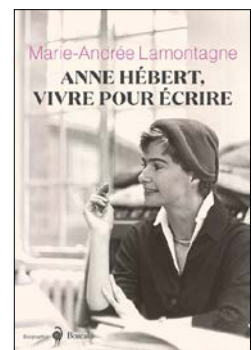
Par moments, il est possible de lire l'emballement de la biographe quand elle se lance dans les explications des romans. Ces élans sont contrebalancés par un regard très lucide sur la discrète Anne Hébert, «une sorte de vieille dame aux chats», avance Lamontagne. En effet, l'autrice des *Enfants du Sabbat* n'était pas exactement une Chuck Norris. C'était plutôt une femme d'habitudes qui descendait toujours au même hôtel, à Montréal ou à Menton, peu encline aux passions politiques – elle ne s'est guère préoccupée de mai 1968 ou d'octobre 1970 –, fidèle en amitié comme en amour...

La capacité de Lamontagne à percer en partie le secret bien gardé d'une vie privée protégée par l'entourage de l'écrivaine est remarquable, mais réussir à rendre fascinante une existence surtout passée dans la solitude de l'écriture l'est encore plus. Ces tensions, toutes en subtilité dans la biographie d'Anne Hébert, en font un ouvrage qui laisse une grande place à l'œuvre, que l'écrivaine voulait séparée de son existence.

Dans une entrevue de 1993 rapportée par sa biographe, Anne Hébert racontait avec une naïveté triste : «Après la mort, ceux qui ont des enfants vivent à travers leurs enfants ; ceux qui ont des œuvres vivent un temps à travers leurs œuvres ; les autres deviennent des pissenlits, des fleurs, des violettes.» Au moins aura-t-elle laissé cette œuvre, aujourd'hui incontournable. Il y a quelque chose de mélancolique à lire le récit d'une vie consacrée à l'écriture. On se prend à se demander «À quoi bon?», mais les biographies sont toujours un peu déprimantes vers la fin.



Dans le numéro précédent, j'ai fusionné par erreur la biographie de Richard Baillargeon, auteur de *Du bon usage des palmarès* (Varia, 2019), animateur radio et éditeur des revues *Yé-Yé* et *Rendez-Vous*, et celle de Richard Baillargeon, artiste visuel et professeur à l'École d'art de l'Université Laval. Je tiens à rectifier le tir et à présenter mes excuses aux deux Richard Baillargeon.



☆☆☆☆

Marie-Andrée Lamontagne
Anne Hébert, vivre pour écrire
 Montréal, Boréal
 2019, 504 p., 39,95 \$

Conserver quoi, au juste ?

Samuel Mercier

La parution de *Mélancolies identitaires*, de Mark Fortier, a déjà soulevé l'ire des commentateurs conservateurs, mais cet essai présente une brillante réflexion sur les relations entre société et territoire qui dépasse largement la critique de la pensée du tribun Mathieu Bock-Côté.

Jadis, on disait que le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique. Aujourd'hui, peu importe où l'on va, il est à peu près impossible d'éviter Mathieu Bock-Côté. Heureusement, l'époque où l'on risquait de tomber dessus le matin à Radio-Canada est révolue, mais l'omniprésence de notre soleil conservateur n'en est pas moins demeurée intacte : radios, journaux, revues, télé, internet, France, Québec... Pas moyen d'échapper à la course éternelle et volubile du joyau de la couronne intellectuelle de Québecor Média.

C'était donc un projet un peu débile que celui de Mark Fortier : lire tout ce qu'écrivait Bock-Côté en une année et consigner ses réflexions dans une sorte de carnet de lecture. Dès l'introduction, le projet est évoqué simplement : « La méthode que j'ai adoptée pour écrire ce livre s'inspire de celle de Morgan Spurlock dans *Super Size Me*. » Rien ne pourrait être moins vrai. Alors que Spurlock se mettait en scène et montrait les effets de l'absorption de quantités monstrueuses de graisse et de sucre, Fortier s'éloigne ouvertement des propos de Bock-Côté pour livrer une leçon de sociologie qui n'a rien à envier aux meilleurs moments de la Conspiration dépressionniste.

Faites frire Fortier !

C'est d'ailleurs ce qu'ont totalement raté la plupart des critiques conservateurs qui sont accourus à la défense de leur choucou au moment de la sortie du livre cet automne. *Grosso modo*, ils reprochaient à Fortier de ne pas parler de Bock-Côté, mais de faire un *stunt* publicitaire sur le dos de sa notoriété. Dans la très joviale *Action nationale* (une revue qui préférerait sans doute qu'on oublie son glorieux passé, mais dont on constate à chaque livraison le pénible présent), Rémi Villemure dénonce avec véhémence la manie de Fortier de ne pas argumenter avec Bock-Côté et de réfléchir autrement. « Les sentiments ont leur place au bistrot », écrit-il.

De son côté, ce farceur de Christian Rioux en profite pour attaquer toute la gauche, qui n'aurait pas compris les dangers du multiculturalisme. Il y a aussi Jacques Lanctôt, cet ex-felquist qui aurait décidément dû prolonger ses vacances à Cuba, pour qui les éditions Lux sont « bien souvent la salle éditoriale de Québec solidaire ».

Et, finalement, notre premier bourdon, Mathieu Bock-Côté lui-même, s'est jeté sur le micro de Fred Savard pour dénoncer le fait qu'on l'ait traité de « cachalot » et de « Schtroumpf à lunettes », ce qui n'est pas exactement vrai, mais qui — avouons-le — nous fait quand même tous rire un peu.

Une leçon de sociologie

Évidemment, s'en prendre à la bête médiatique qu'est Bock-Côté, c'était un peu tirer le caribou par la queue. Il fallait bien s'attendre à quelques ruades. Cependant, elles n'ont pas, à mon sens, touché à la thèse principale de Fortier, à savoir que le problème fondamental de la pensée du polémiste est de pratiquer « une sociologie sans société ». Il l'accuse, en somme, de parler au nom du peuple, mais de le poser comme un objet abstrait, sans jamais s'intéresser aux pratiques réelles qui font sa substance.

C'est justement là où l'essai entre dans ses moments de fulgurance : quand la question de l'identité est posée à la fois dans son caractère personnel et social. Les passages sur le voile, le hockey ou le centre commercial sont des moments forts de *Mélancolies identitaires* : ils dévoilent une réflexion poussée là où la pensée conservatrice achoppe. Alors que ses contempteurs (il y a peu de contemptrices) revendiquent haut et fort un « nous » qui existerait pour être défendu, Fortier s'interroge sur ce qui fait cette appartenance collective, sur ses limites, ses apories, ses failles.

« MBC habite un pays sans vallées ni rivières, sans monts ni villages, sans boulevard Taschereau ni route 132 ; un pays sans poudrière ni froidure, sans arbres ni moustiques, sans commerce ni argent, sans poètes ni ouvriers, et, assis au milieu de ce désert, angoissé par des mirages, il s'inquiète de disparaître », écrit Fortier. À la manière d'un Jacques Ferron, l'essayiste défend un pays incertain, qui n'existe pas autrement que dans les gens qui l'habitent, dans son territoire, dans les récits et les relations qui s'y tissent. Si les conservateurs de tout acabit peuvent rire de ces sensibleries, c'est bien parce qu'ils n'ont jamais eu l'intention de conserver quoi que ce soit, si ce n'est leur propre vacherie.

☆☆☆☆

Mark Fortier

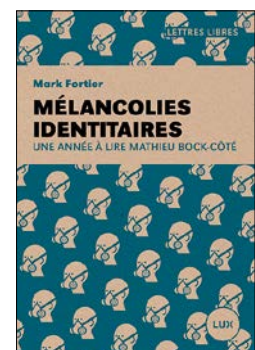
Mélancolies identitaires.

Une année à lire

Mathieu Bock-Côté

Montréal, Lux

2019, 176 p., 19,95 \$



Paroles obliques

Marie-Hélène Constant

Courageux essai défrichant le territoire de la parole, *Procès verbal* invite à l'écoute des verbes contestataires, là où se fissent la voix et le corps. Résolument féministe, Valérie Lefebvre-Faucher réfléchit aux intrications entre littérature et justice.

Le procès verbal n'accepte pas le trait d'union de l'autorité juridique : il est mouvement et processus, acte de faire « aussi procès par les mots ». C'est ainsi, sur le terrain de la littérature, que Lefebvre-Faucher entend ramener le combat, en parallèle du droit et de ses violences institutionnelles. À la lectrice, au lecteur, l'invitation est lancée : « Vous avez été désigné-e-s pour entendre ce procès que je me fais parce qu'un sujet délicat comme la parole ne peut être évalué justement que par une lecture critique, une lecture littéraire. » Par la mise en scène d'un dispositif empruntant à la grammaire de la cour (jury, défenderesse, preuve, etc.), l'autrice tisse finement une pensée en dialogue dans laquelle elle explore, de façon sensible et brillante, un ensemble « [d']histoires de paroles empêchées ». Dans l'ombre – ou peut-être est-ce plutôt dans la lumière – de l'affaire *Noir Canada* s'écrit ainsi cet essai éloquent interrogeant la responsabilité de l'écriture, de la lecture et de l'édition. Jusqu'où la censure et l'autocensure ratissent-elles ? Quelles responsabilités prendre et rejeter dans le manège de la prise de position ? Plus largement, c'est de la parole qu'il question : celle que l'on refuse ou que l'on donne, celle qu'on décide d'investir ou de taire. Chez Lefebvre-Faucher, il y a de la dissidence et des mots qui claquent.

Reposer

En guerrière à la fois forte et fragile, l'autrice décrit les événements et les réflexions qui forgent ses pratiques d'écrivaine et d'éditrice, de citoyenne, aussi. De la grève de 2012 aux controverses récentes ayant touché une publication collective aux éditions du Remue-Ménage, où elle était alors editrice, un ensemble d'expériences marquent ce plaidoyer en faveur du soupçon et de l'ambiguïté :

D'un certain doute bien mûri : je me méfie de la publication contemporaine. Mais regardez-moi essayer encore de vous parler de liberté littéraire. En sachant pertinemment qu'il y a un précipice dessous. Comme si je ne pouvais rien offrir de mieux que ma peur. Penser à la liberté d'expression, c'est prendre conscience de l'interdit, même du mal, et décider de s'en approcher ou pas. C'est en travaillant sa liberté, en en portant le poids, en choisissant chacun de nos dangers, de nos coups et de nos amours que nous entrons dans le littéraire.

On sent bien que cette peur irrigue autant qu'elle empêche. Il y a certainement quelque chose de la réparation dans le geste de faire sien un langage appartenant au procès, au droit, aux preuves et aux plaidoiries. La guerrière remet dans son arène – celle de la littérature – une expérience fondatrice de sa parole publique qui, paradoxalement, l'abîme et lui échappe par sa rigidité. Dans le théâtre de l'essai littéraire, le sujet s'élabore mieux : on l'entend.

Soigner

Procès verbal relève de la communauté en ce qu'il fait advenir d'autres voix et personnes par le truchement de la littérature. La forme joueuse laisse place à des extraits d'« interrogatoires sans défense » et de citations de différent-e-s auteur-e-s convoqué-e-s par l'autrice. « Nous ne dénonçons personne, ici ; je voulais que nos témoignages nous reposent », ajoute-t-elle.

Si l'éditrice se dit dangereuse et espère de téméraires et puissantes écrivaines, son rôle tient également du soin. Du côté de la signataire, cette fois-ci, Lefebvre-Faucher investit cette position instable et pourtant cohérente parce que sensible : « Mon engagement littéraire se tient en équilibre entre deux pôles, celui de la liberté et celui des liens humains. » Lucide, elle se demande :

Mais suis-je moi-même censureuse ? Je modifie des paroles, je les redirige. C'est ce que je fais comme editrice, aussi comme militante. Mais mon travail n'a rien à voir avec la punition ou l'interdit. C'est un travail de choix, de soin, une sorte d'horticulture.

Cette vision botanique des choses me touche autant qu'elle me rappelle ce que je lis, en parallèle, dans le dernier très beau livre de Nicolas Lévesque, *Phora* (2019). Pour lui comme pour moi, l'essai littéraire est un « espace de sensibilité, et rien d'autre. [...] C'est une serre, humide et chaude, où poussent librement les plantes ».

Mais la culture de la terre n'est pas toujours tranquille : c'est un travail de coupes et de déracinements, une habitation pas toujours simple des espaces. Il faut entendre toute la colère et les douleurs dans la prose de Lefebvre-Faucher, la sienne et celle de ces femmes aux « silences historiques » dont parle Marie Uguay. L'essai est ici le « négatif du silence » : il est ce processus souvent douloureux par lequel adviennent d'obliques paroles pour faire avancer les choses. « Écrire, c'est accepter de ne plus être gentilles. Accepter, même, de parler à travers nos chapeaux. » Écoutons la colère de l'essayiste.

☆☆☆☆

Valérie Lefebvre-Faucher

Procès verbal

Montréal, Écosociété

2019, 232 p., 25 \$



Au cœur de notre histoire

Evelyne Ferron

Prenez des historiens, des sociologues, des juristes et un conteur. Demandez-leur de vous raconter leur vision d'un événement marquant de l'histoire québécoise. Mélangez le tout et obtenez un ouvrage hétérogène qui fait voyager le lecteur-trice au cœur de l'histoire du Québec.

De la fondation de Québec à la Grande Paix de Montréal, en passant par l'émeute contre la conscription et l'adoption du droit de vote des femmes, *Dix journées qui ont fait le Québec* présente une grande variété de sujets et de traitements. Pierre Graveline, directeur général de la Fondation Lionel-Groulx, a supervisé la publication du collectif, paru pour la première fois en 2013 à VLB. Il résume en ces termes les choix des thématiques : « C'est l'histoire de femmes et d'hommes courageux qui, depuis la Conquête, n'ont jamais cessé de lutter pour leur langue, leur culture, leur liberté. »

Les regards d'historiens et d'historiennes

Simple et limpide, l'ouvrage organise les événements marquants de l'histoire du Québec selon une perspective chronologique. La première journée relatée est la fondation de Québec. Conte hors pair qui a fasciné téléspectateurs et lecteurs par le passé, Jacques Lacoursière signe un chapitre dense sur le contexte de la fondation de la ville par Champlain, sans négliger les autres acteurs impliqués dans cet événement. Pensons ici au chef montagnais Anadabijou, qui favorise, grâce à un pacte d'amitié, l'établissement français en pays montagnais, ou à Pierre Dugua de Mons, fondateur du comptoir de Tadoussac, à qui Henri IV a accordé le monopole de la traite des fourrures en Amérique du Nord.

Le résultat est à l'image de la variété des auteurs et des autrices, c'est-à-dire très éclaté tant dans les styles que dans les approches adoptées.

C'est à Denis Vaugeois qu'a été confié le mandat de remettre le traité de Paris en contexte. Dans sa contribution, il revient sur les enjeux principaux de la guerre de Sept Ans. Pour sa part, Gilles Laporte, qui a fait des Patriotes le cœur de ses travaux, se penche, dans un chapitre au ton un tantinet engagé, sur l'assemblée politique des Six-Comtés. Adoptant une perspective différente, moins émotive peut-être, Éric Bédard analyse les tenants et aboutissants de l'élection de Jean Lesage ainsi que les conséquences de cet événement sur l'histoire du Québec.

Au-delà de ces historiens connus du grand public, l'ouvrage accorde une tribune aux femmes, notamment à l'historienne Béatrice Richard, qui s'intéresse à la grande émeute contre la conscription du 1^{er} avril 1918. Déjà, le titre de son chapitre laisse entrevoir un propos plus analytique, présenté néanmoins dans

un style d'écriture qui se lit tel un roman. Difficile de ne pas éprouver un certain ressentiment à la lecture de cette synthèse, qui démontre un cas d'injustice flagrant envers les Québécois. Pour sa part, l'historienne Marie Lavigne plonge dans la longue lutte des femmes pour le droit de vote, obtenu le 18 avril 1940.

Des opinions plus tranchées

Des points de vue plus variés complètent l'ouvrage. Le grand Jean-Claude Germain nous fait littéralement vivre la fondation de Montréal, avec un style très coloré qui ne dédaigne tout de même pas l'analyse. Par exemple, il écrit, à propos de Jeanne Mance : « Le temps d'une genuflection, d'un Pater et de trois Ave, elle a débusqué un vivier de veuves auxquelles leur état a donné les moyens de leurs bonnes œuvres et de leurs ambitions mystiques. » Il s'agit du texte le plus vivant et par conséquent le plus intéressant pour ceux qui aiment qu'on leur raconte une histoire. Les sociologues Denys Delage et Mathieu Bock-Côté offrent, chacun à leur façon, les études portant le plus à réfléchir. Delage insiste sur la Grande Paix de Montréal, tandis que Bock-Côté, avec son ton plus direct, axe son propos sur le référendum de 1995. Finalement, une constitutionnaliste, Eugénie Brouillet, propose un point de vue rarement lu ou entendu : un regard plus juridique sur l'Acte d'Amérique du Nord britannique.

Le résultat est à l'image de la variété des auteurs et des autrices, c'est-à-dire très éclaté tant dans les styles que dans les approches adoptées. C'est à la fois le point fort et le talon d'Achille de ce livre. En effet, d'un côté, le et la lecteur-trice a l'opportunité de découvrir l'histoire du Québec sous différents angles et points de vue ; de l'autre, le manque d'homogénéité nuit à une compréhension globale de l'histoire québécoise. Les contenus, si nous excluons le texte de Jean-Claude Germain, sont destinés à des personnes connaissant un tant soit peu l'histoire du Québec, puisque la majorité des chapitres entrent très rapidement dans le vif du sujet. Ce collectif demeure néanmoins un très bel outil de référence à posséder dans sa bibliothèque.

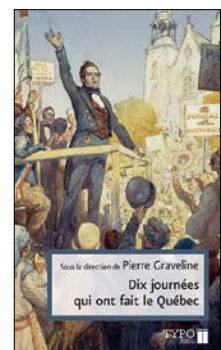
☆☆☆

Pierre Graveline (dir.)

Dix journées qui ont fait le Québec

Montréal, Typo

2020, 416 p., 19,95 \$



Ces jalousies qu'on ne saurait lire

Virginie Fournier

Dans *Douleur sentimentale puante*, collectif dirigé par Sara Hébert, la jalousie est décortiquée sous toutes ses facettes peu reluisantes, chacune se montrant différemment insidieuse.

Le 7 novembre dernier, je me mêlais à une petite foule qui se pressait au deuxième étage du mythique Café Cléopâtre, haut lieu de la scène littéraire alternative. C'était le lancement de *Douleur sentimentale puante*, dernière publication de l'autrice et collagiste Sara Hébert. Artiste reconnue dans le réseau de l'édition indépendante pour ses fanzines (*Brainwashée, ma pitoune, Salade de truie* et *Fru d'la plotte*) ainsi que pour ses projets collaboratifs (la revue *Filles missiles*, les livres *Caresses magiques*), Hébert a fait sa marque en abordant de front tout ce qui concerne la sexualité et les relations amoureuses. L'humour grinçant marque la signature graphique de l'artiste, qui détourne les codes des rapports genrés en s'inspirant de l'esthétique des magazines féminins d'un autre temps pour mieux se les réapproprier grâce au collage et à la réécriture.

Pour son dernier projet, Hébert cherche à débusquer ce qui fonde et alimente la jalousie. Elle s'est ainsi entourée de huit autres artistes qui se prêtent à l'exercice de raconter un épisode bien réel de jalousie. La question du témoignage, cruciale dans la démarche féministe d'Hébert, formalise une perspective émancipatrice sur ces enjeux et permet de repenser les relations amoureuses ainsi que le rapport à la sexualité.

Juxtaposer les expériences

Les propositions pour aborder l'amour passionnel varient beaucoup dans l'ouvrage, tant dans les situations racontées que dans la forme qu'elles prennent. Certaines collaborations sont plus bigarrées : se succèdent les cartes de tarot illustrées et interprétées par Julie Delporte, la poésie de Pascale Bérubé ou encore une *playlist* commentée par Alexandre Fontaine Rousseau. D'autres artistes restent plus fidèles à l'idée que l'on se fait du témoignage et délaissent même la discipline pour laquelle ils sont reconnus au profit du récit pur : c'est le cas du bédéiste Jimmy Beaulieu et de l'autrice-compositrice-interprète Géraldine.

On peut imaginer le caractère malaisant qu'implique l'écriture de ces mises à nu : c'est gênant et vraiment pénible, la jalousie. Hébert a pourtant réussi à convaincre des artistes de son entourage de s'enfoncer dans le sujet, de se remémorer l'emprise que ce sentiment a pu avoir sur leur quotidien, leurs pensées, leur santé mentale.

Révéler son petit laid bien caché

L'objectif de *se raconter*, de révéler une véritable portion de soi – plutôt que celui d'intégrer une esthétique qui reprendrait et repousserait, dans le processus d'écriture, les motifs et les limites de la psyché jalouse – sous-tend le projet de l'ouvrage collectif. L'expérience vécue prime la construction littéraire, ce qui m'a poussée à me demander s'il était nécessaire que

les contributeurs-trices soient des artistes, car les textes ne constituent pas nécessairement un ensemble, malgré leur présentation commune dans un même format convoquant les codes des magazines et ouvrages féminins.

Sauf que ce n'était pas l'intention derrière le projet d'Hébert, dont le travail artistique s'intéresse au témoignage et à l'expérience brute. *Douleur sentimentale puante* offre, dans ce processus de mise à nu des auteurs-trices, un espace de liberté qui révèle des jalousies sans les interpréter. Il ne faut donc pas s'attendre à un ensemble lisse ; les différences dans les expériences sont mises de l'avant, et Sara Hébert a tablé sur l'authenticité des récits. L'ouvrage porte par conséquent la marque d'une démarche féministe visant à départager le vécu de ce qui est véhiculé dans les représentations, les discours sociaux ou les stéréotypes de genre.

« ça arrive et ça arrive fort »

Une autre réussite de *Douleur sentimentale puante* est de traquer sans ambages la virulence de la jalousie. Il y a une volonté de rendre des comptes, de purger quelque chose de douloureusement tenace. Dans plusieurs cas, le caractère irrationnel des comptabilités affectives que s'infligent les protagonistes des récits nous fait suivre les spirales mentales du ressenti jaloux, sans jamais perdre de vue qu'il s'agit de distorsions cognitives souvent aussi absurdes qu'abyssales.

Les artistes du collectif nous placent dans la position d'une personne jalouse : ils nous plongent dans sa douleur, mais ne l'excusent pas. D'emblée, le ton moqueur et ironique instauré par la facture graphique de l'ouvrage relativise les récits et imprègne d'une humilité bien nécessaire cette prise de parole.

On se passerait bien d'épisodes jaloux dans sa vie, mais certainement pas du regard posé par Hébert et ses comparses sur le sujet.

☆☆☆

Sara Hébert (dir.)

Douleur sentimentale puante

Montréal, Somme toute

2019, 128 p., 22,95 \$



Hash#ag

CRISTINA MONTESCU
La ballade
des matrices
solitaires

ROMAN

FELICIA MIHALI
Le tarot de Cheffersville

DOCUMENTAIRE

CRISTINA MONTESCU
**LA BALLADE
DES MATRICES
SOLITAIRES**

FELICIA MIHALI
**LE TAROT
DE
CHEFFERSVILLE**

Hash#ag

www.editionshashtag.com

LQ
critique
+ littérature

Abonnement
lettresquebecoises.qc.ca

la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :

MONIA MAZIGH
Farida

MONIA MAZIGH
Farida

À travers le récit d'une femme atypique qui a su défendre son indépendance, Monia Mazigh nous fait voir avec beaucoup de réalisme le modèle patriarcal qui conditionnait la société tunisienne au siècle dernier.

400 p. 27,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David

Tendre banlieue

François Cloutier

Première tentative en bande dessinée réussie pour l'autrice Sophie Bienvenu, et encore une fois, Julie Rocheleau en met plein la vue avec ses dessins.

La romancière Sophie Bienvenu n'a jamais caché son amour presque démesuré pour la race canine. Tant dans son œuvre littéraire que dans sa vie personnelle, les chiens ont toujours tenu une place importante. Cependant, comme celui de son roman *Chercher Sam* (Cheval d'août, 2015), le chien de *Traverser l'autoroute* fait surtout surgir l'humanité chez des personnages en quête de sens. Cette fois-ci, c'est en banlieue que Bienvenu campe son action, remâchant au passage des clichés quelque peu éculés (oui, la plupart des banlieusards possèdent une tondeuse à gazon : ça commence à se savoir). Heureusement, ces lieux communs ne gâchent en rien le reste de l'album. La dessinatrice Julie Rocheleau, encensée pour son travail dans la trilogie *La colère de Fantomas* (Dargaud, 2013 à 2015) et pour l'album *Betty Boob* (Casterman, 2017), amène le récit plus loin avec un trait fin, précis et détaillé.

Vie plate

Les premières planches de l'album nous présentent André, le personnage principal. Arrivé à ce qu'il croyait être la réussite, il habite en banlieue avec sa femme, qu'il a déjà aimée, et son fils adolescent, qu'il croit avoir « raté ». En quelques dessins, le lecteur cerne le type en question. En se regardant dans le miroir, tandis qu'il se brosse les dents, André réfléchit à son existence, à ce qu'il possède. Puis sa femme, déjà au lit, lui rappelle qu'il doit aller faire pipi. Il retourne à la salle de bain, s'assoit sur le siège de la cuvette et s'exécute. C'est avec ce genre de détails que l'autrice et l'illustratrice peaufinent le personnage, qu'elles nous font cerner la personnalité de ce pauvre bougre. Il affirme que Danielle, sa femme, vit « au cas où », tout comme lui d'ailleurs.

de la salle de bain, comme son père quelques pages plus tôt, et arriver aux mêmes désolantes conclusions. Il en a assez de se faire dire comment agir, qu'on lui répète que tant qu'il demeure sous le toit familial, il doit obéir aux règles de la maison. La seule personne qui lui faisait du bien, c'était son amoureux. Après avoir constaté le manque d'envergure du pauvre garçon, elle l'a laissé tomber. Et si on en croit le discours du garçon, le gouffre dans lequel il se trouve ne semble pas avoir de fond.

La bête

Un dimanche, alors que tout semble normal, Danielle invite sans prévenir les voisins à souper. Déjà frustré de ne pas pouvoir regarder *Tout le monde en parle* en direct, André doit retourner à Montréal chercher un gâteau et, de plus, amener son fils avec lui parce que ce dernier a une course à faire. Dire que l'ambiance est glaciale dans la voiture est un euphémisme. Sur le chemin du retour, le père et le fils passent tout près d'avoir un accident, alors qu'un chien, surgi de nulle part, les force à se ranger sur l'autoroute. Pour une raison qui nous est expliquée dans l'album, mais que je ne dévoilerai pas ici, André cherche par tous les moyens à attraper le chien, quitte à traverser l'autoroute.

Ces vingt-cinq planches sont une leçon de bande dessinée de Rocheleau. Son dessin est véritablement plus grand que nature. Son choix de cadrage et son trait nerveux dans les cases « d'action » incitent le lecteur à tourner les pages à une vitesse folle pour connaître la suite.

Le récit se clôt de façon somme toute prévisible, mais là n'est pas la force de cet album. Bienvenu a créé des personnages qui ne sortent pas de l'ordinaire, mais c'est justement ce côté quelconque qui les rend incarnés. Vouloir trouver, ou retrouver, le bonheur, c'est la quête de ce père. Dans les premières planches, il apparaît comme faible et ennuyant. Or, même s'il n'a pas vraiment évolué à la fin du livre, sa façon d'être touche le lecteur, qui comprend mieux sa motivation. Souhaitons maintenant que cette première collaboration entre l'autrice et la dessinatrice ait une suite.

Ces vingt-cinq planches sont une leçon de bande dessinée de Rocheleau.

Rocheleau a une fascinante manière. Son sens du découpage et du rythme rehausse les dialogues, déjà savoureux, de Bienvenu. La rencontre entre Danielle et André, sur fond de musique de The Cure, est éclatante de couleurs, tout comme la naissance de leur fils. Les lecteurs sont ensuite replongés dans la morosité, celle du fils, désabusé de sa vie amoureuse et familiale. Pour lui, son père est un con. Et vice versa. Cependant, on sent qu'ils sont unis dans cette lassitude : on voit le jeune s'examiner devant le miroir



☆☆☆☆

Sophie Bienvenu et Julie Rocheleau

Traverser l'autoroute

Montréal, La Pastèque

2020, 88 p., 27,95 \$

Pauvre Euripide

François Cloutier

Simon Labelle, gagnant du prix Bédélus du meilleur album pour *Le suicide de la déesse* (Mécanique générale, 2010), propose une version moderne des *Bacchantes*, d'Euripide.

Depuis son album en 2010, Labelle a fait paraître *Les dossiers Jaugins*, dans la revue *Planches*, et, sur son site web, *Ma vie en lo-fi*, qui raconte la vie d'un homme perdant graduellement l'ouïe. À mon sens, ces planches virtuelles, publiées de façon sporadique, sont peut-être ce que l'auteur a créé de plus intéressant. En effet, l'album *Le pouvoir et l'ivresse*, malgré tous les efforts et le talent de l'auteur, ne parvient guère à captiver et à toucher le lecteur.

Adaptation au pied de la lettre

L'action se déroule à Thèbes, petit village bucolique des Cantons-de-l'Est. Le maire, Vincent Penthée, père de famille et bon mari, tente par tous les moyens de faire fermer La Villa des mystères, propriété d'un certain Dionysos, qui tiendrait des activités illicites dans ce qui est considéré comme le plus beau vignoble de la contrée. Les cases présentant la réunion du maire avec ses conseillers renferment des dialogues qui semblent sortis d'une télésérie écrite par Réjean Tremblay : beaucoup trop d'informations sont divulguées dans des phrases maladroitement. On comprend que l'auteur ait voulu moderniser une œuvre antique, mais l'utilisation des noms grecs, apprêtés à toutes les sauces, devient vite lassante, le meilleur exemple étant la maison de repos baptisée Euripide.

Cette adaptation de Simon Labelle n'est malheureusement pas à la hauteur de son talent.

Quand la voiture où ont pris place Vincent, son épouse Coryphée et le petit Théo doit s'arrêter pour laisser passer une parade d'adeptes de la secte de Dionysos, à laquelle prend part le grand-père de Vincent, Cadmus, tout dérape, tant chez les habitants que dans la vie de Vincent. Sa femme se laisse tenter par le mouvement « libérateur », qui la fait sombrer dans le vice.

Le trait de crayon de Labelle est très particulier : on a parfois l'impression qu'il ne maîtrise pas tout à fait ses personnages. Certains sont difficiles à reconnaître d'une case à l'autre. Toutefois, il prend plaisir à découper ses planches avec des cases de différentes tailles. Celles donnant à voir les manifestations « d'émancipation » des femmes de la ville n'existent plus : les dessins s'entremêlent et créent une sorte de chaos. Il s'agit d'ailleurs des parties les mieux réalisées de l'album.

En revanche, certains chapitres auraient pu être raccourcis, comme celui expliquant qui était Sémélé, la mère de Dionysos. Même si le

parallèle entre Dionysos et les gourous modernes a du sens, l'auteur met en scène, dans l'ensemble du livre, des personnages trop simples : les bons d'un côté ; les méchants de l'autre ; au milieu, les influençables. Je conçois que Labelle ait voulu respecter l'histoire d'Euripide, mais il aurait pu prendre plus de liberté avec la trame originale.

Pourquoi ?

Cette question peut paraître grossière, mais c'est pourtant la première qui m'est venue à l'esprit après avoir refermé l'album. En fait, plusieurs éléments paraissent incongrus dans cette œuvre. D'abord, il y a dans *Les Bacchantes*, la tragédie d'Euripide, une intrigue riche ; cependant, elle est racontée avec Dionysos comme personnage principal ; non son cousin. Ensuite, l'intention première de Vincent, le personnage de la bande dessinée, est de préserver l'ordre dans sa ville, et il faut attendre les dernières planches pour comprendre la vengeance de Dionysos. Enfin, le titre de l'album est *Le pouvoir et l'ivresse* ; pourtant, le pouvoir de Vincent ne semble pas être le thème ici. Par ailleurs, l'auteur met davantage l'accent sur la crainte des hommes de voir leur femme se livrer à des actes qu'ils ne comprennent pas. L'ivresse des femmes ressemble plus à l'atteinte d'une extase commune qu'à une consommation trop forte d'alcool.

Il y a beaucoup d'action dans tout l'album, peut-être trop même. Lorsque certains hommes du village décident de se réunir pour régler son compte au gourou Dionysos, ce sont plutôt eux qui se font massacrer. Au lieu de nous montrer cette scène, Labelle la fait raconter par un fermier qui a été témoin de l'événement. Bien sûr, cela nous permet de voir les réactions de Vincent, mais le lecteur aurait été, à mon sens, plus impliqué dans le récit si la narration avait été plus directe. Le dénouement de l'album, porté par Agavé, la mère de Vincent, qui est à la fois monstrueux et troublant dans *Les Bacchantes*, frise ici le ridicule.

Somme toute, cette adaptation de Simon Labelle n'est malheureusement pas à la hauteur de son talent.



☆☆

Simon Labelle

Le pouvoir et l'ivresse

Montréal, Glenat Québec

2019, 200 p., 27,95 \$

Collectionner les volcans

Ariane Gélinas

Curieux choix de réunir en un livre seulement cinq nouvelles (dont l'une de 750 mots) et de qualifier l'ensemble de « recueil », lequel totalise d'ailleurs 121 pages avec d'abondants espaces blancs.

Depuis une dizaine d'années, Geneviève Blouin a pourtant signé une quarantaine de textes dans divers périodiques, dont plusieurs se seraient harmonisés sans peine au projet du *Chasseur et autres noirceurs*. Voulait-on essentiellement rééditer *Le chasseur*, nouvelle parue en 2012 aux Six Brumes, couronnée du Prix Aurora/Boréal et épousée depuis ? Les quatre autres récits doivent-ils être considérés *en marge* de l'œuvre principale ? Peut-être. Néanmoins, l'impression d'inachevé persiste, même si les histoires rassemblées sont réussies et tranchantes comme le sabre d'un samouraï.

Belle nuit pour la chasse

Le titre, *Le chasseur et autres noirceurs*, m'a rappelé celui du joli recueil *Noirceurs et autres couleurs*, de Mireille Gagné (Phoenix, 2010). Inspiration inconsciente ? Blouin, dont les parutions gravitent entre les récits noirs, les romans historiques, l'imaginaire et la littérature jeunesse, a entre autres publié une trilogie chez cet éditeur.

Une version retravaillée et bonifiée du *Chasseur* ouvre le recueil. Hugues « Le chasseur » Dussault est un champion de combat ultime autrefois adulé et qui a perdu la vue à la suite d'une joute avec son adversaire « Le puma ». Après une période de réadaptation, Hugues a appris à décoder son environnement par l'entremise de ses autres sens, aspect qui est superbement rendu dans l'histoire. Mais le protagoniste perçoit bientôt une menace inattendue : une femme énigmatique, pieds nus, la chevelure tressée de serpents, l'assaille dans une ruelle, tuant deux promeneurs infortunés. Et les meurtres se multiplient... Au fur et à mesure que se précise l'intrigue, qui allie le fantastique à l'enquête, Hugues tire parti de sa limite physique, car « voir, en combat, c'est utile, mais pas toujours nécessaire ».

Les scènes d'action, de luttes rapprochées, très bien décrites, témoignent des connaissances approfondies de Blouin sur le sujet. La sensorialité est quant à elle immersive et maîtrisée. L'écriture « cahote » un peu, peut-être parce qu'il s'agit de l'un des premiers textes publiés de l'auteure : par exemple, « ses vieux réflexes font équipe avec la panique », ou « elle a un écho de calme décision ».

Vade retro satana

La nouvelle « Le double » est un modèle en matière de déploiement du suspense. Un policier infiltré, séquestré avec un revendeur de drogues, Gueule d'Ange, tente de différer son exécution en accusant son vis-à-vis de crimes fictifs. Blouin est sans contredit à l'aise avec la violence et ses manifestations – celle-ci est le pivot de bon nombre de ses écrits.

« Démonothérapie » s'inspire d'une forme de violence originale : la possession démoniaque. L'amorce est stimulante : dans un but médical, des malades en phase terminale sont possédés par

des entités diaboliques dont « l'existence a été scientifiquement prouvée ». Les démons, avec leur terrifiante puissance, favorisent la guérison des patients une fois l'exorcisme mené à son terme. Le père Édouard est l'un des conjurateurs formés par l'Église catholique. Il est dépêché dans un hôpital, où un homme sous influence méphistophélique s'est échappé du neuvième étage. « Démonothérapie » aurait probablement gagné à prendre l'aspect d'un roman afin d'explicitier davantage les rouages et conséquences des thérapies sataniques et de moins précipiter les poursuites dans les artères de la ville. Mais le récit demeure somme toute plutôt satisfaisant et inventif.

Les deux autres textes, « Sentence incarnée » et « Le déshonneur de Meiji Jisatsu », sont succincts. Le premier, anecdotique, relate en sept cent cinquante mots la réincarnation d'un tyran qui se souvient de sa vie antérieure au moment où survient l'inévitable. Le deuxième nous immerge dans le Japon médiéval. Que s'est-il passé le troisième jour de la lune du tigre ? Un souverain veut « éclaircir, devant témoins, les circonstances de la mort de son fils ». Ce texte inédit expose l'une des facettes de l'éventail littéraire de Blouin : le récit historique réaliste. Les études de l'écrivaine dans le domaine sont perceptibles, y compris dans le travail sur la forme de l'intrigue, volontairement narrée « à l'orientale ».

Être assis au bord d'un volcan

Le chasseur et autres noirceurs réunit des textes intéressants dans un ouvrage que j'aurais souhaité plus long. Il donne toutefois accès à une brève sélection de nouvelles dans lesquelles la violence est soigneusement dépeinte. Si vous n'avez pas découvert la nouvelle *Le chasseur*, voici l'occasion idéale d'accompagner Hugues au gymnase et dans le dédale de ruelles peu recommandables en attendant le prochain recueil de Blouin. Je ne doute pas qu'il nous emporte parmi noirceurs et marécages. Prédateurs, proies ? Les deux à la fois ? Belle nuit pour la chasse, vous ne trouvez pas ?

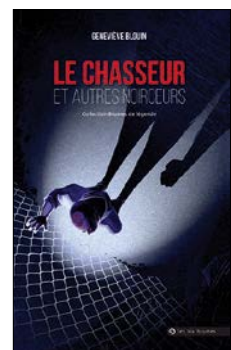
☆☆☆

Geneviève Blouin

Le chasseur et autres noirceurs

Sherbrooke, Les Six Brumes

2020, 121 p., 25 \$



Les derniers humains

Ariane Gélinas

Je le mentionnais dans ma critique de *Rabaskabarnak*, d'Éric St-Pierre, parue dans le numéro précédent de *Lettres québécoises* : nous assistons depuis quelque temps, au Québec, à un engouement pour les œuvres postapocalyptiques.

Nous sommes actuellement au troisième et dernier stade de cette effervescence : la publication de récits drôles et parodiques sur la fin du monde. À l'instar de *Rabaskabarnak*, *Une fille pas trop poussièreuse*, de Matthieu Simard, s'inscrit dans la lignée des fictions eschatologiques qui souhaitent mettre l'humour au premier plan : le roman est d'ailleurs qualifié de « comique » en quatrième de couverture.

Avant Jeudi-Cinq

Jusqu'à ce que survienne l'apocalypse, un Jeudi-Cinq, le narrateur du roman, Matthieu Simard, écrivain, coule des heures aussi paisibles qu'ennuyantes en compagnie de sa conjointe Julie. Deux jours avant la fin du monde, les Montréalais s'approvisionnent chez Costco. Julie veut entre autres se procurer une mijoteuse, même si un modèle inutilisé trône déjà dans une armoire. S'ensuit une discussion sur les mijoteuses entre Julie et Matthieu : il s'agit sans contredit des pages les plus amusantes que j'ai lues depuis longtemps.

La deuxième mijoteuse – identique à la première – est à l'origine de la séparation du couple, puis du départ de Julie, qui quitte leur appartement en laissant à Matthieu les multiples denrées du Costco. C'est ce qui permet d'ailleurs au narrateur de survivre au moment de la fin du monde, laquelle prend l'aspect d'une « couverture de suie, partout, comme un fondant sur un gâteau cheap, qui épous[e] toutes les formes de la ville ». Matthieu peut ainsi passer des mois tapi dans son logis, seul, à s'entretenir avec Maude, la plante exotique de Julie. Maude sera en quelque sorte son premier amour postapocalyptique, puisqu'il entreprendra par la suite de lui raconter l'ensemble de ses triomphes conjugaux.

Le titre, *Une fille pas trop poussièreuse*, annonce le programme du roman, clairement énoncé en page 34 : « D'un chapitre à l'autre, ce sera la palpitante énumération de mes relations postapocalyptiques. » Car le narrateur a du succès avec ces dames osseuses et cendreuses.

Nos blessures d'apocalypse

Une fois à l'extérieur, Matthieu poursuit ses conquêtes, se ralliant d'abord à la frénésie sexuelle qui s'est emparée de l'île de Montréal, en proie à une canicule extrême. Pourtant, dès qu'on s'éloigne de la métropole, un froid arctique assaille les promeneurs transis. Est-ce crédible, un tel microcosme climatique ? J'en doute. Et ce n'est pas parce qu'on choisit la tonalité humoristique que l'on peut se permettre des invraisemblances.

Matthieu, après avoir fréquenté les gens de la Source, visite brièvement la nouvelle enclave du métro montréalais, ampute une

jeune femme aimée, avec qui il a fait connaissance sur le toit du café Les derniers humains (belle idée), puis prend la route vers l'est, en direction du fleuve. Sur le chemin, entre son logement et le Saint-Laurent, il fera des rencontres importantes qui l'amèneront à repenser son rapport au monde.

Une fille pas trop poussièreuse s'avère une sorte de roman d'apprentissage. Le narrateur, égoïste et obnubilé par sa quête de succès amoureux, est fort peu altruiste. Il deviendra une personne meilleure grâce à une rencontre assez prévisible avec un être bon, doux, rédempteur. Il en résulte une conclusion en phase avec l'ensemble du livre : bien lisse – trop en ce qui me concerne. La phrase finale renvoie au titre, ce dernier étant filé dans la totalité de l'ouvrage. Un peu programmatique, tout ça. J'aurais aimé être plus surprise par le déroulement de l'intrigue, ses idées, ses protagonistes – un personnage se prénomme même Eve...

Nous sommes les débris d'un effondrement

Matthieu Simard a une prose agile et possède indiscutablement le sens du détail signifiant, comme j'avais pu le remarquer dans *Ici, ailleurs* (Alto, 2017). *Une fille pas trop poussièreuse* ne fait pas exception à cette règle, et j'ai noté plusieurs passages dans un carnet afin de les relire ultérieurement, dont celui-ci : « Je suis davantage bois mort que saumon. » Et l'échange sur les mijoteuses est hilarant ! La plupart du temps, l'humour est maîtrisé, bien qu'inconstant par moments : « Je ne manquerais pas ça pour tout Lord Durham. » Hum ! Hum ! Julie l'affirme formellement à Matthieu après avoir lu son manuscrit : « On dirait que t'as plogué toutes les jokes plates pis les mauvais jeux de mots que t'avais pas réussi à ploguer jusque-là. »

Il faut donc considérer *Une fille pas trop poussièreuse* pour ce qu'il veut être : un récit d'amour comique postapocalyptique. L'écrivain relève le mandat avec une plume aguerrie, même si j'aurais souhaité mieux percevoir les conséquences sociales et environnementales de l'effondrement du monde, sentir davantage la poussière du titre s'infiltrer dans les bronches.

☆☆☆

Matthieu Simard

Une fille pas trop poussièreuse

Montréal, Stanké

2019, 200 p., 22,95 \$



Antigone et le XXI^e siècle

Christian Saint-Pierre

La révolte d'Antigone n'a certainement pas fini d'inspirer : quatre autrices, une Ontarienne et trois Québécoises, ont imaginé de quelle manière l'héroïne de Sophocle conjuguerait sa quête au présent, comment elle répliquerait aux injustices du XXI^e siècle.

« *Antigone* est l'une des œuvres d'art les plus sublimes et exceptionnelles de tous les temps », peut-on lire dans *l'Esthétique* de Hegel à propos de la pièce de Sophocle. Cette tragédie, qui aurait été créée en 441 avant Jésus-Christ, l'Ontarienne Anne Carson considère qu'elle en est la traductrice et non l'adaptatrice. Dans une préface pas banale truffée de références, l'autrice d'*Antigonick*, par ailleurs férue de traductions du grec antique, s'adresse directement à la courageuse héroïne, s'engageant en quelque sorte à lui rendre justice : « Chère Antigone, je prends ça comme la tâche de la traductrice, d'interdire que tu puisses jamais perdre tes cris. »

C'est cette même noble mission que se sont donnée Cocteau, Racine, Brecht, Anouilh, Bauchau et Yourcenar, mais aussi, plus récemment, le Polonais Janusz Glowacki, avec *Antigone à New York* (Théâtrales, 2005), et les Québécoises Nathalie Boisvert, avec *Antigone au printemps* (Leméac, 2017), et Marie-Claude Verdier, avec *Andy's Gone* (Passage(s), 2018), sans oublier la cinéaste Sophie Deraspe, dont *l'Antigone* (2019) a été vue et entendue aux quatre coins du monde. « J'ai voulu faire vivre, à notre époque et dans le cadre social de nos villes occidentales, l'intégrité d'Antigone, son sens de la justice et sa capacité d'amour », explique la réalisatrice dans une note d'intention.

Antigone, cette brèche

Publiée en anglais en 2012 chez McClelland & Stewart, la pièce d'Anne Carson nous parvient sept ans plus tard chez l'Arche Éditeur, dans une traduction française d'Édouard Louis. Selon le romancier français, qui flirte de plus en plus fréquemment avec le théâtre, « jamais Antigone n'a été aussi déchirante, aussi vraie et radicale que celle de Carson ». C'est ce qu'on peut lire sur le bandeau placé par l'éditeur autour d'*Antigonick*, une plaquette d'une soixantaine de pages dans laquelle chaque mot est nécessaire, et il se pourrait bien que ces éloges soient justifiés.

Aux personnages de Sophocle, Carson s'est permis d'ajouter Nick, « un élément silencieux » dont elle précise qu'il est « toujours sur scène » et qu'il « mesure les choses ». Le traducteur français explique en note de bas de page que le mot anglais *nick* (qu'on retrouve aussi dans le titre de la pièce) signifie notamment « brèche, entaille, écorchure, une coupure à la surface de quelque chose, la chair, le bois, ou même le temps ». S'il est une métaphore qui convient bien à Antigone, c'est celle de la brèche. Le courage et la détermination de la jeune femme s'imposent depuis des siècles comme une source d'inspiration pour celles et ceux cherchant à fissurer les colonnes du temple, à prolonger et à élargir la faille qui se dessine dans l'édifice du pouvoir.

La langue employée par Carson est riche, dense et intertextuelle (la dramaturge cite tout naturellement Hegel, Brecht, Beckett et Woolf), mais elle est en même temps directe, laconique, parfois même comique, quand ce n'est pas franchement triviale : « Sais pas », dit le garde ; « Bingo », lance Antigone. Sans oublier Créon, qui navigue sur son « bateau à moteur ». Le chœur, dont le ton est plus soutenu, voire poétique, ne se gêne pas pour faire entendre, ici et là, une grinçante dérision :

À quoi ressemble un chœur grec ? Il ressemble à un avocat, tous les deux sont dans le business de la recherche d'un précédent, trouver une analogie, localiser un exemple antérieur, et tout cela pour être capable de dire : cette chose affreuse à laquelle nous assistons aujourd'hui n'est pas unique.

Née pour l'amour

La pièce de Carson est certainement féministe. À Ismène, qui estime que « les filles ne peuvent pas s'imposer contre les hommes », Antigone répond : « Et pourtant je le ferai. » Après avoir accusé sa nièce d'être « autonome, autarcique, autodidactique, autodomestique, autoempathique, autothérapeutique, autohistorique, autométaphorique, autoérotique et autoenvoûtée » – s'agit-il vraiment de défauts ? –, Créon affirme qu'il ne se laissera pas « embobiner par une femme ».

Antigone, sans contredit pacifiste – « Je suis née pour l'amour, pas pour la haine » –, réplique : les habitants de Thèbes « pensent tous comme moi, mais tu as cloué leur langue au sol ». La quête de l'héroïne tient néanmoins de la résistance, de la désobéissance : elle comporte une part de subversion que Créon n'hésite pas à qualifier d'« anarchie ». Dans un face-à-face vigoureux, Hémon traite son père de « petit dictateur », lui rappelant qu'« aucune ville n'appartient à un seul homme ».

Le chœur profère des propos percutants au sujet de l'état de la planète, de ce que les humains font subir à la faune et à la flore : « Il condamne les animaux et les montagnes par ses techniques, de son joug il fait ployer le taureau, il met le cheval à genoux. » Puis, habité par l'urgence, il conclut : « Risible dans ses villes en surplomb, vous le voyez galoper à sa guise, la lave des profondeurs déjà là, à ses pieds. »

Autant de métamorphoses

« Qu'elle cristallise, à elle seule, la condition humaine ou qu'elle reflète sporadiquement les temps présents, Antigone ne cesse, au gré de ses métamorphoses, de nous interpellier. » C'est ainsi que la conseillère dramaturgique Émilie Martz-Kuhn explique, dans son avant-propos, la manière profonde dont la figure d'Antigone et

la pièce de Sophocle « habitent nos imaginaires ». Produite par le Trident en mars 2019, présentée dans une mise en scène d'Olivier Arteau, la « réappropriation » de Pascale Renaud-Hébert, Rébecca Déraspe et Annick Lefebvre est publiée chez Dramaturges Éditeurs et accompagnée d'une quinzaine de photos du spectacle, toutes prises par Stéphane Bourgeois.

Se déroulant dans un futur que les autrices souhaitent « le moins proche possible », la pièce interroge notre présent en termes politiques, sociaux, économiques et environnementaux. Dans le prologue, signé Annick Lefebvre, Polynice exprime, dans un style brut et néanmoins lyrique, sa colère devant l'état du monde, mais aussi son « espoir de réparation », sa soif de justice :

J'entre dans la ville pour y trouver Étéocle. Ma cervelle pis mes mains sont prêtes, je le crains, à faire volontairement gicler le sang d'autrui. À mener mon frère au tombeau. Parce que c'est pas vrai, Étéocle, que tu vas continuer de te gonfler crissement la bédaine sur le dos du pauvre monde.

Le corps de la pièce, écrit par Pascale Renaud-Hébert, est caractérisé par une langue plus quotidienne, très explicite – certains diront trop –, mais juste, sensible, souvent passionnée, voire émouvante. Antigone s'adresse ainsi à sa sœur : « C'est pas vrai que je vais me fermer la gueule pour me sauver le cul, en sachant très bien que mon silence m'éteint. J'aime mieux être révoltée pis morte, que vivante pis paralysée. » Quant à Hémon, il exprime vivement son amour : « On est remplis de promesses, Antigone. Pis je vais t'en faire mille autres. Je te promets de te faire mille autres promesses. » Cette déclaration, aussi passionnée soit-elle, ne suffira pas à détourner la jeune femme de son combat.

L'insoumission est notre futur proche

Face à Créon, prisonnier de ses idées arrêtées, de sa langue policée et de son État policier, Antigone se tient irrémédiablement debout : « On peut voir la fin de notre ère de l'autre côté, juste là, pis toi, tu me demandes de me soumettre à des décrets qui vont te permettre de mieux contrôler avant que tout brûle ? » Un peu plus loin, elle ajoute : « Fuck tes règles, tes conventions, tes attentes, tes demandes, tes contraintes, tes impératifs pis tes ordres. C't'assez l'aplanissement, le lissage, le pliage. C't'assez de se taire par engourdissement. C't'assez. Moi, je me lève, je me dresse, mon gars, pis j'avance. »

Les quatre chœurs, tous de la main de Rébecca Déraspe, font entendre la voix du peuple, des hommes et des femmes plongés dans l'état d'urgence instauré par Créon, des plaidoyers truffés de mots anglais : « Les policiers munis d'fusils, c'est marche ou perds la vie. Les *strange people*, qu'on les crucifie. Rivalité *is over*, l'hostilité c'est fini. Créon a pris le *lead*, stratégie d'un insoumis. » Dans le dernier chant du chœur, la parole est non seulement affranchie des termes anglais, elle est aussi fédérée, retentissant d'un seul « nous » libérateur : « On veut vivre avant de mourir, sans se soumettre toujours, comme l'Histoire nous a appris à le faire. L'insoumission est notre futur proche. Nous serons mille et plus encore à abolir la subordination. »

C'est à Ismène, la survivante, que Pascale Renaud-Hébert a choisi d'accorder le mot de la fin, un monologue bouleversant dans lequel la jeune femme refuse d'être freinée par son passé : « Tu le vois ben que tout est troué, mais tu plonges quand même

tes deux bras là-dedans, en sachant que tu vas constamment danser sur le bord d'un gouffre immense, tellement consciente de tes limites, qui te définissent probablement même pas. » Avec tant de détermination, de lucidité et de lumière, il se pourrait bien qu'on évite le pire, et même que la vie renaisse de ses cendres.



☆☆☆

Anne Carson

Antigonick

(d'après *Antigone* de Sophocle)

Traduit de l'anglais (Canada)

par Édouard Louis

Paris, L'Arche

2019, 64 p., 24,95 \$



☆☆☆

Pascale Renaud-Hébert, Rébecca

Déraspe et Annick Lefebvre

Antigone, d'après Sophocle

Montréal, Dramaturges Éditeurs

2019, 144 p., 18,95 \$



LES ÉDITIONS

Sémaphore

www.editionssemaphore.qc.ca

Les gens sur la photo

Emmanuel Simard

Malgré des textes assez conformes et manquant de relief, le troisième ouvrage sur le travail de ce grand photographe demeure indispensable.

Voilà un peu plus de deux ans que débutait l'exposition *Gabor Szilasi. Le monde de l'art à Montréal, 1960-1980*, en décembre 2017, pour être plus exact. Le Musée McCord, en collaboration avec McGill-Queen's University Press, fait paraître aujourd'hui une publication portant le même titre, qui prolonge le plaisir de cette curiosité qu'incarnerait l'exposition, logée au deuxième étage de l'établissement sis rue Sherbrooke.

D'emblée, il faut l'admettre : si le nom du talentueux photographe n'était pas lié au projet, le degré d'excitation peinerait à grimper. Assister à un vernissage est parfois déjà assez pénible en soi pour que l'envie d'en contempler des photos s'avère nulle. Encore que l'époque du corpus, marquée par des bouleversements sociaux liés à la Révolution tranquille et par un puissant bouillonnement culturel, peut raviver l'intérêt de plusieurs, puisque l'histoire de l'art québécois et ses participants défilent devant nous : Guido Molinari, Rita Letendre, Alanis Obomsawin ou encore Armand Vaillancourt, pour ne nommer que ceux-là. Mais c'est l'œil de Szilasi qui sauve tout en faisant de la publication historico-archivistique un tantinet nichée une œuvre de photographie à part entière.

Au fil du temps

Cartonnées, les première et quatrième de couverture, au fini légèrement lustré, présentent des planches contacts sur lesquelles deux clichés sont entourés d'un trait rouge. Il en sera ainsi pour les sept premières pages, qui introduisent le livre, et des trois dernières, suggérant, comme l'écrit la fille du photographe, Andrea Szilasi : « [S]ur les planches contacts, le temps l'emporte sur le sujet. »

Cette couverture, d'ailleurs, aux dimensions plus grandes que les pages intérieures, fait penser à un portfolio ou à un cartable d'écolier dans lequel l'artiste aurait placé ses œuvres. À l'intérieur, le fond est noir et griffé, aux coins du livre, par le nom du photographe, au lettrage d'un blanc franc. Le contraste offre un bel effet et est non dépourvu de charme. Je n'arrive pas vraiment à trouver une justification à cette couverture surdimensionnée, sinon que le nom, peu importe la page que l'on tourne, apparaît autour de la photo, comme s'il continuait de résonner dans la galerie : « [I]l est au centre de tout et relié à tout le monde autour », comme l'affirme Andrea à propos de son père.

La mise en page présente quelques défauts qui, s'ils ne sont pas dramatiques, agacent néanmoins. Les marges des textes sont très étroites, et la taille des légendes, situées en haut de chaque image, trop grosse. Peccadilles, j'en conviens, mais elles affectent la finesse de l'ouvrage. En revanche, le rythme est bon et cadencé par des photos – occupant généralement la moitié d'une page – qui, comme le souligne très justement la conservatrice Zoë Tousignant, « captent les étranges moments de mimétisme entre

le spectateur et l'œuvre d'art ». Tout le talent de Szilasi réside dans la prise de ces instants. Il ne s'agit pas d'exécuter de simples portraits, mais plutôt de montrer l'éloquence d'un événement, d'une rencontre, du quotidien, éléments qui justifient pourquoi Szilasi a choisi cette discipline.

Le texte de Zoë Tousignant, axé sur le corpus photographique de Szilasi (contenant près de trois mille six cents négatifs), analyse « l'inventaire des contextes » des expositions au Québec et leur passage de lieux privés à des instituts muséaux et aux premiers centres d'artistes autogérés du Canada. La contribution de l'historienne de la photographie Martha Langford me semble empruntée. Je comprends que le « processus muséologique » ouvre sa réflexion ; pourtant, je trouve irritante cette manie de s'emparer du travail d'un artiste et de lui faire dire tout et n'importe quoi. Je ne suis pas contre l'idée (l'auteur est mort, comme disait l'autre), mais je ne crois pas qu'examiner le travail de Szilasi à l'aune des théories d'Erving Goffman soit si probant. Au début, je dois admettre que le texte d'Andrea Szilasi m'est apparu un peu mièvre et entaché par un sentimentalisme légèrement échevelé, bien qu'après relecture, je le trouve beaucoup plus près de la démarche de son père, plus direct, puisqu'elle est aussi nourrie par l'amour des gens. Je ne veux pas opposer les deux textes – il est d'ailleurs judicieux de les avoir pratiquement juxtaposés – ; je crois néanmoins que la contribution de Langford ne se tient pas derrière celui de Szilasi. C'est le droit de l'historienne de procéder (admirablement bien, cela dit) comme elle le fait, sauf que pour ma part, malheureusement, sa méthode rime avec ennui. Ce segment de l'ouvrage est par conséquent beaucoup moins inspiré.

Quoi qu'il en soit, après la lecture de l'ouvrage, le travail de Szilasi demeure en mémoire. Une pensée me vient : pour ce dernier, prendre une photo, c'est continuer la conversation.

☆☆☆
Gabor Szilasi
Le monde de l'art à Montréal, 1960-1980
Montréal, Musée McCord/
McGill-Queen's University Press
2019, 160 p., 39,95 \$



Faux raccord

Emmanuel Simard

L'objet est original, mais peine à reproduire
l'effet recherché du travail d'Amun.

On dirait un coffret retrouvé en rêve, coloré par des phosphènes passant du bleu au violet. Énergisé par ses lignes horizontales lumineuses le parcourant, le boîtier s'ouvre aussi facilement qu'une porte au royaume de Morphée. À l'intérieur, précédés d'un colophon digne de ce nom et, qui plus est, signé par l'artiste, quelques prières enfouies, soit huit reproductions des toiles du peintre, ainsi qu'un essai en deux brochures, l'une française et l'autre anglaise, de Jonathan Demers sur le travail de Numa Amun.

Rendue possible par le Prix en art actuel, créé par le Musée national des beaux-arts du Québec, la publication accompagne l'exposition *Raccord*, qui a eu lieu du 20 juin 2019 au 16 février 2020. Vous l'aurez compris : le catalogue fascine. La présentation du contenu est inusitée et originale. On trépigne de déplier, avec précaution, chacune des affiches et de découvrir le travail du peintre, qui nous offre un corpus d'œuvres « sis aux limites de l'art optique et [de] l'image cryptée, image dans l'image, héritières d'une tradition de la gravure qui, par la hachure et la trame, fait apparaître la figuration à partir du motif ». Puis, la calebasse remplie, le lecteur se réveille. Les promesses soufflées se transformeront, telle une alchimie inversée, en une boue de détails techniques dans lesquels il pataugera bientôt.

Infime

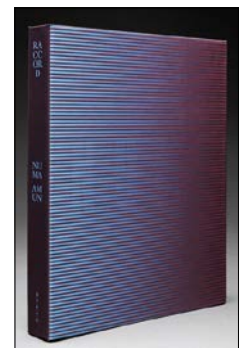
Reproduite sur du papier légèrement glacé, chaque affiche a un contenu double, car imprimée recto verso, le verso présentant un détail de l'œuvre reproduite au recto, ce qui permet à l'amateur comme au curieux de plonger davantage dans celle-ci, de s'en « approcher », car à première vue, et à une certaine distance, on peine à croire que cela a été peint par une main humaine. Les textures créées par les motifs et une palette rappelant des coloris propres à la science-fiction déroutent. On dirait des inscriptions sur la carlingue d'un vaisseau spatial, impression renforcée par les titres des peintures : *Le temps que nous vivons n'est pas celui que l'on pense* ; *Quelqu'un de très loin veut nous parler*. Des trames se promènent, semblent se cacher comme un code, un « écho dans le champ du sacré », pour reprendre un autre titre du corpus. Chatolement, luminosité étonnante pour de l'imprimé de ce calibre, silhouettes qui semblent éclairées, exhibant une peau vibrante, font prendre à cette œuvre un tour étrange et surréel qui déjoue la science de l'œil.

Je crois que ça fonctionne – du moins, on a une infime idée du travail d'Amun, qui est au demeurant un artiste très exigeant, comme nous l'explique Jonathan Demers. Il n'offre pas le commissariat de ses œuvres à n'importe qui. Je me questionne donc quant à la finalité de l'objet. Lors de l'exposition, les toiles d'Amun étaient encadrées dans le mur de la salle et suivaient une logique « narrative » propre à ce lieu, ce qui offrait au spectateur une immersion complète, étrange, « spirituo-contemplative » dans

son univers. Il est clair que cet aspect manque cruellement au catalogue. Comme je l'écrivais, l'impression est certes de bonne qualité, mais la manipulation des affiches, les pliures résultant de cette manipulation, la distance pratiquement inexistante entre l'œuvre et le spectateur ne rendent pas justice à l'exigence dont se nourrit l'œuvre d'Amun. Bien sûr, le contexte n'est pas le même. S'en serait-on approché davantage avec un livre plus conventionnel, aux dimensions adéquates ?

Temps vertical

Le texte de Demers présente un artiste ayant une approche monacale de la peinture, qui partage les prédispositions d'un mystique. Je ne suis pas toujours certain de suivre l'esprit primesautier de Demers, qui regorge de références et d'idées : on saute ainsi de l'atelier d'Amun – que l'essayiste n'a pu visiter – à une recette de boudin fait de sang humain, en passant par le Saint-Suaire aussi bien que par une allusion aux débuts esthétiques d'Amun, qui flirtait alors avec la pornographie. Toutes ces mentions ont évidemment pour point commun « la généalogie chrétienne de l'image ». Par contre, des formules sublimes telles que « En réduisant le geste à sa pénitence, c'est la clarté photographique qui dès lors apparaît » nous font rêver d'un texte plus long, plus ample, moins précipité. La même chose pourrait être dite de la brochure, qui est plutôt chiche en ce qui concerne les dimensions des images auxquelles fait référence Demers. Ce catalogue, dans sa déconstruction, permet toutefois d'entrevoir ou de ressentir ce temps vertical dont parle l'essayiste. *Raccord* serait donc un livre « en un seul et même instant », bien que pour citer l'Italien Giacomo Leopardi, son « [...] effet tout entier dépend[ra] de la chambre noire plus que de l'objet réel ».



☆☆

Numa Amun

Raccord

Québec, Musée national
des beaux-arts du Québec

2019, 23 p. (dont 8 affiches), 49,95 \$

Les libraires critiquent



MA VIE DE GÂTEAU SEC
Elizabeth Baril-Lessard
Les Malins
240 p. | 16,95\$

LA CRITIQUE DE CHANTAL FONTAINE DE LA LIBRAIRIE MODERNE (SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU)

Elizabeth Baril-Lessard a choisi de traiter des troubles anxieux dans son premier roman et elle le fait avec une grande justesse. Elle aborde aussi, par la bande, le sentiment amoureux ainsi que la notion du consentement.

Louane, cette jeune fille de 14 ans, nous livre ses pensées, ses inquiétudes et ses rêves avec une authenticité rafraîchissante. Dès les premières pages, on perçoit la sensibilité de l'ado qui analyse et juge sans pitié ses réactions. Diagnostiquée d'un trouble anxieux et coincée à la bibliothèque tous les après-midi, elle s'isole et n'arrive plus à se sentir bien, même avec sa meilleure amie Alice. C'est ici que l'autrice se distingue. Elle parvient à transmettre l'intériorité trouble de cette ado en quête d'elle-même. Ses angoisses et sa solitude s'avèrent profondément réalistes. D'ailleurs, on se demande où sont les parents de Louane. De rares allusions témoignent qu'elle est issue d'une famille compétente, normale. Si au début j'y ai vu une faille dans le texte, j'ai plutôt opté pour une juste compréhension de l'adolescence. Les jeunes, bien qu'ils respectent généralement leurs parents, ne les placent pas au cœur de leur vie. C'est donc une plongée dans son quotidien tel qu'elle le vit. C'est dans ce contexte de vulnérabilité qu'elle se laisse piétiner l'estime d'elle-même par un garçon dont elle se croit amoureuse. Celui-ci va pousser l'outrecuidance en l'embrassant contre son gré. La scène est racontée avec fébrilité, et les différents personnages qui interviennent confirment leur importance dans la vie de Louane.

Certes imparfait, raconté avec humour et tendresse, d'une plume simple et vive, ce roman transpose avec tact le fléau des angoisses chez les ados. Les jeunes dès 10 ans s'y reconnaîtront et on l'espère, y dénicheront de l'inspiration.

La voix des libraires indépendants, on la lit également dans la revue *Les libraires*, bimestriel distribué gratuitement dans les librairies indépendantes.

« »
quialu.ca

Découvrez de nouvelles lectures, **donnez** votre avis et **consultez** les commentaires d'autres lecteurs, **profitez** de conseils exclusifs de vos libraires indépendants et, surtout, **joignez-vous** à la plus grande communauté de partage de lectures au Québec!

**Rejoignez
la discussion!**

Une initiative de

**Les
libraires**

SODEC

Québec



Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

ENTENTE
DE DÉVELOPPEMENT CULTUREL
MUSÉE
DU QUÉBEC

Québec, ville de
LITTÉRATURE
UNESCO

ixmedia

vie littéraire

Carnets | Chroniques | Réflexions | Entretien

Nicholas **Dawson**

Zishad **Lak**

Pierre-Luc **Landry**

Yvon **Paré**

Jean-François **Nadeau**

Ralph **Elawani**

Simon **Paradis**

Sophie **Létourneau**

Roseline **Lambert**

Mélikah **Abdelmoumen**

Mathieu **Bélisle**

Claire **Legendre**

Virginie **Fournier**

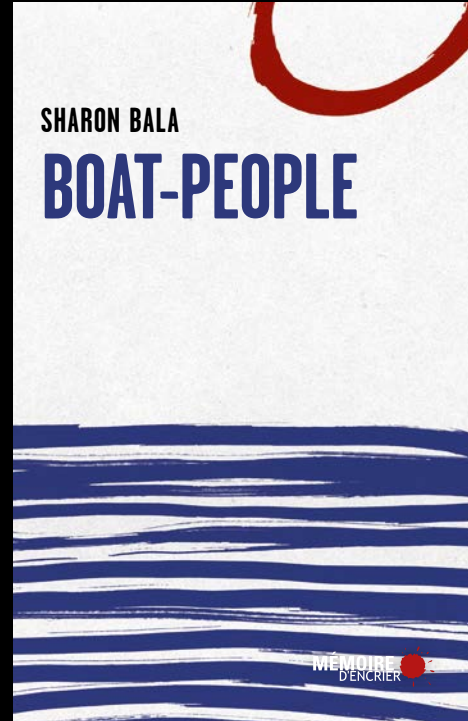
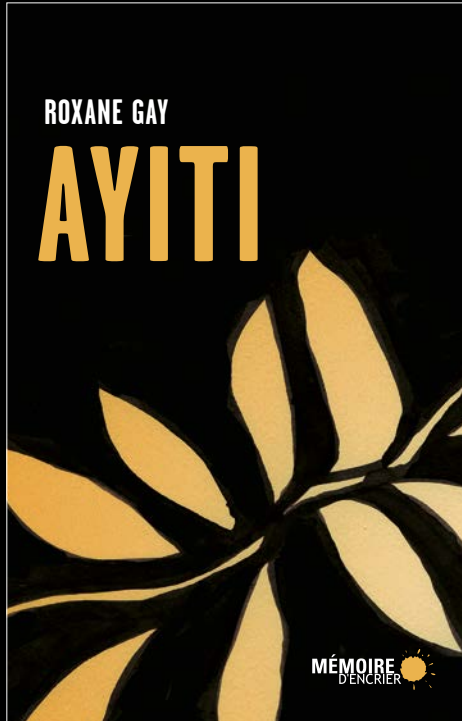
Camille **Toffoli**

MÉMOIRE D'ENCRIER



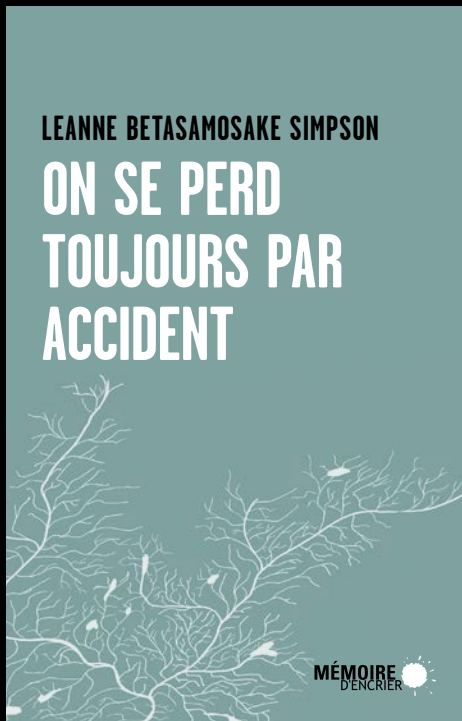
Par l'auteure de *Bad Feminist*

Succès phénoménal...



Ludique, fougueux et décolonial

Récit puissant sur les jeunes et la violence



Quarante livres

écrits par des écrivaines québécoises
et canadiennes autochtones ou racisées

Virginia **PÉSÉMAPÉO BORDELEAU** • Tanya **TAGAQ**
• Karine **ROSSO** • Ouanessa **YOUNSI** • Stéphane
MARTELLY • Leanne **BETASAMOSAKE SIMPSON** • Chloé
SAVOIE-BERNARD • Yara **EL-GHADBAN** • Marie-Célie
AGNANT • Elkahna **TALBI** • Joséphine **BACON** • Marie-
Andrée **GILL** • Natasha **KANAPÉ FONTAINE** • Ying **CHEN** •
Dionne **BRAND** • Aki **SHIMAZAKI** • Flavia **GARCIA** • Anne-
Marie **ALONZO** • Katherena **VERMETTE** • Esi **EDUGYAN** •
Catherine **HERNANDEZ** • Cherie **DIMALINE** • E. Pauline
JOHNSON • Katia **BELKHODJA** • **OBOM** • Kai Cheng **THOM**
• D. Mathieu **CASSEUDO** • Robyn **MAYNARD** • An Antane
KAPESH • Naomi **FONTAINE** • Madeleine **THIEN** • Eden
ROBINSON • Abla **FARHOUD** • Mélikah **ABDELMOUMEN** •
Mona **LATIF-GHATTAS** • Eloisa **AQUINO** • Lula **CARBALLO**
• Nadine **LTAIF** • Lee **MARACLE** • May **TELMISSANY**
[lettresquebecoises.qc.ca]

En janvier dernier, nous avons publié sur notre site une liste de lectures compilées par **Nicholas Dawson** (doctorant à l'UQAM, directeur littéraire aux éditions Triptyque et auteur), **Zishad Lak** (doctorante à l'Université d'Ottawa) et **Pierre-Luc Landry** (professeur à l'Université de Victoria, directeur littéraire aux éditions Triptyque et auteur). Rendez-vous sur le site de LQ pour en apprendre davantage sur chacun de ces ouvrages.



Anne Hébert devant la fenêtre de son appartement montréalais.

Vie littéraire | Chronique délinquante

Pour saluer une grande dame

Yvon Paré

La publication de *Anne Hébert, vivre pour écrire*, une biographie présentée par Marie-Andrée Lamontagne, donne une belle occasion de se tourner vers cette grande autrice que l'actualité oublie souvent malheureusement.

La lecture de cet ouvrage imposant (cinq cent soixante pages) permet de suivre Anne Hébert de sa naissance en 1916 à sa mort en l'an 2000. Une aventure qui m'a donné envie de revoir son œuvre, ses romans et sa poésie que j'ai découverts au hasard des jours. Madame Hébert s'est démarquée à une époque où il était difficile de faire sa place, surtout pour une femme. Les écrivains et les écrivaines étaient rarissimes dans ce Québec qui tentait de secouer ses carcans religieux et qui s'épuisait dans les derniers soubresauts du régime de Maurice Duplessis.

J'ai déjà parlé de mon contact avec *Le torrent* à mon arrivée à Montréal en 1966, de cette rencontre brutale qui m'avait à la fois déstabilisé et fasciné dans un cours dispensé par un Paul Chamberland encore tout barbouillé de ses études universitaires.

La relecture du premier roman d'Hébert, *Les chambres de bois*, s'est imposée avec la parution de sa biographie. Je n'avais que douze ans en 1958 et ignorais tout alors des livres même si les histoires me titillaient et que je ne me lassais jamais des inventions de mes oncles et de nos voisins.

En 1958, nous sommes un an avant la publication de *La belle bête* de Marie-Claire Blais, une écrivaine qui marquera elle aussi son époque. C'est l'année de la parution d'*Agaguk* d'Yves Thériault, un récit nordique qui collera à son auteur et le propulsera sur la scène internationale.

C'est le début de *Marie-Didace*, un téléroman connu de Radio-Canada, écrit par Germaine Guèvremont. Une suite si l'on veut aux cent trente-huit épisodes du *Survenant* diffusés de 1954 à 1957.

C'est également la présentation de la pièce *Le temps des lilas* de Marcel Dubé au Théâtre du Nouveau Monde. Anne Hébert reçoit le prix Ludger-Duvernay la même année. Michel Louvain, sur scène et à la radio, fait un succès de *Lison, il faut nous séparer*. Rina Kitty est aussi fort populaire.

Premier roman

Les chambres de bois raconte une histoire étrange, celle de deux femmes et d'un homme vivant dans un appartement, une atmosphère étouffante et malade. Les trois n'arrivent pas à secouer la fatalité qui leur colle à la peau et qui les possède comme une tare génétique. Ce n'est pas sans rappeler *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault paru dix ans auparavant.

Nous sommes à Paris, je crois, même si le lieu n'est jamais nommé. Un appartement bourgeois avec la fuite de Catherine dans le Sud, certainement à Menton, sur les rives de la Méditerranée, lieu où Anne Hébert séjournera pendant des années. Catherine et Michel forment un couple désassorti qui n'en a jamais été un. Lia et son frère sont incapables de s'affirmer loin l'un de l'autre, possédés qu'ils sont par un amour obsessionnel, incestueux qui n'ira pas jusqu'aux contacts physiques. Le prénom de Catherine n'est pas innocent non plus. Je pense à Sainte-Catherine-de-Fossambault où Anne Hébert est née et où elle a séjourné à maintes reprises, vivant dans une chambre lors de la longue réclusion où elle a combattu une maladie qui s'est avérée un faux diagnostic du médecin. Lieu d'enfermement, d'attente et de rêves.

Catherine vit une forme d'endormissement qui fait qu'elle devient évanescence, transparente presque jusqu'au jour où elle fuit au soleil, retrouve l'espace et le regard d'un homme. Beaucoup de commentateurs ont fait le lien entre la réclusion de Catherine et celle de l'autrice au Québec, son départ pour la France et l'apprentissage de l'autonomie et de sa vocation d'écrivaine.

Nous retrouvons ici les grands thèmes qui hanteront l'œuvre d'Anne Hébert, particulièrement *Les fous de Bassan* qui paraît en 1982. L'enfermement dans un village, quelque part près de la mer et d'un fleuve, les amours violents, meurtriers qui provoquent la fuite et la mort. Les passions maudites aussi de *Kamouraska* publié en 1970 et dont Claude Jutra tirera un film en 1973.

Expérience

Expérience un peu étrange que de relire *Les chambres de bois*, que de s'attarder à ce trio plus conceptuel que fait de chair et de sang. Michel, un musicien, n'approche sa femme Catherine qu'en trahissant sa sœur Lia, la noire, la sombre qui porte le soufre et la fumée de ses cigarettes, la passionnée qui revient amochée de ses fuites, comme un chat de ruelle qui a dû se battre contre le monde entier.

L'incommunicabilité chez Anne Hébert est fascinante. L'incapacité si typique des Québécois à secouer les mots pour dire les frustrations et les émotions. Stevens grogne dans *Les fous de Bassan*, ne peut que tuer ceux qu'il aime. J'ai pensé bien sûr à *Des souris et des hommes* de John Steinbeck paru en 1937. Lennie Small n'a pas de mots et provoque des catastrophes. Tout comme Nicole Houde reprendra l'allégorie dans *La maison du remous*. Gertrude, un peu attardée, cache des souris dans un placard et finit par les étouffer.

La passion pousse toujours vers la mort chez les contemporains d'Anne Hébert, dans les premières œuvres de Marie-Claire Blais ou



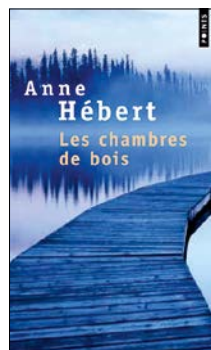
Anne Hébert avec sa sœur Marie.

dans les romans d'Yves Thériault. Difficile d'échapper aux grands archétypes et de les plier à sa manière et son regard.

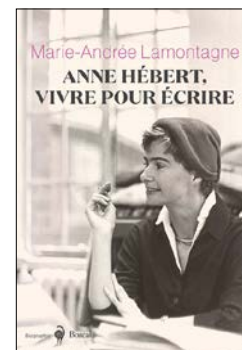
Les chambres de bois offre des moments de fulgurance, d'une beauté d'écriture émouvante, d'une justesse qui m'a souvent coupé le souffle. C'est tout l'art d'Anne Hébert que l'on retrouve dans ce premier ouvrage qui reste actuel.

Photos : Archives de l'Université de Sherbrooke, fonds Anne Hébert.

Anne Hébert
Les chambres de bois
Paris, Seuil, coll. « Points »
[1958] 1996, 190 p., 13,95 \$



Marie-Andrée Lamontagne
Anne Hébert, vivre pour écrire
Montréal, Boréal
2019, 560 p., 39,95 \$



Des nouilles ou des escrocs

Jean-François Nadeau

Professeur de science politique à l'Université du Québec à Montréal, Thierry Hentsch est décédé prématurément. À sa mort en 2005, le quotidien *Le Devoir* avait consacré rien de moins, je m'en souviens, qu'un éditorial à sa mémoire, le présentant à cette occasion, non sans raison, comme une figure exemplaire de l'intellectuel d'ici. « Contrairement à la France, le Québec ne connaît pas le star-system intellectuel », écrivait Josée Boileau en déplorant leur mort récente :

Pas de Sartre ou Beauvoir ici, ou d'Aron, de Bourdieu, Lacan – ni de BHL, de Ferry, de Cyrulnik, de Badinter, d'Onfray. Ici, la timidité devant les débats d'idées – qui sont bien autre chose que l'échange d'opinions à l'emporte-pièce – ne favorise pas la mise en valeur de ceux qui portent une pensée forte et originale. Alors Vacher le philosophe essayiste, Desaulniers, l'analyste de la télévision, Hentsch, le philosophe politique, sont des noms qui parlent peu, ou pas du tout, au grand public. Et pourtant, leur œuvre aura été marquante.

Professeur doublé d'un écrivain, Thierry Hentsch avait eu le temps d'être récompensé de nombreux prix, dont celui du vice-roi du Canada, le Prix littéraire du Gouverneur général, en hommage à ce beau livre qu'est *Raconter et mourir* (Presses de l'Université de Montréal, 2002).

De ses amis, Georges Leroux et Nathalie Fortin ont cru bon, à raison, de rassembler ses textes épars. Dans ce volume posthume, intitulé *Orient-Occident : écrits politiques dispersés*, apparaît la grande cohérence et l'élégance de cette plume qui demeure d'une actualité parfois étonnante.

Tous Américains

Par où commencer ? Je lis, en particulier, ses écrits rédigés au lendemain du choc consécutif aux attentats du 11 septembre 2001. Hentsch se montrait particulièrement posé, mettant à profit plusieurs années de réflexion à l'égard du Moyen-Orient. Il doutait volontiers, non sans raison, de ces théories civilisationnelles à cinq sous qui ont connu leur heure de gloire à la suite de ces attentats. Il est vrai qu'avant même que le FBI ait indiqué la moindre piste, les médias occidentaux s'étaient instinctivement « tournés du côté du monde musulman pour chercher les coupables », observait Hentsch. Cette réaction qui désignait d'emblée comme coupable tout un milieu manifestait fort bien, ajoutait-il, « l'existence d'un malaise durable dans notre rapport à cette région du monde ».

Ici comme ailleurs, on trouva de bon ton de lancer des professions de foi en faveur de Washington. À entendre bien des commentateurs soulevés par une vague revancharde, nous étions soudain « tous Américains ». Vouloir soutenir des nuances, aller jusqu'à dire que cette Amérique portait peut-être en elle la responsabilité d'au moins une portion du malheur qui la frappait était conçu comme une hérésie. L'intellectuelle Susan Sontag

en fit les frais, on s'en souviendra. Elle fut vertement semoncée pour avoir voulu indiquer quelques pistes de responsabilités de l'Amérique dans le désagrément du monde. Mais le discours dominant voulait seulement entendre que les terroristes étaient des fanatiques absolus, des monstres, des gens à mettre au ban de l'humanité, des insectes au sujet desquels il ne convenait même pas de réfléchir et qu'il était préférable d'exterminer sur-le-champ jusqu'au dernier. Dans cette même tonalité, un professeur réputé de l'Université Laval écrivit alors que les opposants de cette Amérique frappée au cœur étaient des rats qu'il fallait s'employer à éradiquer.

Dans quel monde voulions-nous vivre lorsque le président Georges W. Bush, comme réplique immédiate aux attentats, répétait à ses compatriotes pendus à ses lèvres d'aller magasiner, de poursuivre en somme la vie qu'on attendait qu'ils vivent ? Quel monde étions-nous à nous fabriquer alors ?

On croyait volontiers, même à l'université, que Samuel Huntington, avec son *Choc des civilisations*, avait raison. Thierry Hentsch en dénonçait la courte vue sans broncher. Pareils idéologues, résumait Hentsch, « supposent qu'entre certaines civilisations des incompatibilités fondamentales constituent de dangereuses sources de tensions dans le monde ». Ces affrontements seraient d'abord d'ordre culturel. « Si cette manière de voir était exacte, les tensions russo-américaines auraient dû survivre intactes à l'effondrement du régime soviétique et l'Occident se montrer inapte à s'entendre avec la Chine, l'Inde et le Japon. » Et c'était sans compter que toute l'argumentation bancal de Huntington de ce monde convergeait vers la volonté de faire des musulmans un nouveau repoussoir commode pour imposer des visées de domination, au nom d'une théorie fumeuse qui « sert ici à désigner l'autre comme la source du problème ». Ce qui revenait à vouloir croire d'emblée l'Occident comme immunisé contre toute forme de critique qui pourrait lui être adressée.

Il y aurait pourtant matière, rappelait Hentsch, à un retour sur soi. « Aucune civilisation n'a autant détruit que la nôtre », une destruction à grande échelle qui se manifeste de façon éclatante avec la « découverte » des Amériques et qui va croissant, à partir de là, sur plus de cinq siècles.

Intellectuels et experts-comptables

Est-ce le regard autocritique qui nous faisait défaut ? Même pas. Aucune civilisation ne s'est autant critiquée mais avec si peu de conséquences logiques, soutenait Hentsch. « Nous avons prôné la tolérance et pratiqué l'exclusion, demandé la dignité et provoqué l'avilissement, prêché la liberté et asservi les peuples conquis. » Ce à quoi il ajoute que nous avons érigé « le mythe du sujet moderne, libre, autonome, et nous l'avons descendu de son piédestal, sans pour autant cesser de nous comporter comme si ce jeu existait. Même le culte de la raison ne nous a pas empêchés de connaître deux guerres mondiales, et des tueries à une échelle

jusque-là inconcevable. » Aucune civilisation, en somme, n'a aussi radicalement cherché à maîtriser la nature tout en réussissant aussi mal à se contrôler elle-même.

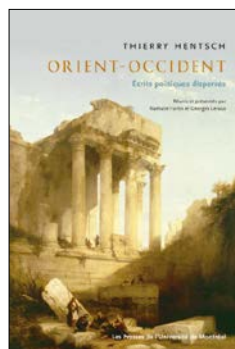
Son analyse est cinglante et demeure d'une vive actualité. « Nous avons révoqué Dieu de la sphère publique et réinstallé la transcendance dans la nation, avant de la transférer dans le capital », écrit-il. Et ceci encore : « Les intellectuels qui, les yeux fermés, affichent leur confiance inébranlable en notre système ressemblent un peu à ces experts-comptables qui accordent leur bénédiction à une entreprise en roue libre sur la pente d'une faillite frauduleuse. Ce sont des nouilles ou des escrocs. »

Dans ce cadre, la « différence » que l'on célèbre partout est devenue un hochet commode, pour peu qu'elle ne dérange pas. La différence, note Hentsch, n'est devenue tolérable qu'en vertu des canons du folklore qui donnent une touche de couleur agréable à l'ordinaire, pourvu qu'il ne dérange pas celui-ci. Autrement, toute différence est jugée « intolérable ». Ce qui revient à dire que « l'Occident n'exige rien d'autre, au fond, que de pouvoir paisiblement consommer le monde et tenir ses mendiants tranquilles en faisant mine de les inviter à sa table ».

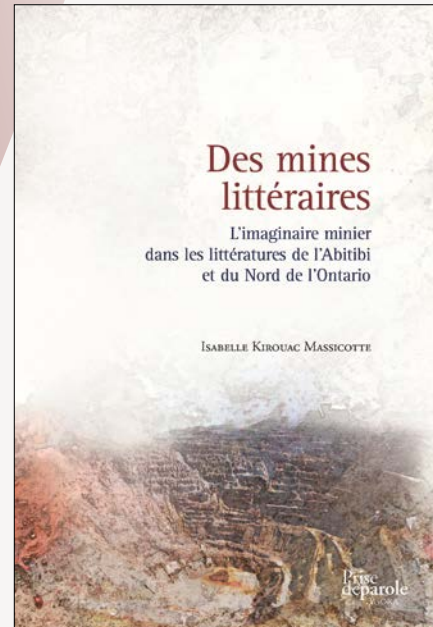
Quels que soient les avantages matériels que ce système capitaliste procure à quelques-uns – et Thierry Hentsch avait pleinement conscience d'être au nombre des privilégiés –, il est de plus en plus impensable d'évacuer de nos consciences les ravages immenses qu'il entraîne. « Nous savons bien que ce système ne peut indéfiniment faire du monde entier le champ d'une lutte impitoyable pour le profit en excluant comme simple déchet cette part du matériel humain qui fait obstacle à sa volonté. » Pourtant, c'est bien cette voie qu'on s'astreint à continuer de suivre, tête baissée, résignés.

Dans un des beaux essais qui composent ce livre posthume, Hentsch rappelle que ce monde qu'on tente de percevoir comme enchanté ne supporte pas l'idée qu'on puisse se tenir en marge du rêve officiel, montrant de la sorte que la tolérance de ce système est plus limitée qu'on veut se le faire croire. Il invoquait à preuve le cas de citoyens américains frappés d'ostracisme dans la mesure où ils décidaient de rejoindre le monde d'idées des talibans. Devenir Américain, fait remarquer Hentsch, c'est selon la rhétorique ambiante atteindre à ce que l'humanité a produit de mieux. Il est donc tenu pour normal que tous le désirent et « inconcevable que quiconque puisse raisonnablement y renoncer ». Ce qui donne la confirmation implicite, soutient finalement Hentsch, « de notre incapacité à penser un horizon politique, social et philosophique différent du nôtre ». Dans ce livre, sans conteste, on trouvera matière à de riches réflexions.

Thierry Hentsch
Orient-Occident :
écrits politiques dispersés
Réunis et présentés par
Nathalie Fortin et Georges Leroux
Montréal, PUM
2019, 408 p., 34,95 \$



UNE INCURSION RICHE DANS L'IMAGINAIRE MINIER



L'AURÉAT
**Prix
Champlain**

« Des mines littéraires, au-delà de la spécificité de ses thèmes qui comprend entre autres la nordicité, le labeur et la création d'un monde neuf, tente de répondre à ce que c'est que d'habiter un territoire et d'y appartenir. »

— LE JURY DU PRIX CHAMPLAIN

Le statut frontalier du prospecteur le place effectivement dans une position mitoyenne, quelque part entre la société qu'il contribue à construire et qu'il représente et le monde légendaire des grands explorateurs solitaires, plus grand que nature.

ISABELLE KIROUAC MASSICOTTE
Des mines littéraires
L'imaginaire minier dans les littératures de l'Abitibi et du Nord de l'Ontario
Éditions Prise de parole

Québec



Maison de la littérature



refc.ca



Regroupement des éditeurs franco-canadiens

Vol au-dessus d'un nid de cassés

Ralph Elawani

Moult ressuscite le « roman déguisé » de Marie Letellier, *On n'est pas des trous-de-cul*.

J'ai retiré une tique à la chienne d'un ami l'été dernier. Elle avait la forme d'un grain de maïs cuit à la vapeur. Comme pour quiconque s'est astreint à cette tâche, l'énigme était de savoir si l'on avait bel et bien arraché l'acarien en entier. En d'autres mots, si l'animal était enfin seul dans son corps. À la manière du tableau *La création d'Adam* de Michel-Ange, la figure du parasite et celle de l'espion se sont souvent chatouillé les boudins. Les deux traversent l'histoire du cinéma ; on les retrouve autant chez Samuel Fuller que chez Bong Joon-ho – cinéaste oscarisé qu'un copain remettait récemment en question, laissant sous-entendre que le « tourisme de la pauvreté » de son film *Parasite* l'embarrassait et qu'un art qui carbure aux millions devrait se garder une petite gêne. Je lui ai suggéré le réalisme socialiste.

N'empêche que son commentaire renvoyait à une idée sur laquelle il vaut la peine de s'arrêter : le documentaire, le « réel », est-il plus apte à nous faire comprendre le Réel que la fiction ? Je me suis posé la question, car la tentation d'inventer de toutes pièces cette chronique m'a effleuré l'esprit. À vrai dire, puisque ce numéro porte sur l'argent, je m'étais mis en tête de rencontrer Anne Robillard, créatrice de la série à succès *Les chevaliers d'Émeraude*. Je l'imaginai en châtelaine, intendante d'un lieu où demeurent aussi quelques vassaux, amateurs de romans de *fantasy* recevant le fief de créations inédites chaque mois. Mais un litige oppose l'usine à best-sellers à un ancien éditeur. Un espion à la solde du lumpenprolétariat littéraire (la critique) aurait sans doute été de bien peu d'aide à sa cause devant un juge. Vaincu par le réel, j'ai extrait du vivier d'acariens qu'est ma bibliothèque deux éditions originales (la rouge et la verte) d'*On n'est pas des trous-de-cul*, de Marie Letellier, en me rappelant que l'argent passionne deux types d'individus : ceux qui en ont et ceux qui n'en ont pas.

Ti-Noir, Marie pis la gang

En 1967, Marie Letellier, une étudiante de l'Université de Montréal, se rend au cœur du quartier Centre-Sud, dans le cadre d'un séminaire d'anthropologie, pour étudier les conditions de vie de la population locale. L'un de ses collègues se prénomme Pierre. Il est grand, mince et affectionne les cigarettes sans filtre. Personne ne connaît pour l'instant cet efflanqué qu'on appellera plus tard « Falardeau ». Mue par les promesses du travail de terrain, Letellier finit bientôt par déménager au-dessus d'une famille (celle de Robert « Ti-Noir » et Monique Bouchard) de ce quartier populaire. De sa relation avec les Bouchard, elle tirera un mémoire de maîtrise rédigé sous la supervision du sociologue Gabriel Gagnon¹. Un intellectuel proche de la nouvelle gauche, des théories de l'anthropologue Oscar Lewis, mais aussi de quelques *partipristes*, dont Gérard Godin. Gagnon enverra au poète et éditeur le mémoire de son étudiante. En avril 1972, Jacques Ferron saluera dans *Le Magazine MacLean* cette « thèse » rebaptisée *On n'est pas des trous-de-cul*, concluant qu'elle n'est rien de moins qu'un « roman déguisé », « un très bon roman² ».

C'est ce « très bon roman » que la sociologue Dalie Giroux et sa conjointe Amélie-Anne se lisaient à haute voix, en 2012, en route vers Sept-Îles pour assister à un cours de droit traditionnel innu. « On devait s'arrêter pour rire. Au retour, sur la 138, en passant par La Malbaie, on a décidé d'essayer de trouver Marie Letellier, car on savait par une connaissance commune qu'elle demeurait une partie de l'année à Port-au-Persil. Mais on ne savait pas où chercher. » Dans un restaurant, un serveur a glissé à Amélie-Anne qu'elle lui rappelait sa voisine. « Elle ne s'appellerait pas Marie Letellier, par hasard ? » L'homme a figé. Le lendemain, Dalie et Amélie-Anne riaient aux larmes en compagnie de Marie et visitaient la maison qu'elle et son chum Jean-Pierre ont construite.

Remarquez, ce n'était pas la première fois que ce genre d'événement se produisait. Le poète *rodrigolais* Sébastien Blais, auteur de *Vagabond à rien* (2004), était débarqué chez elle une fois, caméra à l'épaule.

Comme Dalie, Sébastien m'a parlé de l'arrivée à la maison, de ce soleil qui nimbait Marie, la couvrant d'une poussière brillante, d'un halo comme celui qu'il avait lui-même placé autour de l'autrice de ce petit livre devenu mythique au sein de son cercle d'amis (et d'une frange marginale du milieu littéraire québécois).

Quelques années après le passage de Dalie et d'Amélie-Anne, Letellier a reçu une carte postale de « gens adorables ». Ceux de Moult éditions, qui cherchaient à rééditer l'ouvrage de la femme sortie en 2016 du silence pour signer un texte d'opinion dans *Le Devoir* au sujet de « l'abandon du patrimoine toponymique », de la potentielle disparition du nom « Port-au-Persil³ ».

Vous avez sans doute noté que j'ai placé « ces gens adorables » entre guillemets. Ce ne sont pas mes mots, mais bien ceux de Marie Letellier.

Je l'ai rencontrée, moi aussi.

Une Joulonaise en Joulonie

J'ai été frappé par l'utilisation parcimonieuse de l'espace quand j'ai passé la porte de l'appartement montréalais de Marie et Jean-Pierre. Le couple partage son quotidien depuis cinquante-deux ans ; c'est-à-dire depuis l'époque où il partait sur le pouce jusqu'en Californie (« On a visité Patrick Straram, à Sonoma »), avant d'emprunter la *hippie trail* jusqu'à Katmandou (« Lors d'un arrêt en Libye, on a assisté à un discours de Nasser et de Kadhafi »).

Jean-Pierre n'était pas là quand j'ai rendu visite à Marie. Dommage, c'était son anniversaire. Je lui avais acheté des financiers dans une pâtisserie de la rue Gilford. Ça cadrerait avec les thèmes du livre de sa blonde (qu'il a illustré) : l'argent, le mépris de classe, les logements à 28 \$ par mois, la mobilité sociale, les augmentations...

Lancé au Salon du livre de 1971, *On n'est pas des trous-de-cul* a connu un certain succès à sa sortie. « En travail social, ils le voulaient. Et d'autres souhaitaient l'étudier pour le joul, le parler populaire », m'a dit Marie.

Elle aurait sans doute pu faire mousser davantage son livre, en 1971, se mettre en avant, mais elle semble encore aujourd'hui trouver l'exercice impudique. Surtout qu'elle n'a jamais obtenu la permission des Bouchard pour coucher sur papier leurs dérapages matrimoniaux. « Je ne voulais pas plus de bruit. Je disais aux journalistes de prendre le livre et de faire leur travail. Je comprends qu'il faut faire de la promo, mais j'ai de la misère. Et puis Ti-Noir l'a appris et m'a engueulée, un jour, en me croisant dans la rue. »

À la fin des années 1970, Marie a enseigné l'animation culturelle à l'UQAM. Elle a aussi milité du côté d'En Lutte! et abandonné ses études doctorales pour travailler à Relais-Femmes à partir de 1985. Puis elle s'est mise à la céramique à temps plein, après avoir été l'élève de Marcel Beaucage. « Une vocation tardive », comme elle le dit.

En plus de leur atelier de Port-au-Persil, le couple en partage un à Montréal, où Jean-Pierre s'adonne quant à lui à la gravure. « Ils veulent nous augmenter à 10 \$ le pied carré. Bref, envoyer tout le monde à Chabanel⁴. » À cet instant précis, Marie a parlé comme un personnage de son livre. Je ne m'en suis rendu compte qu'en transcrivant mes notes.

« On vit pas riche, on vit normal »

Dans la préface de la réédition d'*On n'est pas des trous-de-cul*, le sociologue Jean-Philippe Warren explique que l'ouvrage prend la forme d'une longue scène de ménage, ce qui en rend la lecture encore plus captivante. « On entend à peu près seulement deux voix dans son étude de terrain : celle de Monique et celle de Ti-Noir, comme si Letellier était, au fond, plus intéressée par leurs amours (ou plus exactement, leurs désamours) que par leurs difficultés matérielles. »

C'est ce qui ressort du livre : les impacts de la « culture de la pauvreté » sur les individus⁵. Une culture dont plusieurs ont hérité des traits, même si ceux-ci sont parfois contentieux. Si vous avez déjà visionné *Le bonhomme* de Pierre Maheu (1972), vous y avez sans doute vu un décalque des Bouchard dans le quartier Saint-Henri.

Le genre qui « vit pas riche, mais [qui] vit normal », qui traite les curés de « suceux de culs » tout en méprisant les mécréants, qui considère plausible que Jean Drapeau soit Hitler déguisé, qui croit qu'une « femme qui se fait sortir les organes par [un] gars » peut accoucher d'un singe, qui déteste la police, mais respecte l'armée, la pègre et Machine Gun Molly, et qui vit dans une promiscuité sexuelle manifeste.

Des cassés facilement enclins à servir des causes réactionnaires, en raison de l'appel irrésistible du concret : entre deux dents cariées, une piastre est parfois plus tangible qu'une mesure d'accès à des soins de santé universels. N'empêche que le désespoir nourrit à l'occasion d'autres impulsions. C'est à ce moment qu'on bascule dans l'héroïsme.

Comme en février 2019 : durant un reportage télé en direct d'Alger, un quidam se place dans le champ de la caméra alors qu'une



Marie Letellier, 1972. Photo : Geral McKenzie.

présentatrice tente de commenter le soulèvement populaire contre Bouteflika. Lorsqu'il crie « *Yetnahaw Gaâ* » [« Qu'ils partent tous », en arabe algérien, ou *darja*, « dialecte »], la femme rétorque « En arabe, svp ». L'homme réplique : « C'est comme ça qu'on parle ici. » L'inconnu accède instantanément au statut de vedette, comme en témoigne le récent documentaire de Sara Nacer, dont le titre reprend ce *Qu'ils partent tous*. Une formule tangible, rassembleuse, peut-être pour la même raison que le livre de Letellier avait fasciné Jacques Ferron à sa sortie : parce qu'il était d'ici, parce qu'il ne s'éloignait pas du champ de la parole.

Le même champ dont me parlait récemment le cinéaste André Forcier – un autre gars de Longueuil – en puffant sur un barreau de chaise, avant d'ajouter : « Y'a un seul livre québécois que j'aurais aimé adapter, *On n'est pas des trous-de-cul* ». Je ne l'ai pas dit à Marie.

1. Gagnon s'était notamment intéressé à l'autogestion et au développement du socialisme sénégalais, au début des années 1960, assistant même à un coup d'État sur place. Voir à ce titre son entrevue accordée à Pierre Laval Mathieu, disponible sur la chaîne YouTube de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval.
2. Jacques Ferron, « Une culture (appelée ?) québécoise », *Chroniques littéraires 1961-1981*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2006, p. 300-303.
3. Marie Letellier et Jean-Pierre Sauvé, « Adieu, Port-au-Persil », *Le Devoir*, 1^{er} août 2016.
4. Parfois qualifié de « quartier de la mode », le tronçon de la rue Chabanel Ouest, au nord de l'autoroute 40, est un ancien secteur industriel où de plus en plus d'artistes se voient forcés de déménager leurs ateliers en raison de la montée des loyers et de la revente des immeubles dans les quartiers centraux.
5. Notons que l'on a reproché à ce concept d'Oscar Lewis « d'analyser la pauvreté en termes de culture, d'héritage culturel plutôt qu'en termes d'adaptation à un environnement ». Ce que Letellier n'avait pas trouvé convaincant comme critique, à l'époque.



Marie Letellier
On n'est pas des trous-de-cul
Gravures de Jean-Pierre Sauvé
Préface de Jean-Philippe Warren
Postface et photos inédites de Marie Letellier
Montréal, Moul't [Parti pris, 1971]
2019, 222 p., 24,95 \$

4 : Soupe miso

Café Mouette, histoire parallèle

Texte et photos | Simon Paradis

Depuis qu'Itachi était descendu de l'avion, il n'avait cessé de neiger. Itachi n'avait pas mis les pieds dans cette ville depuis quarante ans. À son arrivée au *Tenjinyama Art Studio*, résidence d'artistes, le hall vitré et la bibliothèque étaient froids et sombres, le soleil déjà couché à cette latitude nord. Ses vieux os n'étaient plus aussi résistants qu'autrefois. Dans la cuisine, Itachi se préparait une soupe : « Ah... que j'ai faim. Je dois d'abord mijoter le bouillon. » Itachi poussa un chaudron sur la plaque à induction de marque Hitachi. « Ah... J'ai toujours rêvé d'avoir un four comme celui-là, plus efficace que mon brûleur. » Itachi alluma la plaque, versa le dashi élaboré à partir d'algues kombu et de flocons de bonites séchées, coupa une tranche de miso rouge qu'il jeta dans le chaudron. « Ah... si longtemps que je n'ai pas joué dans cette neige. Merci à Mami Odai de m'avoir offert cette résidence. » Ils s'étaient rencontrés lors d'un atelier sur les arts nordiques. Elle était curieuse. « Vous êtes originaire de Sapporo ? » Il était réservé. « Je ne suis qu'un simple professeur de théâtre. » Sa présentation n'avait été que façade, une continuation de sa vie académique. « Ah ! Des algues wakamés. » Itachi les ajouta ainsi que le tofu tranché en cubes à l'aide d'un couteau d'acier. Le studio était calme et peu éclairé. Le ronflement du four répondait au souffle de l'hiver dans les vitres de la salle commune. Aux étages, aucun bruit. La colline de Tenjinyama était ensevelie et le bâtiment protégé par les arbres. Le miso se répandait dans l'air. « Ah... j'aurais bien mangé des crevettes avec cette soupe. » Itachi récupéra le couteau et trancha finement quatre shiitakes qu'il balança dans le bouillon. Il avait compté huit autres résidents, six artistes visuels, une cinéaste et un auteur. Une Japonaise, une Belge et un Espagnol formant un couple, un Indien, une Taïwanaise, une Franco-Autrichienne et deux Canadiens parlant

français. « Ah... Bonjour ! Je me nomme Itachi. Enchanté. » Il y a bien longtemps qu'il avait pratiqué cette langue, bien avant son départ pour Tokyo, alors qu'il étudiait avec son ami Ishiro. « Ah... Ishiro. Qu'est-ce que tu es devenu après tout ce temps ? Es-tu toujours au Canada ? » En 1976, Ishiro s'en était allé à Montréal, et lui, Itachi, avait voyagé jusqu'à Shinjuku, trouvé un appartement et payé sa scolarité. Il n'avait pas chômé. Mais maintenant qu'il était revenu, il ne croyait pas y retrouver l'ambiance des bars étudiants, la sueur du studio de danse et les après-midi dans l'eau chaude de l'onsen. Il avait besoin de repos et Mami Odai lui avait trouvé un petit travail qui réglerait tous ses frais. Il devait aider deux enseignants à monter une pièce contemporaine avec des adolescents de quatorze à seize ans. « Hum... seize ans... Que l'on est beau à cet âge ! » Le bouillon frémissait. Itachi ferma les yeux et inspira l'air chaud qui s'élevait du chaudron empli d'algues et de terre. « Ah... soupe miso. Parfait pour mon vieux corps. Deux minutes. » Itachi avait choisi la chambre du fond, un petit lit, une douche et un chauffage au gaz. À quelques portes, une buanderie avec ses machines à laver électroniques qu'il n'avait jamais vues. Sur la passerelle, des boules à facettes qui réfléchissaient le jour, les rayons orangés du soleil couchant sur le mont Tenjinyama. Itachi retira le chaudron de la surface et éteignit la plaque. « 5... 4... 3... 2... 1... » Il posa la main sur la surface où, il y a cinq secondes, la chaleur faisait encore remuer la soupe miso. « Ha ha ! Vieux fou. J'aime ce jeu. Hum. » Itachi ne s'était jamais brûlé la main ainsi. Il avait toujours aimé les dangers et les interdits, la moto, le ski, le théâtre, le bûto. « Il y a bien vingt ans que je n'ai pas skié. Était-ce à Nagano ? » En ville à Tokyo, sa petite pièce et demie qu'il occupait en bordure de la rivière Kanda, sous les viaducs et face au train de la ligne Yamanote, ne lui laissait pas le loisir de rêvasser aux pentes de ski. « Hum !





Je devrais en profiter. Pourquoi pas quelques descentes », mimait-il des hanches son plus beau slalom. « Et si Ishiro était là, je lui montrerais qui est le plus rapide. » D'une louche il remplit un bol de grès, prit une cuillère, et s'installa dans le noir face à la vitre de la pièce commune. Là, à la résidence de Tenjinyama, durant la journée, après les cours, des jeunes venaient jouer aux cartes, et les retraités observer les oiseaux de proie de leur caméra ou encore faire la sieste. Il mangeait sa soupe en silence. La lumière de la ville, reflétée par la neige, offrait à Itachi un clair-obscur du sous-bois en contrebas. Devant, quatre tours du centre-ville apparaissaient au travers des arbres et, sur sa gauche, la courbe d'une piste de ski tirait un trait blanc incandescent vers le bas. Itachi se couvrit les épaules d'une couverture et avala une gorgée de soupe miso. « Ah... je vais pouvoir me reposer. » Puis une seconde. « Ah... Je pourrais aussi aller me promener à Susukino. Hum ! Prendre un bain et me laisser laver. Mais je n'ai pas d'argent. Peut-être que Mami Odai pourrait m'avancer ma paye ? Je n'aurai jamais le courage de lui demander. » Itachi baissa la tête dans son bol de soupe qu'il porta à sa bouche. Il sécha ses lèvres du revers de sa manche. « Ah... Soupe miso. » La lourde porte de la cuisine résonna et la lumière en jaillit. Trois personnes discutaient en différentes langues. « Ça sent bon ! » Itachi ne bougeait pas. Il aurait aimé aller lire un manga qui traînait dans la bibliothèque de Tenjinyama. Il attendit que l'effervescence culinaire cesse. La porte se referma et trois silhouettes apparurent derrière lui. Chacune portait son plat, ses baguettes. « Voulez-vous du thé ? » Itachi approuva de la tête. « Ah... du thé ! Arigato ! » Les artistes s'installèrent autour d'Itachi. « Elles sont jeunes. » Itachi les remercia pour la boisson chaude. Elles discutaient de leur programme de création durant les deux prochains mois. L'une des artistes imaginerait la transformation d'un édifice industriel désaffecté. Une autre travaillerait avec les Aïnous. Elle écrivait des contes en se basant sur les connaissances ancestrales, notamment les vertus médicinales des plantes de ce premier peuple de l'île nordique de Hokkaidō, où se trouvent Sapporo et la résidence de Tenjinyama. Enfin, la troisième réfléchissait à une structure éphémère, qu'elle construirait de neiges abondantes. Les photographies qu'elle en tirerait serviraient à réaliser sa future exposition. Elle cherchait un sujet, un titre, peut-être « La limpidité ». Itachi écoutait attentivement. Puis, les trois échangèrent sur leurs expériences de création. Elles voyageaient régulièrement.

L'une disait : « Je n'ai plus de maison. J'ai tout liquidé. Je vis selon les résidences que j'occupe et les œuvres que je crée. » Itachi connaissait ce sentiment, être chez soi n'importe où. Il l'avait vécu une seule fois, à la fin de l'université, lors de son voyage à moto à travers les préfectures du Japon, seul, sans son meilleur ami Ishiro à qui il avait promis une balade. « Hum... Ishiro. » Elle se déplaçait depuis trois ans, sans jamais remettre les pieds au même endroit, d'une demande de bourse, à une résidence de création, à une exposition, dans un pays différent. Être nomade. C'est une belle sensation lorsque nous n'avons rien derrière nous qui attend, pensait Itachi. Puis, l'une des artistes s'adressa à lui. « Vous êtes ici pour créer ? » Itachi sourit. Il ne savait pas s'il pouvait répondre positivement. En tant que conseiller à la mise en scène, il ne jouait qu'un rôle superficiel, tout dépendrait de l'ascendant qu'il aurait sur le metteur en scène, s'il se trouvait devant une personnalité faible ou forte. Les questions s'enchaînaient, les artistes étaient déterminées à découvrir l'âme du Japon à travers le corps chétif d'Itachi. Son personnage de vieux sage dramaturge lui convenait. Il se grattait la joue, redemandait du thé, et lorsqu'il ne connaissait pas le sujet, disait ne pas vouloir répondre au lieu de révéler son ignorance. Il était bon comédien, disait-on à une autre époque. « Je pratique le bûto. » Les visages des artistes se figèrent. « Le bûto ? » Itachi prit son temps. L'une lui servit du thé à nouveau, il prit non pas une, mais deux longues gorgées. « Ah... c'est chaud. » Il regarda la neige tomber sur Sapporo devant lui. « Le bûto est contestataire. Il remet en question le silence et le conservatisme de notre société japonaise. Il est difficile pour vous, Occidentaux, de comprendre, rien n'est sacré pour vous, avec vos valeurs libérales. Votre art n'a rien de contestataire, et même que les artistes comme vous font partie de l'institution. Elle va jusqu'à vous payer pour cela. Vous ne dérangez plus rien. Vous ne servez à rien. » Itachi laissa tomber le silence dans l'obscurité de la salle commune de la résidence de Tenjinyama. Il déposa la tasse, se leva et sortit de la pièce. Il traversa le hall sombre et froid, et devant la porte de la cuisine, il se dit. « Hum... Je reprendrai bien un autre bol de soupe miso. »

Simon Paradis publie un premier roman en 2018, *Reine de Miel* au Marchand de feuilles. En janvier 2019, il passe un mois à la résidence Tenjinyama Art Studio de Sapporo pour l'écriture de son second roman *Café Mouette*, dont le personnage d'Itachi fait partie de l'intrigue.

Gare à celle qui voudra se saisir du réel

Sophie Létourneau

Le roi avait trois fils. Une mission s'offre à eux. Avant de partir, l'aîné reçoit en cadeau une chose qu'il devra partager. Il préfère toutefois garder le cadeau pour lui-même. Il en sera puni. Le même sort attend le puîné, tout aussi imbu de lui-même que son grand frère. Alors le roi se tourne vers le cadet, à qui il demande d'accomplir la mission. Comme à ses frères, on lui offre un cadeau. Mais le cadet, plus sage, plus gentil, plus doux, partagera son présent. Il en sera récompensé : son cadeau en est un qui, lorsqu'on le donne, n'en finit pas de donner.



Comme tout le monde, les enfants aspirent à ce qu'ils n'ont pas : ils rêvent de grandeur, de toute-puissance. À l'âge où l'on se chamaille sur une butte de neige dans l'espoir de se proclamer, jambes flageolantes, le roi de la montagne, je ne comprenais pas que le héros de l'histoire n'était pas le plus intelligent, mais celui qui faisait montre de générosité.



Des contes de fées, j'ai retenu qu'un jour, moi aussi, je partirais à l'aventure.



Depuis quelques mois, je pense souvent à ce cadeau intarissable qui donne à nombre de contes de fées leur trame narrative. Corne d'abondance, poule aux œufs d'or, lampe merveilleuse d'Ali Baba. Qu'on l'offre à trois frères ou trois sœurs ou qu'on offre trois vœux, la morale est toujours la même : on ne peut chercher à tirer profit du présent sans provoquer le mauvais sort. Au mieux, le cadeau cessera de donner. Au pire, le protagoniste cupide sera tué. Dans tous les cas, quelqu'un ou quelque chose disparaîtra.



À l'amour, j'ai toujours préféré l'aventure. Jamais je n'ai chanté : « Un jour mon prince viendra. »



C'est un peu la même histoire qu'on trouve dans *Cendrillon*, qui porte chez Perrault le nom imagé de Cul-Cendron. Deux demi-sœurs et une fille née d'un autre lit. Les premières sont mesquines, la dernière se sacrifie au point que ses vêtements sont souillés de cendres. C'est à elle, la gentille, que sera donné ce que ses sœurs convoitent. Et ce qu'elles convoitent, ce n'est pas tant l'amour du prince : ce qu'elles désirent par-dessus tout, c'est la richesse et d'avoir tous les yeux du royaume rivés sur elles.



De mes cours d'ancien français, j'ai retenu deux choses. La première : au Moyen Âge, on jugeait la beauté des femmes à la distance entre leurs yeux, une partie du corps si importante qu'elle avait un nom (*entrœil*). La deuxième : on mesurait également la grandeur d'un roi à sa générosité, qu'à l'époque on appelait *largesse*.



Les réseaux sociaux ont fait du monde dans lequel nous vivons un véritable conte de fées, cruel et scintillant. Les profils de certain-es n'évoquent-ils pas les demi-sœurs de Cendrillon qui, dans leur ambition, font montre de vanité ?



Honoré de Balzac croyait que nous étions composés de spectres comme autant de couches d'une matière lumineuse. Selon lui, c'était l'un de ces spectres lumineux qui était capté par le daguerréotype. Ainsi, chaque fois qu'on se faisait tirer le portrait, c'était, d'après Balzac, un peu de nous-mêmes, une couche de notre être, une part de notre âme, qu'on perdait.



J'ignore si cela fait de moi une personne adulte ou une personne naïve, sinon que je suis aujourd'hui tétanisée par la morale des contes de fées. J'observe ces fils du roi, ces Javotte, tirer profit de leur cadeau en échange de *j'aime*, chaque notification – ding ! – faisant entendre le son d'une pièce sonnante et trébuchante. Ce n'est pas que je m'en sens moralement supérieure. C'est que j'ai littéralement peur pour eux. Ne savent-ils pas, ces personnages de contes de fées, que cela même dont ils tirent profit – l'amour, la famille, la jolie maison, la beauté – leur sera retiré ?



Dans son essai *Sur la photographie*, publié en 1977, Susan Sontag distingue les sociétés modernes des sociétés traditionnelles par un seul critère : le désir d'être photographié. Prendre quelqu'un en photo est perçu comme un geste irrespectueux dans les sociétés traditionnelles. (Une version sublimée du pillage, du viol, de la transgression.) À l'inverse, dans les sociétés modernes, notre sentiment du réel est si anémié que les gens souhaitent être pris en photo afin de voir leur existence confirmée dans l'image.



Le cadeau qui ne cesse de donner : le fil d'actualité qui ne cesse de se rafraîchir. Le mauvais sort : les couples qui se séparent, la maison qui est vendue, la beauté qui se fane. Vient un jour où le trésor a changé de main.



L'histoire se passe au Kansas en 1959. Un fermier, sa femme, son fils et sa fille sont assassinés dans leur maison. Deux vagabonds sont accusés du meurtre. Ils seront exécutés en avril 1965. Entre-temps, l'écrivain Truman Capote choisit ce fait divers pour écrire un roman vrai. Il se rend sur les lieux, mène des

entrevues (quatre cents) avec les gens du coin et visite en prison les meurtriers. Cela lui permettra de gagner l'amitié de l'un d'eux, Perry, avec qui, de retour à New York, il correspondra de manière assidue, à raison de deux lettres par semaine.



Je crois à la magie. Plus précisément : je crois aux sorts qu'on jette comme aux sorts qu'on attire. Dans les contes de fées, l'objet de la promesse (l'amour du prince, un royaume) importe moins que l'économie dans laquelle cet objet s'inscrit. Cette économie est celle du don. Et gare à celui qui voudra mettre la main sur le trésor pour le faire sien.



Quelques mois après l'exécution de Perry et de son acolyte, Truman Capote publie une première version de *In Cold Blood* dans *The New Yorker*. Le texte fait sensation. Paru l'année suivante, le livre remporte un succès de vente et un succès critique. *In Cold Blood* est depuis devenu un classique. Mais dans les vingt ans qui le séparent de sa mort, Truman Capote ne parviendra jamais à écrire un autre livre.



Et gare à celle qui voudra se saisir du réel pour en faire un livre avec son nom dessus.



À mes yeux, le réel est un trésor qui scintille. J'ai cependant appris qu'il faut faire attention quand on le manipule, car il s'agit aussi d'une matière dangereuse. Volatile, qui plus est : on ne peut anticiper comment le réel réagira après avoir été imprimé sur le papier.



La première fois que j'ai publié un livre, un amoureux m'a laissée et un ami m'a menacée d'un procès. Sur le coup, bien sûr, cela m'a ébranlée. Puis je me suis dit qu'il ne fallait pas m'arrêter à cette première expérience. Que puisque je m'étais attiré un mauvais sort en publiant une histoire vraie, il était sans doute possible, avec un peu de pratique, de canaliser les pouvoirs des écritures du réel à bon escient pour faire de la littérature une forme de magie blanche.



Pour l'un de ses projets, Sophie Calle a rencontré les personnes dont les coordonnées figuraient dans un carnet d'adresses égaré. Elle leur demandait de lui parler du propriétaire du carnet. À force d'entendre parler de lui, elle s'est amourachée de cet homme... qui la poursuivrait en justice. (Un interdit de publication plane toujours sur ce feuilleton paru à l'origine dans *Libération*.)



Il est faux de dire que l'art imite la vie. Les artistes vous le diront : souvent, c'est la vie qui imite l'art. Ainsi le seul roman qu'Oscar Wilde ait écrit, *Le portrait de Dorian Gray*, anticipe l'histoire de sa propre vie : un grand succès suivi d'une longue chute. Plus curieux, cette déchéance aura été précipitée par la rencontre de Lord Douglas, un jeune homme correspondant à s'y méprendre à la description donnée du jeune Dorian Gray.



Si l'on applique les règles qui régissent l'économie des contes de fées à la littérature, est-ce que cela fait de l'auteur qui tire profit de son intimité, de l'autrice qui fait siennes les histoires des autres, des fils et filles du roi dont la cupidité sera un jour punie ? Je n'arrive pas à me convaincre moi-même de la validité de ce syllogisme. Parce que je pense que la littérature ne pille pas dans le réel, qu'elle le crée, qu'elle l'appelle.



Au même moment où Maggie Nelson publie un recueil de poésie, *Jane : A Murder*, qu'elle a rédigé à partir du journal de Jane, sa tante qu'elle n'a pas connue parce qu'elle a été assassinée trente-cinq ans auparavant, un détective reprend l'enquête à la suite de la découverte d'un indice. Il contacte l'autrice après avoir lu, un marqueur à la main, son recueil de poésie. « *I can honestly say it's the first book of poetry I've ever read* », dira-t-il à Maggie Nelson, qui lui répondra que c'est la première fois que l'un de ses livres est utilisé dans le cadre d'une enquête pour homicide.



Chaque livre représente pour l'écrivain-e un dilemme à résoudre. Car en mettant le réel en boîte, l'écrivain-e risque, certes, de perdre son prince (Calle), son royaume ou son don (Capote). Mais il ou elle court également la chance que son histoire se faufile dans la réalité (Nelson).



Quatre ans : le temps que prendrait Truman Capote à mettre en forme *In Cold Blood*. Sept ans : le temps que mettrait Emmanuel Carrère pour écrire *L'adversaire*. Douze ans : le temps que cela me prendrait pour boucler une histoire vraie qui n'est pas celle d'un homme ayant tué une famille. Dix-neuf ans : le temps qu'attendrait Sophie Calle pour faire d'une histoire d'amour, *Douleur exquise*, une exposition et un livre.



Depuis quelques mois, je pense aux contes de fées, au cadeau qui continue de donner, aux sorts qu'on attire, les bons comme les mauvais, à ceux qu'on jette, à la magie des mots imprimés, je pense à tout cela parce qu'au moment où les exemplaires de *LQ* seront envoyés aux abonnés, cette histoire vraie sera en librairie.



« C'est un livre magique », m'a dit Mylène, mon éditrice. Il faut parfois attendre des années avant qu'un livre perde sa part sombre, son pouvoir maléfique. Quatre, sept ou vingt ans avant de publier l'histoire qu'il contient – en croisant les doigts pour qu'il n'arrive rien. Mais combien de temps faut-il pour qu'un livre déploie sa magie ?



J'attends. Je guette les signes, les augures, je cherche un présage. Je ne perdrai pas mon amour (je l'entends qui prépare le dîner). Je ne crois pas que ce livre puisse froisser personne. Mais je sais que *quelque chose* arrivera. Quelque chose que j'aurai écrit, qui figure dans ce livre, j'ignore encore quoi, fera retour dans ma réalité. Et j'attends la sortie du livre pour que cela, cette chose ou cette personne, se manifeste.



Ça va aller, je me dis. L'aventure est finie et je suis désormais une bonne fille du roi.

La lumière est une fleur

Texte et photos | **Roseline Lambert**

Roseline Lambert réalise un terrain ethnographique à Oslo, où elle traque la lumière qui change durant toute l'année pour son doctorat en anthropologie de la poésie. Elle nous propose un deuxième texte tiré de son carnet de notes.

lys = lumière

En norvégien, la lumière est une fleur.
Je prends des photos de lampadaires.

2/11

Je suis congelée dans le noir, mes doigts bougent à peine sur *Aker brygge*. Je regarde des poissons volants gonflés à l'hélium changer de couleurs dans le ciel!. Une demi-lune allumée flotte sur un bateau qui navigue tranquillement entre les quais. J'ai tellement froid. Plus tard, les projections expérimentales commencent sur l'immense chute d'eau créée dans la mer avec des ventilateurs. Je suis engourdie de partout. L'hôtel de ville s'effondre dans un kaléidoscope de lys blancs. Je m'engouffre dans la lumière jaune du tramway pour faire réapparaître les couleurs de mon corps.

4/11

Neige. L'arbre fait des lignes blanches qui se déploient dans tous les sens. Du même blanc, la lumière me capture à l'intérieur. Elle s'emmêle au froid. Elle m'enveloppe en petite boule. Soudain je me déroule, je pense que je n'ai encore jamais vu la mer quand il neige : je sors en courant vers le port.

7/11

J'ai peur du noir qui arrive toujours plus tôt.
Le crépuscule dit : *le jour a une fin, même s'il n'est pas fini*.
J'ai envie de courir tellement vite pour rattraper, disons, le soleil.
Pour ne rien laisser, jamais, me quitter.

9/11

Le soleil arrive directement dans mon visage. Écrire sur la lumière c'est échapper à la banalité mais l'envisager en pleine face en même temps. C'est quand même une question de vie ou de mort. Plus tard sur le quai de Nesodden je me calme, la lumière rose recouvre Oslo d'une couverture épaisse et l'entoure de ses bras en épines.

11/11

Bientôt le matin ne se lèvera plus.
Le matin, c'est le lieu où je commence. Après, tout tourne et je ne sais plus.

12/11

L'air est blanc. Il neige sur la mer noire.

13/11

Je prends le pouls de la luminosité depuis des jours : le ciel est blanc, aucune texture.
Je croyais que c'était la noirceur qui serait pesante, mais c'est l'éblouissement qui m'alourdit.

19/11

8 h 02, je sors me battre avec novembre. J'enfile mon costume de superhéroïne et mes réflecteurs pour aller courir même s'il fait noir. Sur le chemin de la rivière, je n'en reviens pas de me fondre dans une foule de coureurs illuminés comme moi.

21/11

Il pleut. C'est bien beau les petites lumières de Noël partout, mais le ciel est tellement gris que ça aplatit ma tête et ça presse mes deux tempes l'une contre l'autre. La fatigue de se lever du lit dans le noir, prise sous une grosse roche.

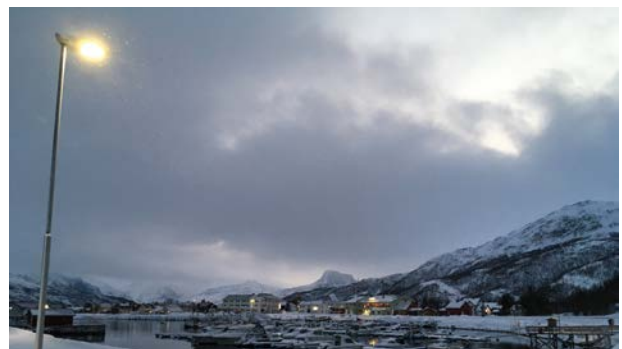
22/11

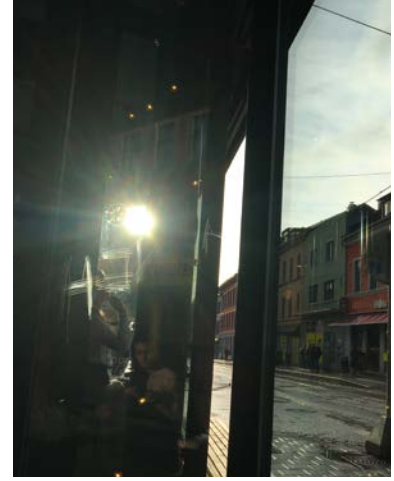
Il est midi. Je compte les lumières allumées dans le café quand je réalise que j'ai mal aux yeux parce qu'il fait trop clair :
22 lampes halogènes au plafond
+ 2 lustres x 15 ampoules
+ 3 étoiles de Noël illuminées x chacune des 8 fenêtres
= 76 lumières !
Quand je regarde dehors et que je déplace mon regard en dedans, mes yeux n'arrivent pas à s'ajuster automatiquement tant le contraste est grand : je ne vois plus rien.

Lumière-fiction

Me souvenir que tout dépend de l'angle de la lumière :
la voiture fonce pile dans la porte-miroir du magasin devant moi. Rien n'éclate en morceaux. Juste un petit évanouissement du mouvement qui s'éteint dans le clignement de mon œil quand je bouge la tête.

Est-ce qu'il y a une lumière du vent ?
Celui qui se pend aux branches et aux volets du café ?





Mes mains qui écrivent sur le cahier se dédoublent. Formes foncées, figures pâles. Mes bouts de doigts s'allongent, j'ai vingt doigts, j'ai trente doigts. Je pousse de partout. Je pourrais facilement être un autre animal

et sortir du champ

la tête en bas

ou mes racines en ombres chinoises sortiraient de terre jusqu'à ce que je me retrouve en Chine. Soudainement être en Chine, le soleil se lève, le rattraper.

Comment la lumière tombe à Oslo en décembre :

8 h 00 – 9 h 30

14 h 15 – 16 h 00

BLANC

NOIR

dans le NOIR

dans le BLANC

La lumière susurre :

je m'habille de pétales fluo sur la devanture du dépanneur
pour que vous ayez brusquement envie de *Life Savers*
je m'agrippe dans vos yeux je vous sauve la vie
je vous laisse aussi tellement tomber

24/10

J'étais au théâtre Black Box, nous étions dans le futur en 3019². En mangeant notre dessert en mousse qui fait de la fumée, j'invente cette question pour un inconnu : Tu ferais quoi avec le superpouvoir de faire tout ce que tu veux durant deux heures sans aucune conséquence ? Je baiserais plusieurs filles, je conduirais une voiture de luxe à fond et je boirais du très bon champagne, comme les personnages dans *Exit*³.

Mais pourquoi avoir si peur de la fiction ? Je suis atterrée par nos rêves encastrés dans le cadre de la télé. Aucun réflexe de s'envoler, d'aller dans l'espace ou de hurler en pleine rue. Ou de transgresser tragiquement : tuer quelqu'un de nuisible, coucher avec sa sœur, faire pipi sur quelque chose de beau, brûler un livre, devenir fou. Question de revenir sains et saufs dans le réel pour le rendre plus vivable. Ouvrons nos fenêtres. Il faut pratiquer nos rêves du futur de toute urgence.

7/12

Hier j'ai pris en photo le bleu de 15 h 47. La beauté royale du ciel au-dessus d'un champ de neige. Je pense plusieurs fois par jour : je suis dans un film de Bergman. Ça donne un tel souffle de vivre ici.

12/12

8 h 41, la surface scintillante de la mer est rose bonbon au centre de l'horizon bleu poudre. C'est dur d'y croire : l'aquarelle reste accrochée juste 9 minutes.

16/12

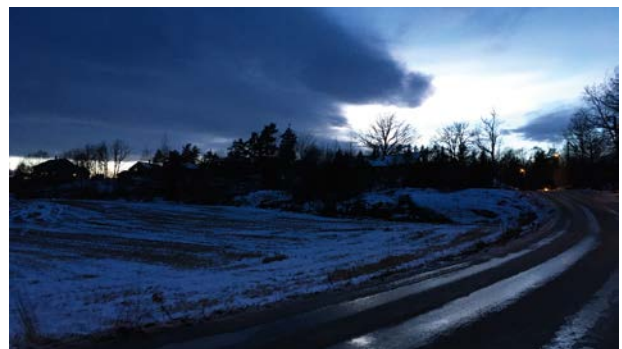
Il pleut dans ma fenêtre. À 9 h 08, l'horizon disparaît d'un coup. Un grand écran gris voile la mer et la côte, juste derrière les rosiers du voisin. De l'autre fenêtre de mon salon, Oslo a presque disparu dans le nuage. Je vois encore son mince filament.

9 h 12, une bande de côte noire réapparaît au centre de l'écran opaque, la mer blanchit à vue d'œil. Les textures reviennent lentement.

9 h 28, le plafond de nuages bouge très vite. Je retrouve la profondeur du champ jusqu'à la deuxième chaîne de montagnes au loin.

Je vois la ligne des lampadaires réapparaître.

1. Le festival d'art de la lumière, *Lyskunstfestival Havnepromenaden*, avait lieu sur le quai principal d'Oslo du 1^{er} au 3 novembre 2019.
2. *We should all be dreaming*, une pièce de Sonya Lindfors et Maryan Abdulkarim, présentée au Black Box Teater d'Oslo en octobre 2019.
3. *Exit* est une série télévisée norvégienne diffusée cet automne par la chaîne NRK qui fracasse les cotes d'écoute.



Regards croisés sur la France, le Québec, l'écriture et sa part de noirceur

Mélikah Abdelmoumen et Mathieu Bélisle

Dans le cadre d'une résidence d'écriture sur le thème de la censure, Mélikah Abdelmoumen a discuté en mai 2019 avec Mathieu Bélisle, essayiste, à la Librairie du Square – Outremont.

Mathieu Belisle : Mélikah, tu es de retour au Québec depuis 2017. Même si je suis terriblement en retard, j'ai envie de te souhaiter la (re)bienvenue. Dans ton dernier livre, *Douze ans en France*, tu racontes ton difficile enracinement au pays des droits de l'homme. On peut dire, hélas, que la greffe n'a pas pris... Tu écris t'être « sentie trop Québécoise pour les Français », comme tu te sens parfois, depuis ton retour ici, « trop Française pour les Québécois ». Comment expliques-tu cette difficulté ?

Mélikah Abdelmoumen : C'est compliqué. Ma vie là-bas n'a pas toujours été facile, et si j'ai malgré tout l'impression d'être devenue un peu Française, c'est à travers les liens que j'ai tissés, avec des gens natifs de là-bas évidemment, mais aussi avec d'autres expatriés, et notamment aux côtés de familles roms démunies. Mais certainement pas en raison de l'accueil réservé par l'État français aux étrangers.

M. B. : Ce qui est paradoxal, car les Roms de France sont eux-mêmes des déracinés...

M. A. : Oui, parce que quand ils veulent s'enraciner, on les en empêche.

M. B. : J'ai d'ailleurs appris dans ton livre que les Roms ne sont pas des nomades par choix, que ce n'est pas un trait culturel spécifique.

M. A. : En effet, la plupart de ceux que j'ai côtoyés au fil des années rêvaient de s'installer, d'envoyer leurs enfants à l'école, mais ils sont expulsés à répétition, en France mais aussi dans d'autres pays d'Europe. Et entre les expulsions, ils vivent tantôt dans la rue, tantôt dans des squats, ou encore dans des bidonvilles, où les conditions d'existence sont absolument révoltantes...

M. B. : Tu écris, dans un passage particulièrement émouvant, « qu'on ne sait pas ce qu'est vraiment la boue tant qu'on n'a pas fréquenté un bidonville un jour de pluie ».

M. A. : Oui. On n'a pas idée des conditions de vie terribles qui sont les leurs, et des politiques municipales et étatiques mises en place pour les maintenir dans ces conditions (interruption du ramassage des ordures, expulsions à la chaîne, etc.).

M. B. : Et puis, en 2017, après douze années en France où tu t'es mariée, as eu un fils, t'es liée d'amitié avec des Roms et des expatriés, tu rentres au Québec.

M. A. : Et je découvre que le Québec de 2017 n'est pas le même que celui que j'ai quitté en 2005.

M. B. : Tu es partie tout juste avant la crise des accommodements raisonnables de 2007-2008.

M. A. : J'ai suivi, de loin, l'actualité au Québec. Je me souviens avoir été fascinée par les carrés rouges en 2012, par l'élan extraordinaire de ce mouvement de contestation. J'ai aussi été troublée par le débat entourant la Charte des valeurs deux ans plus tard. Mais la crise des accommodements, c'est une histoire que je n'ai pas suivie avec la même attention. Je venais d'arriver en France, je me débattais avec mon propre rapport à mon nouveau pays, où l'on peut dire que les accommodements consentis aux étrangers et aux minorités sont... plus que rares !

M. B. : Au départ, l'histoire des accommodements se déroulait dans l'espace médiatique, où toutes sortes de cas de demandes et de revendications ont commencé à circuler : on exigeait apparemment des menus hallal et des lieux de prière dans les cabanes à sucre, on demandait le givrage des fenêtres du YMCA, des congés pour des fêtes religieuses, des espaces de culte dans des universités, etc. Il était difficile de démêler le vrai du faux. Il est venu un moment où plusieurs petits faits divers se sont cristallisés et ont donné l'impression à certains que la menace était imminente.

M. A. : Et c'est la commission Bouchard-Taylor qui a été chargée de répondre à cette inquiétude ?

M. B. : Oui, mais les conclusions du rapport n'ont jamais été adoptées. Surtout, un populiste a profité de cette cristallisation : Mario Dumont, qui est devenu le représentant des revendications identitaires d'une « majorité silencieuse », de « monsieur et madame Tout-le-Monde », des formules qu'il employait régulièrement. C'est triste à dire, mais au cours de la dernière décennie, c'est son camp qui a défini les grandes lignes du débat politique. Le Parti libéral n'a pas cessé de piger dans son programme et dans son bassin de candidats, le Parti québécois a opéré un virage identitaire qui a mené à la Charte des valeurs ; puis la CAQ a émergé des cendres de l'ADQ pour prendre le pouvoir et réaliser le rêve de Dumont de briser l'alternance PQ-PLQ, d'offrir une « troisième voie ». Ça a redéfini la carte politique. Ce n'est plus l'opposition souverainistes-

fédéralistes qui est opérante, mais une nouvelle ligne de fracture qui voit s'affronter des gens sur la question épineuse de la reconnaissance de certains droits individuels, en particulier ceux liés à la religion. Des partisans de la droite libérale économique opposés à l'intervention de l'État se retrouvent en compagnie de militants de gauche qui défendent l'inclusion ; de l'autre côté, des républicains laïques se retrouvent avec des nationalistes identitaires. C'est très étrange.

M. A. : Ce qui me désespère, c'est qu'en France, j'ai entendu les mêmes débats, j'ai vu les mêmes lignes de fracture. Je suis arrivée là-bas en 2005, au moment où Sarkozy faisait campagne et s'appropriait à prendre le pouvoir en misant sur la peur et en promettant de s'occuper de la « racaille » des banlieues, et j'ai vu la situation sociale et politique se dégrader, de ministre de l'Intérieur en ministre de l'Intérieur, j'ai assisté à la montée de Marine Le Pen et de l'extrême-droite, j'ai vécu les attentats, la menace terroriste, l'arrivée de Macron. Là-bas, j'ai appris à mes dépens que m'appeler « Abdelmoumen » n'était pas simple, qu'un tel nom pouvait fermer des portes, et je suis revenue pour découvrir qu'ici, on s'engageait sur la même voie. Mon père est d'origine tunisienne, ma mère est Saguenéenne. Je viens de La Baie, et pourtant, je suis étiquetée « autrice de la diversité ». Lorsque *Douze ans en France* est paru, mon éditeur a dû effacer de sa page Facebook plusieurs commentaires racistes à mon égard. On me demandait même de « retourner dans mon pays » ! En ce qui concerne la discrimination positive, quand les premiers projets de quotas sont apparus, il y a vingt ou trente ans, j'étais d'accord. Je me disais que c'était une mesure temporaire qui allait contribuer à rééquilibrer les choses, qu'un jour ce ne serait plus nécessaire. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Aujourd'hui, j'ai l'impression que les gens dits « issus de la diversité » sont devenus l'équivalent d'une caution morale, et que les politiques mises en place n'aident pas forcément ceux qui en ont vraiment besoin – dont je ne fais pas partie.

M. B. : C'est vraiment étrange, parce que cette politique insiste davantage sur ce qui te distingue que sur ce qui te rapproche du Québec, sur ce qui fait de toi une Québécoise à part entière.

M. A. : J'ai le sentiment que ce genre de mesure m'exclut d'un « nous » dont je croyais faire partie. Quoi qu'il en soit, c'est à mon retour ici que j'ai découvert ton livre, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, un recueil qui contient des essais que tu as écrits pendant toutes ces années où j'étais partie, et qui a vraiment trouvé écho en moi. Tu n'y abordes toutefois pas les débats autour de la laïcité. Enfin, pas directement.

M. B. : Non. Mais dans un chapitre, je parle de l'héritage de la religion catholique, et d'un phénomène assez saisissant dans le Québec actuel : la détestation viscérale de la religion. Même avec des étudiants qui n'ont rien connu du passé catholique, la chose me frappe : ils ne savent rien, sauf que c'est détestable. C'est une sorte de traumatisme collectif, « atavique », qui ressurgit avec la peur de l'intégrisme.

M. A. : C'est vrai qu'il y a des intégristes dans toutes les religions, mais il y a aussi, surtout, des gens comme toi et moi, et beaucoup de progressistes. Je pense par exemple à l'imam de Villeurbanne, près de Lyon, un type génial. Il organisait, avec mon amie Salima qui portait le foulard, des discussions sur l'islam et le féminisme, il parlait du divorce en islam. À l'époque des attentats, il avait décidé d'ouvrir la mosquée au public tous les dimanches, question de créer des ponts entre les communautés.

M. B. : En te lisant, on sent que les attentats ont généré une tension terrible. En comparaison de la France, le Québec est la terre de l'infinie tranquillité.

M. A. : C'est la principale différence avec l'expérience française – avec l'expérience européenne, à vrai dire. *Bienvenue au pays de la vie ordinaire* me rappelait à quel point tout ici, même les révolutions, est tranquille ; j'avais l'impression de trouver une nouvelle planète. L'Europe actuelle est un condensé de toutes les misères, de tous les affrontements, de toutes les violences qui secouent le monde : les migrants qui meurent en essayant d'entrer sur le continent, les relations entre citoyens marquées par l'agressivité, les rapports hiérarchiques qui mettent en évidence les luttes de pouvoir, la vie quotidienne envahie par la peur des attentats, avec des messages fréquents dans les haut-parleurs des gares et aéroports rappelant les consignes de sécurité, annonçant qu'un attentat a été déjoué, etc.

M. B. : Avec *Douze ans en France*, c'est la première fois que j'ai compris, de l'intérieur, ce que c'était que de vivre au quotidien avec la peur des attentats, ce que tu appelles « le festival de l'incertitude ». Tu parles de gens qui commencent à changer leurs habitudes, à revoir leur trajet dans la ville, à éviter les lieux qu'ils fréquentaient.

M. A. : C'est paradoxal : en même temps qu'elles ont généré de la peur, les attaques comme celle perpétrée contre les bureaux de *Charlie Hebdo* ont créé une blessure partagée, une expérience commune de l'horreur, et, après de tels événements, les gens semblaient soudain plus proches, plus sensibles les uns aux autres, comme s'ils découvraient qu'ils avaient besoin des autres, de pouvoir vivre ensemble.

M. B. : Ici, ironiquement, ce ne sont pas des soi-disant musulmans qui ont commis des violences contre des Québécois, mais un jeune Québécois qui s'en est pris à des musulmans, lors de l'attentat de la mosquée de Québec...

M. A. : Oui, et bien que les musulmans aient été les victimes, et non les bourreaux, bien des gens semblent avoir profité de cet attentat pour exprimer leur peur de l'islam, voire pour proférer des jugements racistes, exactement comme en France. Heureusement, cet épisode n'a pas suscité de tensions comparables à celles qu'on connaît là-bas.

M. B. : Cela tient peut-être au fait que le Québec n'a pas de passé colonial. Hormis les Autochtones, qu'ils n'ont pas bien traités, les Québécois n'ont jamais rien colonisé. Ils n'ont pas l'âme conquérante. Pierre Vadeboncoeur avait d'ailleurs cette formule aussi forte que désespérante : « Les Québécois forment le peuple le plus modeste de la Terre. »

M. A. : (*rires*) Ton livre part d'un sentiment de déception par rapport au Québec – un peu comme celui de Vadeboncoeur ?

M. B. : J'ai essayé d'éviter le piège du Québec *bashing*. Ceux qui n'ont pas lu le livre et s'en tiennent au titre peuvent penser que mon essai s'inscrit dans la pénible tradition québécoise de l'autoflagellation. Et pourtant, ce n'est pas ça. C'est vrai que je me montre critique envers la société québécoise, mais je ne m'exclus pas de la critique, sans compter que je reconnais aussi les beautés de la vie ordinaire. J'aime cette phrase d'Albert Cohen, qui disait à propos des romans de Proust : « Le génie,

c'est avoir l'œil méchant et le cœur plein d'amour.» En la lisant, j'ai tout de suite compris que c'est ce que je voulais faire : trouver l'équilibre entre l'ironie et la bienveillance. Je connais beaucoup d'intellectuels qui ont l'œil méchant mais le cœur sec et qui, à force de regarder le monde du haut de leur balcon métaphysique, en sont venus à ne plus se reconnaître rien de commun avec lui.

M. A. : Ceux avec qui tu ne te montres pas tendre, avec qui tu es même un peu méchant dans ton livre, ce sont les humoristes.

M. B. : Je n'ai rien contre l'humour à proprement parler, c'est une partie essentielle de notre humanité. Ce qui me trouble, c'est la position dominante des humoristes dans le champ culturel. Le rire a cette fonction presque religieuse au Québec de créer les conditions rituelles de la communauté : nous sommes passés du prions-ensemble au rions-ensemble. Or le rire ne sert pas seulement à rapprocher, il crée de la distance, il met en évidence des rapports de force, il crée une hiérarchie : celui qui rit se trouve en position de supériorité. Rire de quelqu'un, c'est jouir d'un pouvoir sur lui.

M. A. : Mais les humoristes trouvent le moyen de cacher ce pouvoir, entre autres par le recours à l'autodérision, qui est un moyen facile de dire : regardez, au fond, je suis exactement comme vous...

M. B. : Les spectacles d'humour sont des expériences extraordinaire-ment consensuelles.

M. A. : Nous sommes loin des sketches de Rock et Belles Oreilles sur la crème « anti-Palestine » ou le Quatrième Reich plaçant les Anglo-Québécois dans des camps de concentration, qui avaient fait scandale. De tels sketches seraient irrecevables aujourd'hui. N'est-ce pas le signe qu'il y a dans l'humour une forme d'autocensure ?

M. B. : Il s'agit d'un phénomène généralisé, qui touche l'humour, mais aussi la littérature, le théâtre, le cinéma. Plus personne ne veut assumer l'idée que créer, penser, c'est courir le risque de blesser, heurter quelqu'un. Je ne parle pas ici de ceux qui, comme les commentateurs populistes, veulent choquer à tout prix. Je parle du risque inhérent à la création, à la pensée. Nous vivons dans une société risque zéro. Ce qui m'a le plus choqué dans la controverse née du spectacle *SLAV*, de Robert Lepage, programmé au Festival de jazz de Montréal en 2018, ce n'est pas l'attitude des manifestants ni celle des créateurs de la pièce, c'est celle du festival, qui, de manière arbitraire et très mal motivée, a annulé les représentations, empêchant ainsi le public de former son propre jugement. Alors que le débat faisait rage entre les opposants et les défenseurs du spectacle, personne n'a cru bon d'interpeller les dirigeants du festival. Ils n'ont même pas eu à défendre leur décision ! Or, dans notre société, la censure économique est sans doute la plus importante, et elle est d'autant plus redoutable que personne ne la remarque.

M. A. : Lors d'une table ronde à laquelle j'assistais récemment, la romancière Catherine Mavrikakis se demandait si les artistes ne devaient pas assumer la possibilité de choquer et en accepter les conséquences. Elle se demandait quel intérêt il y avait à pratiquer un art, le roman par exemple, dont la fonction serait avant tout pédagogique, un art qui serve à enseigner, à donner le « bon exemple ». Bien sûr, disait-elle, j'espère que mes livres contribuent au mieux-être de la société, mais est-ce là le but premier que je dois poursuivre ?

M. B. : Il y a une grande difficulté, actuellement, à assumer la part de noirceur de l'art. J'aime la formule qu'Emmanuel Carrère emploie à la fin de *L'adversaire* : « J'ai pensé qu'écrire ce livre pouvait être un crime ou une prière. » Écrire n'importe quelle œuvre, c'est se placer du côté du crime – Sophocle écrivant *Œdipe-roi*, Céline écrivant *Voyage au bout de la nuit*, Nelly Arcan écrivant *Putain*, tous ces auteurs explorent la noirceur de l'âme humaine. Mais c'est aussi, j'en suis sûr, nourrir l'espoir que la vie soit autre que celle qu'ils décrivent. Les grandes œuvres sont une prière adressée au pouvoir de la fiction.

M. A. : On peut penser notamment à *In Cold Blood* de Truman Capote, à *American Psycho* de Brett Easton Ellis...

M. B. : Dans ton livre, tu m'as aussi fait découvrir James Baldwin, dont les ancêtres avaient connu l'esclavage. J'ai été frappé par son amitié profonde avec William Styron, lui-même descendant d'une famille de propriétaires esclavagistes.

M. A. : Cette amitié est une grande leçon d'humanité. Et il faut savoir que Baldwin a encouragé Styron à écrire sur l'expérience de l'esclavage, à se mettre dans la peau de l'esclave pour comprendre ce qu'une telle condition pouvait signifier. Ça a donné *Les confessions de Nat Turner*, récit à la première personne d'un esclave révolté qui a vécu au XIX^e siècle.

M. B. : En matière d'appropriation culturelle, c'est un vrai cas d'école.

M. A. : Oui, Styron a beaucoup souffert des critiques qui lui ont été adressées, même si elles étaient mêlées d'éloges, critiques qui l'accusaient de s'être emparé d'une histoire qui n'était pas la sienne. Pourtant, c'est son ami James Baldwin qui l'y avait encouragé.

M. B. : Il y a une phrase de Baldwin que tu cites dans ton livre et qui m'a beaucoup impressionné : « On peut passer toute sa vie à croire qu'on vit la pire souffrance de toute l'humanité, jusqu'à ce qu'on ouvre un livre. » J'y vois un rappel que la littérature offre à ceux qui souffrent une consolation.

M. A. : C'est vrai. En anglais, la formule de Baldwin est encore plus percutante : « *You think your pain and your heartbreak are unprecedented in the history of the world, but then you read.* »

M. B. : Je trouve que ton livre, où tu montres ta souffrance et découvres celle des Roms à qui tu t'attaches, est une illustration éloquente d'une telle idée. Pour que la littérature continue d'offrir cette consolation, il faut qu'elle ait le droit de tout raconter, de tout montrer.

M. A. : Ou que, comme dans le tien, où tu montres les limites d'un excès de tranquillité et d'attachement à l'ordinaire, elle ne craint jamais de s'entêter, méthodiquement et presque amoureuxment, à nous secouer !

Cette résidence à la Librairie du Square – Outremont a été financée par l'Association des libraires du Québec et le Conseil des arts de la ville de Montréal.

Mélikah Abdelmoumen est née en 1972. Elle est autrice et éditrice. Son plus récent ouvrage, un essai autobiographique intitulé *Douze ans en France*, paraissait en 2018 à VLB éditeur.

Mathieu Bélisle est né en 1976. Il est l'auteur de *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, un essai paru à Leméac en 2017.

Délivrance

Claire Legendre

Cinq ans que je suis dessus, plus que ça en fait, mais j'en ai écrit un autre entre-temps, et puis j'ai fait un film. Enfin ça y est : le roman est fini. Je vais me séparer de ce texte qui m'a aidée à vivre pendant si longtemps. J'en suis à la fois heureuse et effrayée. Au début de février, j'ai reçu les épreuves, les premières, car chez Grasset il y en a deux jeux, et j'ai passé de nombreuses heures à les corriger. Chaque fois que je fais cet exercice, je pense à François Weyergans qui racontait sans vergogne qu'il corrigeait jusqu'à la dernière minute, allant jusqu'à louer une chambre d'hôtel près de l'imprimerie, et passait la dernière nuit un stylo à la main pour aller dicter les ultimes modifications à l'aube. Je ne sais pas si c'est vrai, mais la légende me plaît. Weyergans rendait son manuscrit à la fin de septembre, le roman était publié en octobre, et hop, Goncourt en novembre. Son éditeur devait s'arracher les cheveux. Et faire des provisions de whisky vingt ans d'âge, Weyergans ne l'aimait pas à moins.

Je suis bien élevée et je n'aime pas le whisky : j'ai rendu mes épreuves en avance, en regrettant que ce travail doive se terminer un jour. À ce stade, j'ai envie d'être lue, mais je voudrais ne jamais sortir du cocon de la fiction. J'aimerais y rester encore au chaud longtemps à pouvoir contempler la vie à travers son filtre, un kaléidoscope qui lui donne sens et couleurs. Je ne voudrais pas prendre le risque d'y laisser entrer des invités susceptibles de le défigurer, ce texte qui m'a servi d'abri plusieurs années. Pourtant, je sais bien qu'il ne peut exister sans les autres, et sans le risque de sa défiguration. Cela ou le silence. À chaque livre j'éprouve ce vertige déraisonnable d'abandonner le plus précieux au tout-venant. Pourquoi fait-on cela ? Je n'en sais rien. Par orgueil sans doute, par vanité, par vacuité ? Parce qu'on n'est pas capable de faire de ces choses qui rendent plus heureux ? Ou parce qu'il n'y a rien au fond qui nous remplit tant. À la question « Pourquoi écrivez-vous ? », Beckett répondait : « Bon qu'à ça. »

La plupart des écrivains que je connais, pétris de doutes, ajouteraient « et encore ». J'aime les gens qui doutent.

Au moment de me relire, mon esprit se diffracte : je convoque mes lecteurs potentiels, des plus intimes aux plus impénétrables, et j'imagine leurs griefs. Une sorte de surmoi littéraire qui se tortille dans ma tête, serpent à mille yeux dont je sais qu'il ne disparaîtra qu'une fois le livre en vitrine, quand ce sera trop tard, quand il n'y aura plus qu'à lâcher prise.

Les épreuves, l'argumentaire de vente, la petite bio qu'il faut écrire, et on vous corrigera si ça ne correspond pas aux canons de la maison. Chez Grasset, en quatrième de couverture, on raconte, on expose. Il faut dire les noms des personnages quand ils en ont, ou leur fonction à défaut, poser le contexte pour que le lecteur puisse se projeter. La littérature a cela en commun avec l'immobilier qu'il faut donner des repères à l'acheteur, car c'est son monde qu'il va tenter de bâtir dans le vôtre. J'aime les quatrièmes de couverture énigmatiques de P.O.L ou de Minuit, j'aime ne rien savoir et entrer à l'aveugle dans un texte. Mais je sais qu'on s'y laisse prendre par coquetterie ou parce qu'on aime déjà l'auteur. Je me plie à l'exercice du pitch, et j'essaie de rendre justice à ces fictions que j'ai mis plusieurs années à écrire et qu'il me faut résumer pour après-demain. Ensuite il y aura la question de la couverture.

Ce que j'aime, surtout, ce sont les épigraphes, les citations sous le patronage desquelles on se place, comme une ultime recommandation au lecteur avant de le laisser seul. Et les précautions d'usage, au début du texte, qui avertissent ou posent le pacte, le rapport du roman avec la réalité. Entre l'inspiration autobiographique, le fait divers et le roman à clés, les mises en garde en début d'ouvrage se multiplient drôlement, parfois ironiquement. Par exemple : « Non, ce n'est pas mon histoire. Les seuls éléments autobiographiques sont

ceux-ci : [...] » (Tecia Werbowska, *Prague, hier et toujours*) ; ou au contraire : « Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes sont vraies, ou du moins l'auteur les croit telles » (Stendhal, *Promenades dans Rome*, qui a servi à plusieurs) ; ou encore « Bien qu'inspirés en partie d'un fait réel, les personnages et situations décrits dans ce roman sont fictifs » (Hélène Frédérick, *La nuit sauve*). Il y a longtemps que j'ai choisi mes deux épigraphes, l'une française, l'autre canadienne. Je relis ma précaution avec précaution :

Certains personnages de ce roman sont réels. D'autres sont inventés. Quelques-uns ne sont ni l'un ni l'autre. D'autres encore sont réels, mais apparaissent ici dans des situations inventées.

Je sais qu'il y aura bien quelqu'un pour tenter de démêler le vrai du faux, et je me dis que j'ai déjà oublié, quant à moi, où est la frontière, et que c'est la seule réponse à faire à cette sempiternelle question. Que vous importe que j'aie vécu ou rêvé ?

La métaphore maternelle à propos de la sortie des livres m'a toujours semblé un peu ridicule. La sortie du livre est un deuil de sa promesse. J'écris pour quelques lecteurs précis, identifiés, et pour ce lecteur idéal qui serait mon jumeau, mon frère, absolument connivent et bienveillant, un avatar de l'ami imaginaire que nous fréquentons parfois dans l'enfance. Publier le roman, c'est renoncer à lui, faire le deuil de cet absolu. Je rêve parfois de la liberté de Salinger reclus dans sa maison à l'écart du monde : la solitude d'une écriture promise à la malle, à l'invisibilité, au silence, qui s'émancipe de l'esclavage du jugement d'autrui. Je ne sais pas si ce serait une force ou un abîme de désespoir. Sylvia Plath disait que « rien ne pue tant qu'un tas d'écrits non publiés ». Alors, mettons que publier est probablement une question d'hygiène. Sous une couverture, ça fait plus propre, plus ramassé, ça se range mieux. On peut passer à autre chose. J'ai hâte.

Paul dans nos maisons : lectures croisées d'une série phare

Virginie Fournier

La sortie de *Paul à la maison* offre l'occasion de célébrer les vingt ans de la série en compagnie de deux auteurs-trices qui adorent le travail de Michel Rabagliati : le collègue bédéiste Zviane et le poète Jean-Christophe Réhel, un grand amateur de bande dessinée.

« Si j'aime la série *Paul*? Oui, elle me fait triper au boutte! », me déclare d'emblée Zviane lorsque je sonde son intérêt, tout en comparant le travail de Michel Rabagliati à sa propre démarche, que je qualifie alors d'expérimentale et d'imprévisible. « Oui, j'aime ça l'expérimental, mais les BD que je préfère, c'est celles où y a comme une vérité qui ressort. » Même son de cloche du côté de Jean-Christophe Réhel, pour qui l'exploration de l'intime fait la force de la série : « Ce sont des moments doux qui ne se recréent pas. » Leur amour pour *Paul* remonte aux débuts de Rabagliati. Tant pour Zviane que pour Réhel, la lecture de *Paul a un travail d'été* (La Pastèque, 2002) aura été importante et marque le début de leur engouement. Le poète se souvient : « J'ai lu cet album de même, par hasard, sans aucune attente. La franchise, l'intimité... ça m'a fait capoter. Je me suis vraiment identifié au personnage. »

Il est vrai qu'un pacte de vérité sous-tend la série, et qu'il est facile de glisser de Paul à Michel, de les amalgamer. Pourtant, c'est bien dans la mise en scène d'un temps retrouvé, dans les « modalités d'émergence du souvenir¹ », qu'on peut mesurer la finesse et le talent de Rabagliati. Si le tournant autobiographique de la bande dessinée québécoise est l'œuvre de nombreux artistes (Jimmy Beaulieu, Julie Doucet ou Sylvie Rancourt, pour ne nommer que celui et celles-là), Rabagliati a certainement amené un public plus large à s'y intéresser. « Il a eu et a, encore aujourd'hui, un impact immense », souligne Zviane.

« Un noir qui n'est jamais assez fort? »

Zviane et moi poursuivons notre discussion en nous attachant à un passage de *Paul à la pêche* (La Pastèque, 2006) qui nous a toutes deux soufflées. À ce moment du récit, Paul se remémore un événement de son enfance, une sortie de pêche avec son père qui tourne mal. Au milieu du lac, le moteur se détache de la chaloupe, et les deux personnages se retrouvent en situation précaire, seuls et éloignés du rivage. La narration graphique dirige habilement le lecteur à travers les émotions modulant le déroulement de l'action, de l'arrêt du moteur, qui déclenche la détresse du jeune Paul, à un plan du lac s'étalant sur toute la page, encrée d'un noir opaque. On distingue, centrée, la minuscule et fragile embarcation qui pourrait trop facilement s'enfoncer et disparaître.

« Il y a quelque chose de vraiment musical dans sa narration, affirme Zviane. Il n'a pas peur des pauses, de mettre en place des ambiances. Il y a des ralentissements, un soin particulier dans le découpage, on sent le temps qui passe. » Ce soin particulier dans le traitement bédéistique de ses histoires, Rabagliati le peaufine

passionnément. Crayonnage, encrage, typographie : chaque étape est accomplie, patiemment, à la main. Le bédéiste ne cache d'ailleurs pas son amour pour le travail d'artisan et son souci quasiment maniaque du détail. « Il ne prend jamais de raccourcis pour réaliser ses dessins », insiste Zviane. Pour Réhel, « le style graphique de Rabagliati colle à son style narratif. Le contenu prend toute sa force par le contenant. Il joue avec la ligne claire, il sait vraiment ce qu'il fait, il nous amène où il faut de manière tellement efficace. J'attends toujours le prochain *Paul* avec impatience. Je retrouve quelque chose à chaque fois. »

Il est vrai qu'un nouvel album signifie renouer avec du connu, avec une manière de raconter. Les amateurs de la série s'attendent presque à certains ingrédients, à une formule, peut-être. Une formule qui demande tout de même à l'auteur d'éprouver son sujet, de disséquer des ressentis denses et profondément ancrés dans son vécu. L'originalité des différents albums ne provient pas d'un remaniement du style graphique qui, finalement, ne servirait pas la série. Dans *Paul à la maison*, Rabagliati le mentionne d'ailleurs par le biais de son personnage :

Au début du projet, j'ai eu envie de faire différent sur le plan graphique. Sortir de moi-même, changer radicalement de style. Fusain, crayon de cire, gouache directe, un truc nouveau, quoi. Mais après quelques essais, j'ai renoncé à jouer à l'artiste et je suis revenu à mon dessin normal. Fin de la crise picturale. Au fond ce qui m'importe, c'est que le récit soit fluide.

C'est donc armé de techniques éprouvées que le bédéiste rejoint ses lecteurs. « Chez Michel, il n'y a pas de surenchère, pas de pavane graphique. Il veut vraiment raconter une histoire, créer un lien entre cette histoire et le lecteur, fait valoir Zviane. Pas de *bullshit*, jamais! Michel puise dans des moyens narratifs pour que ça soit plus facile de raconter les choses mais, le fond de l'histoire, tu le sens que ça vient du bout de son cœur. »

Entrer en symbiose avec ses lecteurs

Il y a certainement un sentiment rassembleur qui se dégage de la série, ce à quoi mes interlocuteurs acquiescent. « Pour moi, Paul n'est pas un antihéros, c'est un être humain normal », avance Réhel, qui se dit particulièrement touché par *Paul à la maison*, dans lequel il se retrouve. Je demande au poète s'il est d'accord avec moi quand je remarque des similitudes entre les thèmes que Rabagliati et lui abordent dans leurs œuvres respectives. « Oui, j'en vois beaucoup. Je pense que tous les deux, on essaie

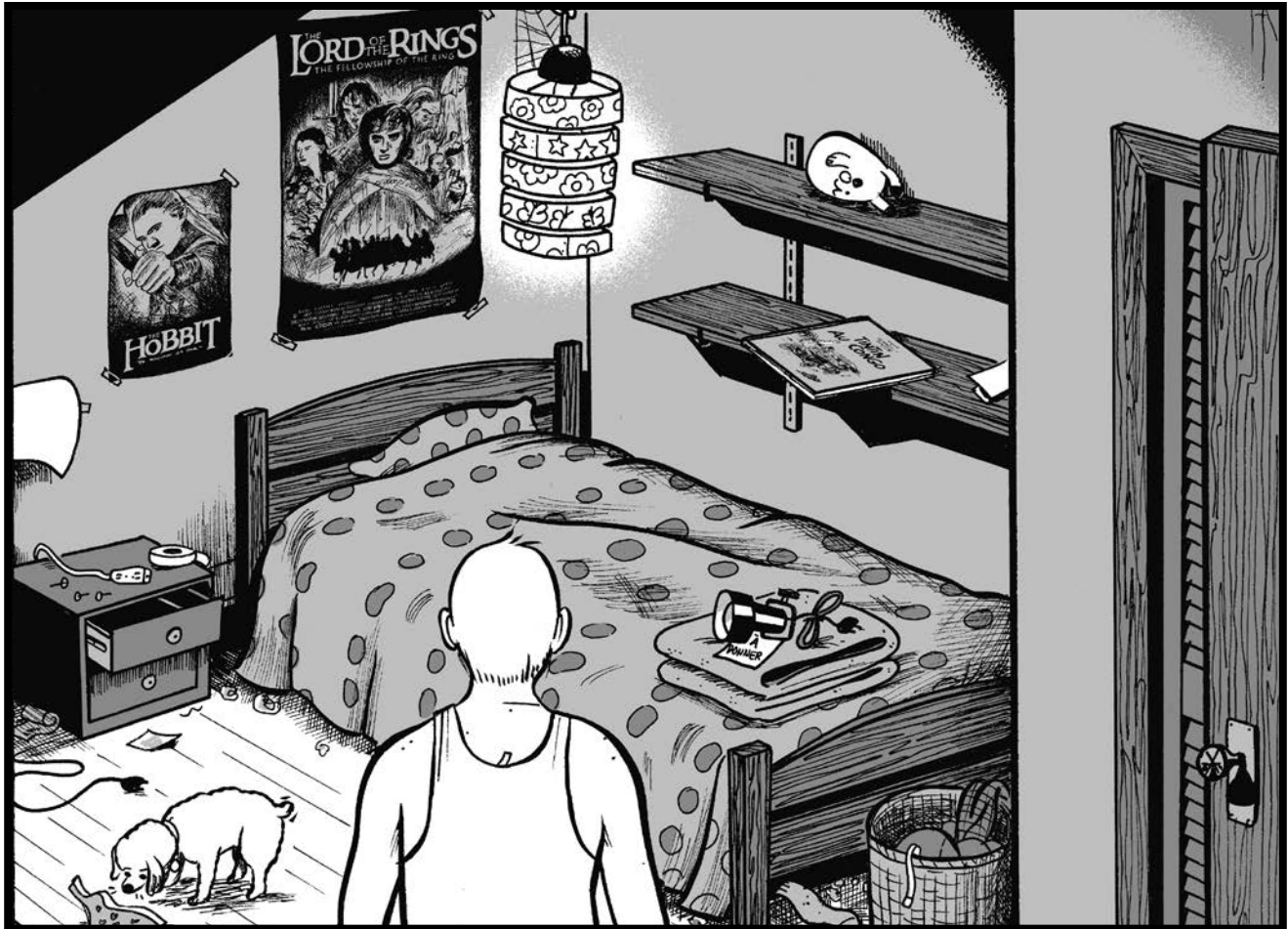


Image tirée de *Paul à la maison*.

de toucher quelque chose d'universel en allant suffisamment loin dans l'intimité. Je pense que ça touche des gens de nous voir baisser nos barrières. »

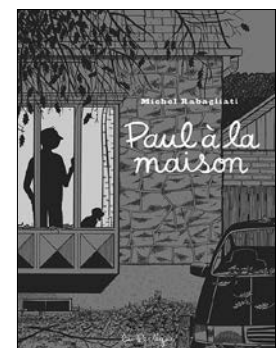
Des premiers drames que vit le protagoniste de la série, le divorce, le vieillissement et le deuil, tels que dépeints dans *Paul à la maison*, se distinguent par leur gravité, mais aussi par l'absence de l'entourage de Paul. Sa solitude, omniprésente, révèle autrement le personnage, qui a toujours partagé ses peines et ses joies. Si les albums précédents laissent entrevoir un caractère rayonnant, la lumière doit, dans ce dernier tome, se frayer un chemin parmi les traces d'un passé révolu, décombres qui jonchent l'espace de Paul. Les éléments de l'environnement serviront au fur et à mesure de « parallèles poétiques », pour reprendre les mots de Zviane. « Même si Michel ne peut pas le nommer pendant qu'il travaille sur ses projets, il y a quelque chose qui se dévoile devant ses yeux, une toile qui prend tout son sens. »

Ce réseau référentiel très précis place les lecteurs directement dans ce que vit le personnage, même si nous ne l'avons nous-mêmes pas vécu, et même si, pour être tout à fait honnête, j'ai parfois trouvé que Paul virait pas mal grincheux. « Il est aigri dans son idéalisme et ça le rend attachant », soutient pour sa part Réhel. Il est vrai que Rabagliati, dans ce transport fictionnel d'un vécu, ne glorifie pas son personnage. Il le dénude dans son intimité en puisant dans des entailles ordinaires qui peinent à cicatriser.

Un Tintin du quotidien, peut-être ? « Le personnage est passé de Tintin au capitaine Haddock³ », avait annoncé Rabagliati

lors de sa tournée promotionnelle pour *Paul à la maison*. Selon Réhel, cette comparaison avec Haddock est un peu dure à l'endroit du personnage. « Pour moi, Paul, ça a toujours été Milou. Un personnage construit tout en nuances, en réflexions. Qui a peur, qui est hypocondriaque, qui a ses démons qui lui chuchotent à l'oreille (un peu à la manière de Biscuit dans *Paul à la maison*). » Réhel en conclut même que c'est en fait Milou le personnage le plus humain de l'univers de Tintin. « Paul, c'est un personnage qui n'est pas de la trempe de Tintin, qui n'est pas dans la grandeur de Tintin. Paul, il est dans ce qui est petit. Petit, mais précieux. »

1. Sylvie Dardaillon et Christophe Meunier, « La série Paul de Michel Rabagliati : récits d'espaces et de temps », *Comicalités*, 2013, p. 14.
2. *Paul en appartement*, La Pastèque, 2004, p. 70.
3. *Plus on est de fous, plus on lit*, Ici-Radio Canada, 5 novembre 2019.



Michel Rabagliati
Paul à la maison
 Montréal, La Pastèque
 2019, 208 p., 31,95 \$

Questions de nuances

Camille Toffoli

Lorsqu'on m'a proposé de tenir la critique féministe dans *Lettres québécoises* il y a environ un an, j'ai accepté avec enthousiasme, sans vraiment hésiter. Accorder de la visibilité aux textes écrits par des femmes, plus particulièrement à ceux abordant des enjeux liés au genre ou à différentes formes d'oppression : c'est la mission que nous nous étions donnée, mes collègues et moi, lorsque nous avons cofondé la librairie l'Eugélonne à l'automne 2016. C'est un travail que je considère comme essentiel et qui va de soi, en quelque sorte, pour moi. Mon emballement a toutefois diminué lorsque je me suis retrouvée devant des œuvres dont je ne pouvais pas, tout en demeurant intellectuellement honnête, faire l'éloge.

Le genre de la critique

De plus en plus de maisons d'édition publient, en fiction comme en essai, des textes qui se présentent explicitement comme féministes. Dans *LQ* et ailleurs, je me réjouis fréquemment de voir des collègues s'intéresser, sans qu'un mandat particulier leur ait été confié, à des œuvres *queer* et *sex positive* témoignant de perspectives radicales. Si les idées féministes trouvent une reconnaissance et une légitimité sans précédent sur les scènes médiatiques et culturelles contemporaines, on ne peut pas encore considérer cette avancée comme un acquis définitif. L'histoire des mouvements et des pensées féministes a connu son lot de ressacs, et même si la situation actuelle peut laisser croire à un optimisme sans faille, rien ne nous assure que ce regain d'intérêt ne soit pas – du moins, en partie – le résultat d'un certain effet de mode.

La frontière qui sépare la solidarité du copinage, du conflit d'intérêts et de la complaisance peut parfois s'avérer mince, poreuse.

Dans un article intitulé « Prêter l'oreille, donner la main », paru dans *Le Devoir* en 1981, à une époque où s'afficher en tant que féministe représentait une position beaucoup moins consensuelle, Suzanne Lamy défend la nécessité non seulement d'une littérature féministe, mais également d'une tradition critique féministe ; une critique proposant des lectures sensibles à la portée politique des textes, qui permettrait aux femmes qui écrivent et à celles qui les lisent de former une communauté : des « rencontre[s] [entre] deux êtres » grâce auxquelles se tisseraient de véritables réseaux. Je crois

fermement à la pertinence, encore aujourd'hui, de cette proposition. Écrire de la critique féministe ne signifie pas seulement de faire des écrits féministes son champ de spécialisation : une telle activité intellectuelle implique d'entretenir une forme de solidarité pouvant parfois entrer en conflit avec le jugement qualitatif que nous devons inmanquablement poser sur les œuvres. C'est le type de lectures auxquelles invite, par exemple, le format de *LQ*, avec son système de notation par étoiles.

Les affinités que je me découvre pour certains textes à caractère féministe sont théoriques, et les appuis que je peux témoigner à leurs autrices par des critiques favorables demeurent a priori symboliques. Or, le milieu littéraire québécois étant restreint, ces formes de reconnaissance prennent une dimension plus concrète. Lorsqu'on s'engage à rédiger régulièrement des critiques, on finit inévitablement par commenter le travail d'auteur-es ou d'éditeurs et d'éditrices que nous connaissons personnellement. Cet effet de proximité est renforcé lorsqu'on se spécialise dans un certain type d'écrits. Parmi les féministes prenant part à la scène littéraire québécoise, nombreuses sont celles que je croise régulièrement dans des événements ou avec qui j'ai déjà collaboré à un projet ou un autre. J'en considère certaines comme des amies ; beaucoup suscitent mon admiration personnelle ; surtout, je leur voue du respect. Je n'apprécie pas systématiquement ni n'accorde de valeur égale au travail de chacune, mais j'aspire à développer avec elles cette forme de sororité, de reconnaissance mutuelle dont parle Lamy.

La frontière qui sépare la solidarité du copinage, du conflit d'intérêts et de la complaisance peut parfois s'avérer mince, poreuse. On reconnaît entre autres la qualité d'un-e bon-ne critique à sa capacité à formuler des commentaires négatifs ou tièdes – lorsque ceux-ci sont mérités ; pas seulement à dénicher des chefs-d'œuvre ou à lancer des fleurs. Pourtant, j'éprouve un malaise persistant à utiliser la tribune à laquelle j'ai accès – parce qu'avoir la possibilité d'écrire dans une revue culturelle reconnue est bien une forme de privilège – pour souligner les faiblesses d'œuvres féministes. Principalement parce que celles-ci relèvent d'un type de parole dont la place et la légitimité me paraissent encore précaires, toujours à défendre.



C'est ce dilemme qui m'a habitée dès j'ai voulu écrire sur le dernier ouvrage de Marie-Christine Lemieux-Couture. J'ai manifesté mon envie de travailler sur *Tourner sur soi en technicolor* en ayant pu lu Lemieux-Couture, mais en l'ayant vue performer dans le cadre de soirées d'humour politique son personnage de Féministe Killjoy, qu'elle décrit elle-même comme une « anarchiste et sémiologue » « tueuse de joies patriarcales ». Je me souvenais d'avoir été enchantée par son humour cru et décalé, par son cynisme débridé. Or, ce recueil en trois parties – deux en prose, une en poésie – adopte un ton beaucoup moins décapant.

Une douleur intime, mais impersonnelle

Chacune des sections présente un propos et une composition propres, mais leur juxtaposition est signifiante : elles racontent, respectivement, des épisodes de violence familiale ainsi que des relations amoureuses et sexuelles dans lesquelles se déploient des rapports de pouvoir insidieux, puis un processus de dénonciation d'agressions sexuelles. L'auteure est de celles qui font le pari, courageux et louable, d'investiguer, par le biais d'une mise en scène de l'intime, des expériences extrêmement douloureuses pour en tirer un matériau littéraire. Marie Saur cerne bien la particularité de ce type de « récits de rescapé-es » dans un article intitulé « Désécrire le silence », paru l'automne dernier dans un « Cahier libre » de la revue *Tristesse*. Elle souligne les sentiments de pitié et d'incompréhension que suscitent souvent de prime abord ces témoignages et invite à ne pas se limiter à ces sentiments ; à plutôt concevoir ces œuvres comme le point de départ d'un dialogue. Il est vrai que ces publications inspirent souvent une certaine réserve : elles donnent l'impression d'une sorte d'« immunité » accordée à ces prises de parole, mais elles relèvent en fait d'enjeux éthiques beaucoup plus complexes. Devant la vulnérabilité à laquelle s'expose la personne cherchant à rendre compte de violences subies, le ou la critique ne peut que prendre conscience de la position de pouvoir conférée par son rôle, qui lui permet, sous le couvert d'une certaine objectivité d'analyse, de déterminer la qualité du texte en en décortiquant la structure ou le style.

Sur le plan de la forme, cela dit, *Turner sur soi en technicolor* est loin d'être sans qualités. La narration est développée sous forme de fragments – des descriptions discontinues d'images et de scènes isolées –, construction caractéristique de l'écriture du traumatisme. Dans la première partie, « 35 mm d'éternité », le recours à certains codes de l'écriture scénaristique et les références cinématographiques évoquent bien le processus de dissociation qu'expérimentent beaucoup de survivantes.

Ce travail sur la structure s'avère réussi et efficace, mais la prose devient plus faible lorsque l'effet d'impersonnalité se double de formulations convenues, presque désincarnées. Les « like des choses / qui te donnent l'impression d'exister », ou les hommes qui « passent l'été en chest » à héler les passantes de leur balcon : ce type d'images évoquent davantage des clichés qu'elles dénotent un imaginaire original ou une critique constructive.


Une colère à saisir

Les impressions et les observations formulées paraissent justes, pour l'essentiel, mais elles sont entrecoupées de commentaires presque didactiques, qui minent quant à eux l'éloquence du récit. À plusieurs moments, par exemple, on a presque l'impression que l'auteure cherche à vulgariser – plus qu'à mettre en scène – des mécanismes psychologiques ou relationnels. Elle souligne par exemple à gros traits les effets d'une violence intériorisée en précisant que « même si tu le sais, que le char va te rentrer dedans, ce que tu sais de l'amour, c'est que ça va avec, que c'est une concession de merde à faire, mais que t'en as besoin, d'amour » ; ou qu'« on ne se débarrasse pas de la violence vécue comme d'un mauvais rhume ».


L'ouvrage s'achève sur un accès de colère revendicatrice : « Fait que vas-y, gâte-toi, lâche-toi lousse pis traite-moi encore de querisse de folle, ma folie ne vient pas de nulle part. » Justement,

cette folie justifiée, si elle avait davantage transparu dans la phrase et le style d'écriture, y aurait peut-être ajouté un peu de texture, de souffle. Dans « Portrait de la critique en cœur fragile », publié dans un récent numéro de la revue *Spirale*, Marie Parent témoigne des doutes qui l'habitent chaque fois qu'elle se retrouve, comme critique littéraire, à poser un jugement sur une œuvre : « Ne serait-il pas possible de recevoir une œuvre dans une position aussi vulnérable que celle de l'artiste qui nous la livre ? Pourrait-on inventer un nouveau territoire de la critique où se rejoindraient des voix qui ne sont sûres ni d'elles-mêmes ni de leur place dans le champ littéraire et choisiraient de s'offrir une certaine bienveillance ? » Elle invite ainsi à cultiver une forme d'empathie qui informerait notre lecture sans nécessairement en réduire l'acuité. C'est ce type de bienveillance que m'inspire un travail comme celui de Marie-Christine Lemieux-Couture, dont je ne souhaite pas, malgré les faiblesses du texte, remettre en doute la légitimité. Car c'est entre autres avec sa colère, avec sa folie, qui transparaissent dans quelques passages forts, mais dont l'intensité se perd trop souvent, que j'aimerais pouvoir dialoguer à nouveau, comme critique, dans le futur.

Marie-Christine Lemieux-Couture
Turner sur soi en technicolor
Dessins de
Marielle Jennifer Couture
Montréal, Remue-ménage
2019, 128 p., 16,95 \$





la librairie Vaugois inc.



1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :  

LES HERBES ROUGES



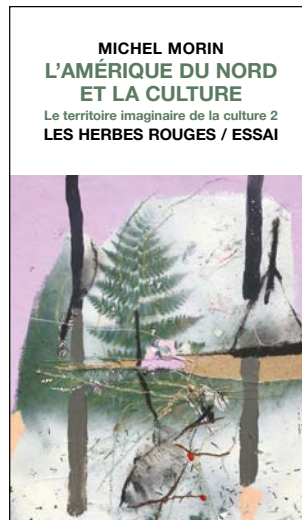
«Un des plus forts textes de la nouvelle poésie québécoise.»
Jean Royer, *Le Devoir*

MICHAEL DELISLE
Chose vocale / Mélancolie
poésie



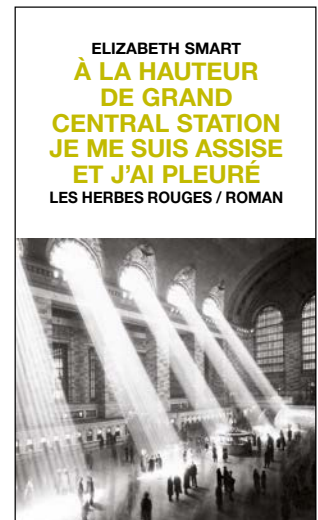
«Cette quête poétique est une expérience inoubliable.»
Gilles Toupin, *La Presse*

ANDRÉ ROY
L'accélérateur d'intensité
poésie



«Une pensée hardie et d'une exceptionnelle vigueur.»
Pierre Quesnel, *Le Devoir*

MICHEL MORIN
*L'Amérique du Nord
et la culture*, essai



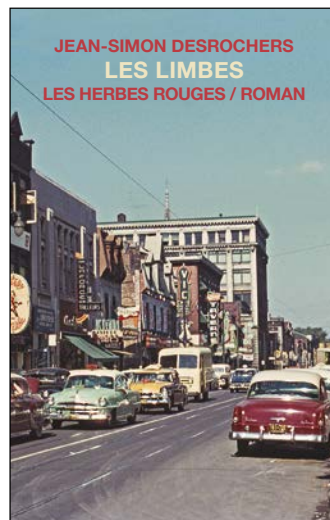
Un des grands récits poétiques en anglais du xx^e siècle.

ELIZABETH SMART
*À la hauteur de Grand Central Station
je me suis assise et j'ai pleuré*, roman



Méditations autour du processus créateur pour créer un monde meilleur.

DOMINIQUE ROBERT
La constellation de l'Idiot
essai



Vie de Michel Best, enfant du Red Light, enquêteur et taupe.

JEAN-SIMON DESROCHERS
Les limbes
roman



Long poème cassant et lyrique, grave et emporté.

PHILIPPE DROUIN
*Kate et Anna
font de la musique*
poésie

création

Un poème | Une nouvelle | Une lecture illustrée | Une BD

Annie **Lafleur**
Fanie **Demeule**
Sara **Hébert**
Stéphane **Dompierre**
Pascal **Girard**



Puberté

Annie Lafleur

Vrai

je ne pense qu'à me fourrer à moi mire
à moi percée à la drille et défléchie pute
j'entre dans le vide persique en milice
et magane les seaux à vomir agissante
qu'à moi dedans la virulence traversa
que j'erre touchée aux lèvres du billot
vrai je ne pense
n'avale que du russe qui explose à table
ne pense qu'à mon cœur préféré ralentir
aux caves je plie le genou le plus fiche
je me fais une babine percée des ivoires
serrée aux épaules serres qu'en ouvrant
tout au nord et les tiges me tiennent fru
le violent méridien quatre à quatre plane
vrai je ne pense
si ouvrante que je déchirerais le temple
le marqueur la pitance le ver constricteur
je me saoule imperméable au rush final
boudin durci me baise grande Hélène
pénètre à la liane ma crampe tournerie
amasse les billets lombaires si Jupiter
talon sur la pole la glace sèche en l'air
vrai je ne pense
qu'à ma chair disparue frottée à l'émeri
les sous-ailes qui m'enfoncent abbesse
fendue en mille milliaires de pièces blé
je me vends sous la terre du tournesol
et j'émerge ne fracasse qu'en la pierre
la nudité qui me fait sortir de maman
vient du perchoir des panthères mûres
vrai je ne pense
je me rase colombienne en rase canal
l'aine rebrousse concubine me prédit
un printemps sous la feuille je dégène
ne pense qu'à plier avec elle cravache
en mon fouet sur la fesse impénétrée
je progresse dit mon frère à ma mère
j'ai à dire la manière dont on supplie

vrai je ne pense
qu'au cirage qu'à la branche nerveuse
qu'à ma molaire casse avale le cyprès
de pied ferme renflouée jusqu'à l'oie
je me crois tirée par le fusil à plomb
la rivière où je tremble en le disant
ça me hisse car je m'endors à la pige
et l'or et l'émail touchent mon corps
vrai je ne pense
et j'y pense que fourrée je pourrais
me relier aux veines comme baisée
sur la veine je deviens l'ivoire cru
qui perce l'épiderme de la joue
entre falaise phalène et mastic
et toute l'auge assiste à la crue
je n'y pense qu'une fois pleine
je pense
à la première dent dans ma main
à la poussière de lait sur ma langue
le crâne fracassé contre la porte
une persienne dans chaque coude
un coup de pierre entre les jambes
tison fait une flamme une ablation
de crampe et ma bague à couronne
un ovaire de contrebande un grelot
jupe retroussée jusqu'aux manches
le doigt qui veille dans la bouche
à la culée aux trous lâches et livrés
ont la soif des feuilles et du liège
de la terre qu'en semis me dépasse
est mon corps portant est la bêche
qui pense sortir un cœur du ressui
et le reste suivra à coups de dents
vrai je ne pense
qu'à maman mariée par ma manche
je me vois transpirer des deux cœurs
je deviens deux fois purée de flamme
je me vide une seule fois menstruée.

Annie Lafleur est née en 1980 à Montréal. Au Quartanier, elle a publié *Ciguë* (2019), *Rosebud* (2013) et *Bec-de-lièvre* (2016). Au Lézard amoureux, elle a fait paraître *Prolégomènes à mon géant* (2007) et *Handkerchief* (2009). Elle a été membre du comité de rédaction de la revue *Estuaire* de 2014 à 2018, où elle continue de mener une série d'entretiens avec des poètes.

Création | Nouvelle

Reptilienne

Fanie Demeule

Ne pas se rendre à l'aéroport avec moi. Ne pas prendre l'avion avec moi. Ne pas subir d'accident avec moi. Ne pas se retrouver dans une situation de crise avec moi.

C'est assuré. En cas d'urgence, je me soustrais et t'abandonne. Je ne suis pas celle qui assurera ta survie, encore moins ton bien-être. Je serai celle qui se fouta de tout ; de la bienséance, de ma dignité, des autres, de toi. Je te pousserai à la mer pour prendre ta place dans la barque de naufrage.

Je suis celle qui veut sauver sa peau.

Sache que ce n'est pas mon choix. C'est *ainsi*.



Le soleil de cinq heures plombe sur Innsbruck. Nous baignons dans l'euphorie de la montée en téléphérique, la dernière avant l'arrêt du système pour la nuit. Nous prenons des photos de la vallée s'étalant au creux du corridor creusé par les Alpes, dont les pics rivalisent de hauteur. Tu me demandes si je suis anxieuse à l'idée de camper en hamac au sommet, pour une semaine. Je te réponds franchement que non, on a tout ce qu'il faut, et il fait beau. J'apprends souvent la fraîcheur qui accompagne les nuits en plein air, mais pas aujourd'hui. Aucun risque.



Mon courage ponctuel est le fruit de longues préméditations. Un semblant de bravoure ne pouvant se générer sur appel. Devant le danger subit, mes réactions sont aléatoires, aussi réfléchies que l'influx nerveux qui anime mollusques et insectes.

Parfois, rien ne laisse présager ce qui vient. Pas le moindre doute, le plus infime signe d'alerte. Rien qui me permettrait de me préparer au pire.



Nous descendons du téléphérique et attaquons la montagne, seuls randonneurs sur le Zirbenweg sillonnant en lacets la crête reliant Patscherkofel à Glungezer. Au terme d'une heure de marche, étourdis par la montée accélérée, nous nous asseyons pour boire. Je tourne la tête vers l'ouest et fais courir mon regard contre les flancs escarpés de la chaîne alpine. C'est là que je le remarque, le nuage gris en forme d'enclume, sous lequel un rideau sombre s'opacifie. Il se tient encore loin dans les contreforts de Patscherkofel, mais le vent qui souffle dans notre direction ramène le cumulonimbus vers nous.

Une zone de mon cerveau s'active, s'affole. J'agite un doigt en direction de l'averse, que tu observes, placide.

Je me lève, robotique, déjà en quête d'un endroit où nous abriter pour la nuit. Tandis que tu me rejoins au pas de course, maudissant mon énervement chronique, le tonnerre se met à gronder.



Une amie du secondaire me disait que j'étais primitive. Ce n'était pas destiné à m'insulter. Elle remarquait par là ma propension à vouloir me sécuriser, me protéger, m'assurer de la satisfaction de mes besoins essentiels. Cette amie avait mesuré le drame qui se joue lorsque mon équilibre se rompt et que mes automatismes bestiaux s'enclenchent. Tranquillement, elle s'est éloignée de ma vie comme on s'éloigne d'un animal sauvage et imprévisible.



Je me retourne pour apercevoir un deuxième éclair déchirer le ciel ; long, nervuré, dont la vibration se répercute jusque dans mon bassin.

Ma marche nerveuse se transforme en course éperdue. Tu me hurles de ralentir, je redouble d'allure. La pluie se met à tomber, d'abord timide, puis torrentielle. Mes yeux déments cherchent désespérément un couvert. Quelques instants plus tard, la pluie laisse place à une grêle drue, les foudres se multiplient, éclairant la nuit de feux erratiques, non pas blancs, mais d'un rouge violacé. Leur éclat aveugle l'entièreté de mon champ de vision. Il me faut me démener entre la noirceur totale et la lumière la plus insoutenable.

Je vais mourir.



J'ignore pourquoi on dit d'une personne demeurant flegmatique devant l'adversité qu'elle est dotée d'un sang-froid. Les reptiles, qu'on dit poïkilothermes, ont le sang froid, et sont les premiers à se dérober en cas d'alerte.



Je trouve enfin une grotte étroite pouvant accueillir de justesse une petite personne recroquevillée. Je m'y réfugie avec la vélocité d'une couleuvre qui se faufile entre les pierres d'une crevasse. Dans ma tête, une absence complète, comme je n'en ai jamais connu. Mon corps prend le dessus, me fait pousser des hurlements pouvant concourir avec la violence de la tempête.

Toi, tu attends dehors, debout sous la pluie, dépité.

Un éclair s'écrase à quelques mètres de nous. Mon sentiment de sécurité précaire s'évanouit derechef. Le cœur défaillant, abandonnant tout, je m'éjecte hors de la grotte pour me précipiter en sens inverse, là d'où nous venons.

Ma vision se réduit, devient tunnel. Un seul objectif : retrouver le porche du refuge des remontées mécaniques. Chaque seconde est peut-être la dernière. Je suis propulsée par une énergie incandescente, surréelle, aux allures de possession.



Le cerveau reptilien est le siège de notre instinct de survie et de nos besoins fondamentaux. Principal responsable de nos comportements primitifs, tels que la peur et l'égoïsme, il se passe de réflexion ; il réagit.

La matière grise de nos plus lointains ancêtres était essentiellement reptilienne. Aujourd'hui, elle est préprogrammée selon les espèces et les individus.

Elle ne peut pas s'adapter ou se modifier.



Pendant que nous courions, nos sacs à dos suspendus de part et d'autre de tes épaules auraient aisément pu te déséquilibrer et entraîner ta chute. Tu aurais pu te crever les yeux sur une branche, te casser les cervicales, te fendre le crâne.

Tu aurais pu trébucher sur une racine, glisser dans la boue, mettre le pied sur un rocher précaire et sombrer dans le ravin.

Le pire est que je ne m'en serais pas rendu compte.

Tu aurais pu mourir que j'aurais continué de courir, éperdue, pour m'apercevoir seulement trop tard de ta disparition, contre laquelle je n'aurais rien pu faire. J'aurais été parfaitement impuissante devant le constat de ton absence.

Le soleil se serait levé après une nuit d'angoisse absolue, au terme de laquelle je serais descendue de la montagne pour aller rapporter l'incident à la police autrichienne.

J'aurais eu à appeler tes parents pour leur expliquer que le voyage avait mal tourné pour toi. À cause de moi.



Le porche du refuge me couvre juste ce qu'il faut pour que je ne sois plus directement exposée aux éléments. Tranquillement, les feux des éclairs s'éloignent, et un vent se lève. Glacial, comme seuls 2200 mètres d'altitude peuvent produire. Je claque des dents en fouillant du regard la noirceur insondable qui me refuse jusqu'à l'écho de tes pas.

Après un temps incalculable, j'assiste à ton arrivée dans un soulagement ineffable.

Tu es détrempé, et tous tes vêtements sont souillés. Ton sac a pris l'averse : il n'avait pas sa bâche imperméable pour le couvrir. Entre la gestion de ta blonde et de nos biens, tu n'as pas eu le temps de la déployer.

La nuit qui s'ensuit est à l'image du reste. Tu rassembles vaillamment des bûches sèches dégotées sous le porche, puis allumes péniblement un feu que tu alimentes sans relâche jusqu'à l'aube. Puisque je frissonne encore, tu m'emmaillotes dans nos sacs de couchage et nos hamacs.

Tu passes des heures à découvert, à tenter vainement de te réchauffer près des flammes maigres, tandis que je somnole dans les quadruples épaisseurs de tissu synthétique, profitant d'une chaleur relative dont tu ne bénéficieras même pas un seul instant.



Notre « semaine de camping dans les Alpes » se raccourcit à une seule nuit.

Le lendemain, nous regagnons sans regret Innsbruck, où nous réservons une chambre d'auberge quatre étoiles. Du luxe pour panser l'atroce.

J'observe mon reflet dans la vitre du téléphérique qui nous ramène au sol ; bleu, cerné, desséché, comme grugé. Spectral.

Tu as pire mine encore. Tremblant dans ton chandail encore humide, secoué de quintes de toux grasse. Ton œil est sombre à mon endroit, et ta voix éraillée est empreinte d'une amertume, d'une déception sans noms. Tu me demandes où est mon esprit d'équipe, mon sens de l'entraide, ma solidarité.

Je ne sais quoi répondre. Je n'ai aucune idée si je suis dotée de telles choses.



Je reviens à la vie sous le jet brûlant de la douche. Alors que je rince ma tête terreuse, je remarque que mes cheveux s'accrochent étrangement à mes mains. Le drain s'encombre.

Je porte un spécimen à mes yeux, en examine les extrémités. Son bulbe blanc est là. Un cheveu tout à fait sain dont la vie a été brutalement écourtée.

Au matin, sur l'oreiller de satin, l'hécatombe se renouvelle. Ma taie est jonchée de longs filaments roux. Je jette le paquet à la poubelle pour éviter de t'inquiéter.



La chute se poursuit. Huit mois plus tard, je commence à voir luire mon crâne à travers ce qui était auparavant une chevelure dense. Et parmi mes repousses, le nombre de cheveux blancs s'accroît.

J'enquête sur les symptômes, retrace sans surprise la cause du choc émotionnel. Apparemment, dans ces cas-là, rien ne peut freiner la perte capillaire.



Peut-être que je deviendrai chauve, aussi nue que les reptiles, mes plus proches cousins. Tranquillement, je commence à prendre l'aspect de mes semblables.



Si tu savais comme je t'envie. Tu es fait de cette étoffe évoluée dont sont constitués les héros, alors que je suis de celle composant les pleutres, les couards. Rien ne pourra y remédier. Ce destin est inscrit au plus creux de mon cerveau, de mes gènes.

Si tu savais comme j'ai honte de cette nature qui me gouverne, cet instinct qui à la fois me sauve et me terrasse.

Si tu savais comme j'ai peur d'abandonner des enfants, ceux des autres comme les futurs miens, devant le moindre signe d'adversité. D'être incapable de les défendre ou de les sauver en cas de drame.

J'ai peur de me retrouver devant l'irréparable.



J'écris comme j'ai couru le Zirbenweg, dans cet état d'alerte aut centrée, m'appêtant à être foudroyée à chaque instant. Paniquée, doutant de tout, me figurant le pire, perdant encore plus de cheveux. J'exprime mon propre venin comme d'autres traitent un cobra, dans une stupeur presque familière, sentant constamment la proximité du danger auquel je m'expose.

Car il me faut l'admettre : le plus souvent, c'est moi qui réunis les conditions propices à mon effroi.

Ne serait-ce que pour cette urgence qu'il me procure en écrivant, je ne voudrais pas guérir le reptile que je suis. La vérité est que je me complais dans cette condition, et que j'en tire profit. La panique est tour à tour mon moteur, mon poison et mon antidote. À l'image du serpent qui se mord la queue, je cours à ma perte, me compromets, me brise, puis recommence.

Fanie Demeule est responsable éditoriale des maisons d'édition Tête première et Hamac. Elle termine un doctorat en études littéraires à l'UQAM, où elle est chargée de cours. Elle a fait paraître deux romans, *Déterrer les os* (2016) et *Roux clair naturel* (2019).

revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE
CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE** ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT
LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - L'ACTION NATIONALE
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES
RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE** CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ
HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE
LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE**
ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM
THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA



Je voudrais

qu'il y ait un lien

de cause à effet

entre les spasmes

*de mon **sexe** humide*

*et le **coeur** masculin*



A photograph of a woman with dark, curly hair hanging from a horizontal metal bar. She is positioned in the center of the frame, with her arms raised and hands gripping the bar. The bar is supported by two vertical red-painted metal posts. The background shows a park-like setting with green trees and a clear blue sky. The ground is light-colored, possibly sand or concrete. The overall scene is brightly lit, suggesting a sunny day.

Qu'il se torde et se comprime

de douleur

à l'instant même ou mon

sexe

s'aspire lui-même

dans les soubresauts du

plaisir

*Je voudrais
les entendre
s'écrouler sur les parquets,
les trottoirs.*

*Qu'ils se défenestrent
de toutes les tours à bureaux*



fragments tirés de CHIENNE de MARIE-PIER LAFONTAINE

ILLUSTRÉS PAR
sara hébert

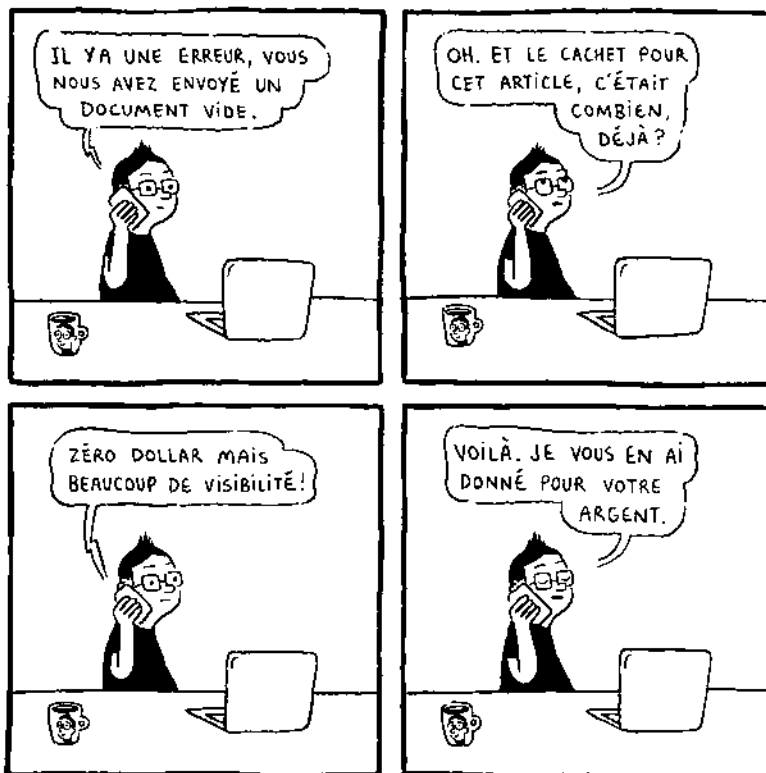
Jeunauteur

Texte Stéphane Dompierre | Illustrations Pascal Girard

LE SECRET



LE PIGISTE



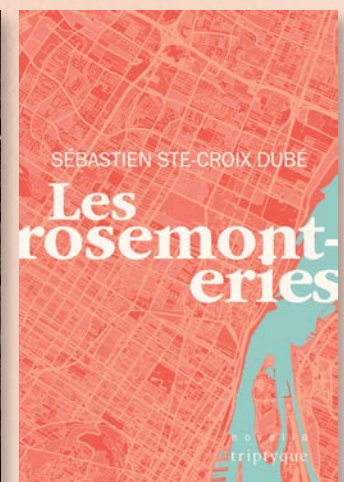
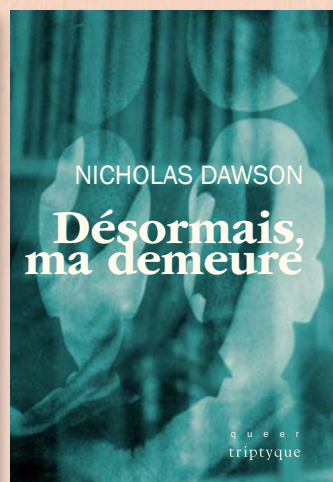
BURGUNDY

UN ROMAN DE MÉLANIE MICHAUD

Petite-Bourgogne, années 80. La petite Mélanie se tient droite devant la misère, la cruauté et l'injustice qui y règnent.

Un roman drôle mais brutal, campé à l'époque des grocery Steinberg, de Fraisinette et des photos scolaires aux arrière-plans futuristes.

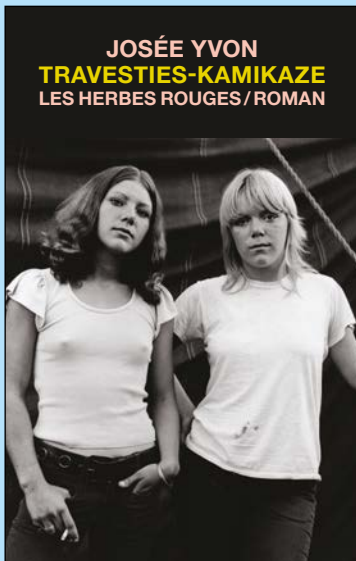
En librairie le 25 mars



triptyque

groupenotabene.com

LES HERBES ROUGES



Une nouvelle édition
du premier roman
de Josée Yvon.

JOSÉE YVON
Travesties-kamikaze
roman



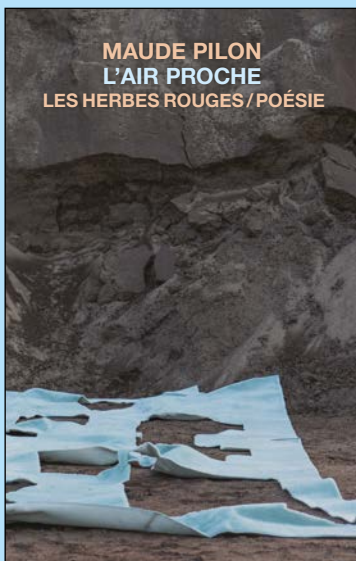
La chienne de l'hôtel Tropicana
Androgynes noires
Filles-commandos bandées

JOSÉE YVON
Danseuses-mamelouk
récit



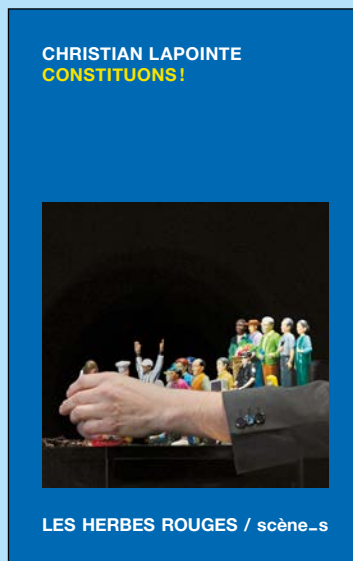
Ode à Josée Yvon mêlant
documentaire et poésie.

D. BOUDREAUULT,
S. CADIEUX, M. CARBONNEAU
*La femme la plus dangereuse
du Québec*, théâtre



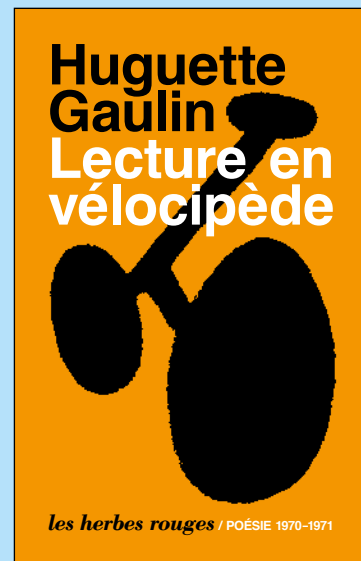
Une collection de fossiles.
Il y a de la boue
entre les mots.

MAUDE PILON
L'air proche
poésie



L'aventure qui a mené à
l'écriture d'une constitution
pour le Québec.

CHRISTIAN LAPOINTE
Constituons!
théâtre



« L'un des textes les plus
résistants de la poésie
québécoise contemporaine. »
Normand de Bellefeuille

HUGUETTE GAULIN
Lecture en vélocipède, poésie